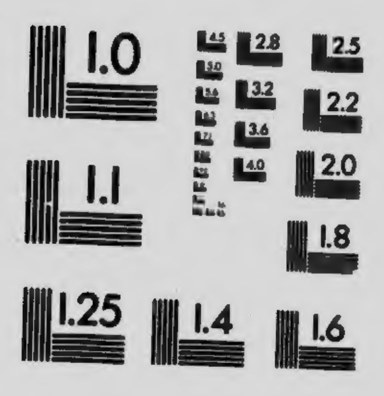
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



HENRI D'ARLES

PASTELS

Je veois encores du païs au delà.
Montaigne, Ess. liv. I, c. 25

New York
Daniel V. Wien, Libraire-Editeur
14, East 42^{d} Street
1905

PASTELS

HENRI D'ARLES

PASTELS

. . . . Ie veois encores du païs au delà
Montaigne, Ess. liv. I., c. 25

New York
Daniel V. Wien, Libraire-Editeur
14, East 42d Street
1905

*Il a été tiré à part
10 exemplaires
sur papier vélin azur
numérotés à la presse*

Reproduction photographique
THIBAULT



— . . . . Voici, l'hiver est passé ; —
—Les fleurs paraissent sur la terre,—
—Et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes.—
—Lève-toi, aquilon ! viens, autan !—
—Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent . . . . —
—Mon bien-aimé est descendu à son jardin,—
—Au parterre d'aromates,—
—Pour cueillir des lis.—
—Viens, mon bien-aimé, sortons dans les champs,—
—Nous verrons si la vigne pousse, si la fleur s'ouvre,—
—Si les grenadiers fleurissent . . . . —

Cant. des Cant. c. III, IV, VI, VII.

—D'après un croquis à l'huile par
LODOVICO CREMONINI

—L'original est la propriété de l'auteur —

APPROBATION

Par ordre du T. R. P. Vicaire-Provincial, nous avons lu le livre intitulé "*Pastels*" et nous l'avons jugé digne de l'impression.

FR. HENRI HAGE
des ff. pr. Lect. en S. Théol.

FR. P. LEBON
des ff. pr. Lect. en S. Théol.

Saint-Hyacinthe, le 19 mars 1904.

Imprimatur :

F. A. L. MOTHON
Vicaire-Provincial

LA VIERGE ET L'ETOILE

...Stella matutina

L'EGLISE, dans son admirable liturgie, désigne souvent la Très Sainte Vierge sous le nom d'étoile : étoile de la mer, étoile de Jacob, étoile du matin. Les Livres Saints lui avaient donné déjà cette lumineuse appellation ; et son nom même, Marie, son nom signifie, en langage oriental, étoile. L'Eglise, dans ses chants et dans ses prières, se fait donc simplement l'écho des voix antiques.

Or, puisque les Livres Saints, et l'Eglise après eux, désignent ainsi la Vierge, ce n'est pas là sans doute une vaine appellation ; et il doit y avoir, il y a sûrement, entre Marie et l'étoile, des analogies qu'il importe de rechercher.

Daigne la Très Sainte Vierge, que nous saluons souvent du titre d'étoile du matin, nous guider dans nos recherches !

***

Quand Dieu créa, d'un souffle, la multitude des astres et les fixa dans l'étendue du ciel, il dit : *sint in signa*, (1) que ce soient des signes pour séparer la lumière d'avec les ténèbres.—Au jour de la chûte, Dieu mit l'espérance au cœur de l'homme déchu en lui annonçant la Vierge à venir. Et, dans la plénitude des temps, il la fit paraître au monde, cette Vierge, comme le signe précurseur d'une

(1) Gen. I. 14.

grande clarté—*sol de stella* (1)—destiné aussi à séparer les ténèbres du premier âge d'avec la lumière du nouveau.

***

L'étoile est plus grande qu'elle n'apparaît. D'en bas, c'est un point seulement, comme un clou d'or qui perce le manteau de la nuit. Il y a des milliers d'astres encore que nos regards ne perçoivent même pas, que nous soupçonnons, grâce aux traînées blanches que font, dans l'espace, leurs lueurs lointaines. En réalité, l'étoile est immense, et notre terre, comparée au moindre des mondes sidéraux, est chose presque insignifiante.

Marie, de même, était petite aux yeux de ses contemporains. Qui devinait en elle, malgré sa naturelle distinction, l'héritière de David ? Qui savait son auguste dignité de Mère du Messie ? Elle vivait inconnue, ignorée. Petite elle était aussi à ses propres yeux. Elle semblait inconsciente de sa beauté, de ses merveilleux dons. Elle en rapportait la gloire à Dieu seul. Mais combien elle était grande, en réalité et devant Dieu, puisque le Verbe s'était fait chair dans son sein immaculé, puisqu'elle avait porté Celui que les cieux mêmes ne peuvent contenir. Et maintenant qu'elle est là-haut, en sa sphère de clarté, illuminée la première des rayons divins, Reine des anges et des hommes, qui dira ses ineffables grandeurs ? Qui chantera la gloire presque infinie de la Vierge couronnée d'étoiles ?

***

L'étoile habite dans les hauteurs du firmament, à des distances presque incommensurables de notre terre.

La vie de Marie était ainsi toute céleste ; elle habitait avec les anges de Dieu. C'est pourquoi, quand Gabriel

(1) Prose de Noël.

vint la saluer, elle ne se troubla pas à sa vue, (1) car elle reconnut en lui un frère. Pendant que ses mains s'occupaient aux travaux du ménage, sa pensée suivait son rêve intérieur, s'élevait aux régions divines. Et son Assomption n'a été que le signe, la réalisation visible de l'invisible aspiration qui, pendant ses jours de la terre, avait porté là-haut le meilleur d'elle-même.

***

Les astres se meuvent dans l'ordre le plus parfait. Et le sage antique écoutait, dit-on, dans le silence des nuits, la mélancolie des sphères évoluant en mesure. Ces mondes de clarté roulent, en effet, le plus harmonieusement, et les savants peuvent déterminer, des années à l'avance, la ligne que suivra leur cours régulier.

Marie, de même, s'est, parfaitement et en tout, soumise aux ordres divins. Elle obéissait, non seulement aux prescriptions extérieures de la loi, mais encore aux inspirations les plus secrètes de sa conscience. Jamais âme n'a mieux correspondu aux avances de la grâce. Chez elle, le corps était soumis à l'âme, et l'âme à Dieu. Sa vie tout entière a été une mélodie à la louange du Créateur. Le souffle de l'esprit la guidait mystérieusement et sûrement, et elle se laissait faire, sans opposer la moindre résistance, apportant toujours à l'œuvre divine le concours de ses efforts personnels. Il y avait harmonie parfaite entre les visions de son intelligence et l'énergie de sa volonté.

***

Enfin, l'étoile rayonne sa lumière sans rien perdre de sa substance ni de sa pureté. Depuis les millions d'années que les astres brillent dans les espaces, ils sont toujours

(1) Sum. theol. 3e p. q. XXX, a-3 ad 3m.

aussi éclatants. Leur beauté de mystère semble douée d'une éternelle jeunesse ; les flèches d'or qu'ils lancent ne sauraient l'altérer.

Marie, ainsi, a conçu dans son sein et mis au monde le Verbe incarné sans rien perdre de sa virginité ni de son intégrité. *Neque sidus radio, neque mater filio fit corrupta.* (1) Après l'Incarnation, sa pureté brille du même éclat céleste, et Marie a une gloire nouvelle, celle de la maternité. Mystère incomparable, incompréhensible, où nous voyons l'Amour infini, mettre en œuvre sa toute-puissance, pour allier dans une même créature ces deux choses humainement inalliables : virginité et maternité !

***

Demandons à la Vierge Immaculée, si bien nommée Etoile, de nous attirer là haut par sa douce vertu, de verser sur nos âmes, enténébrées peut-être, quelques rayons de sa clarté, de mettre dans nos cœurs, peut-être attiédis, un peu de son ardeur divine.

LA SOURCE

AU TRÈS HONORABLE
Sir WILFRID LAURIER

. . . Moelleusement sise en un creux de mousse, ou enchâssant son cristal dans une fine sertissure de pierre, discrète, mystérieuse, le plus souvent voilée d'herbes ou de feuilles, la source constitue certainement l'une des merveilles du monde matériel.

Elle est belle jusque dans son nom ;—il y a, en effet, dans ce mot de source, de fontaine, comme une note de musique, caressante, délicieuse à l'infini ;- si belle que les

(1) Prose de Noël.

poètes de tous les temps l'ont célébrée en strophes exquises, et que les artistes n'ont pu s'empêcher de lui prêter une âme vivante, de la personnifier en un harmonieux rêve de chair, de la diviniser;—si belle que le Céleste Jardinier de l'Eden en avait fait jaillir une, au beau milieu du paradis terrestre,—"*fons ascendebat è terrâ, une fontaine s'élevait de terre*,"—nous dit la Genèse,—comme si, sans cette perle liquide, son œuvre eut été incomplète de toute façon, et eut manqué, non pas seulement d'un phénomène utile, nécessaire à la fécondation du sol, mais encore d'un élément esthétique incomparable, d'un objet essentiel à l'idéale, à l'absolue beauté qu'il avait voulu réaliser.

La source est belle,—et elle est discrète.

Rien n'annonce sa présence, si ce n'est ces taches blondes, ces lamelles d'or, dont le soleil, en s'infiltrant à travers les ramures, parsème son onde, ou ces lambeaux d'azur que le firmament y laisse choir;—si ce n'est aussi ce murmure incessant, ce rire clair, perlé,—si mélodieux, si berceur, que le rossignol, qui vient s'y mirer et s'y baigner, qui vient y boire, et diamanter son duvet de ses gouttes argentines, que le rossignol le prend, ce doux gazouillis des fontaines, pour un écho charmant de sa propre chanson . . . .

LE MARIAGE CHRETIEN

A Ma Sœur
THERESE-ALINE

Le mariage est trois fois saint et trois fois auguste, comme la Trinité divine dont il est l'ouvrage.

Dieu le Père l'a institué à l'origine des âges

Quand tout encor semblait être rempli d'aurore (1)

C'est dans la douceur neuve de l'Eden, à l'ombre de l'arbre de vie, près du fleuve qui roulait l'or et les perles, au milieu des senteurs printanières, que le Créateur a béni la première alliance humaine. A peine sortis de la pensée éternelle, Adam et Eve se donnent l'un à l'autre, sous le regard de Dieu. Et, par les matins ensoleillés comme par les beaux clairs d'étoiles, ils renouvellent leurs serments que les brises virginales vont redire à tous les échos du paradis.

Cette institution primitive, le Verbe s'est fait Chair lui a donné une consécration nouvelle aux jours de la Rédemption. Il l'a honorée du premier de ses miracles ; Il l'a élevée à la dignité de Sacrement. Aux fêtes nuptiales de Cana, si le Christ a changé l'eau en vin, n'était-ce pas pour signifier que sa vertu divine perfectionnerait de même l'alliance antique de l'homme et de la femme, lui donnerait un cachet surnaturel, la ferait chose plus sainte, plus exquise ?

---

(1) V. Hugo : *Les Contemplations.*

Enfin, l'Esprit-Saint a sa part—part très-grande—dans cette union. C'est Lui qui la consomme, qui la couronne par sa grâce. Esprit d'amour et d'harmonie, Il est le lien surnaturel des cœurs que son souffle a mystérieusement rapprochés, à travers les distances de pays ou d'éducation. Fiancé de la Vierge, c'est Lui qui l'a rendue féconde; c'est par Lui que le Verbe s'est uni notre chair. C'est par Lui encore que se réalise la chétienne alliance de deux êtres qui aspirent à se donner l'un à l'autre dans le temps, parce qu'ils savent que la volonté divine les a déjà éternellement unis.

Quelle grande chose est-ce donc que le mariage chrétien? Quels droits confère-t-il? Quelle est la fin de cette institution qui a fait si constamment l'objet de la sollicitude divine?

Par le mariage, Dieu confère à l'homme et à la femme un privilège, un droit souverain; Il les fait participer à sa toute-puissance; Il leur donne la mission de continuer cette œuvre matérielle première qu'Il n'a pas trouvée indigne de Lui autrefois; Il les rend coopérateurs de son action créatrice; Il leur laisse de préparer ces vases de chair qu'Il illuminera d'un rayon de sa clarté, qu'Il animera de son souffle.

Voilà la fin de l'antique alliance que le Créateur a bénie, à laquelle le Christ a communiqué une perfection nouvelle, et que l'Esprit de Dieu sanctifie;—fin noble, fin sublime, fin glorieuse, qui seule explique l'éclatante intervention des trois personnes divines. Etait-ce donc trop de toute la Trinité pour mettre deux êtres humains à la hauteur d'une pareille tâche, pour les élever jusqu'à la sublimité de cet objet?

Je le veux bien,—le rôle des parents se borne à prépa-

rer le temple matériel dans lequel habitera une forme pure, émanée de l'essence divine. Et, si c'est déjà beaucoup de travailler à bâtir la demeure de chair, qui s'illuminera d'un rayon d'en haut, et qui sera, plus tard, favorisée de sanctifications successives, jusqu'à ce que l'Auteur même de la grâce y descende et y repose substantiellement, encore n'est-ce là que la transformation d'une matière déjà existante,—transformation qu'on ne peut comparer à l'acte souverain qui féconde le néant.

L'âme seule est créée, et c'est la Toute-Puissance divine qui la produit.

Cela est vrai.

Mais, parce que l'âme se moule aux proportions du corps qui la reçoit, parce que le corps est l'instrument de ses opérations spirituelles, parce qu'elle est fortement chevillée à ce corps, parce qu'elle a besoin de lui pour se manifester, pour rayonner sa vie,—comme l'artiste a besoin, pour exprimer son génie, d'une harpe, d'une lyre ou de tout autre signe extérieur,—parce qu'elle est nécessairement soumise à ses conditions, à ses dispositions naturelles, et qu'elle subit les lois physiques de son influence,—alors, je me plais à reconnaître et à proclamer l'importance de l'œuvre que Dieu confie à ses créatures, tant elle est forte pour aider ou pour entraver la toute-puissante action créatrice par laquelle il insuffle la vie.

L'éducation qu'il faut donner ensuite aux êtres nés de soi, n'est-ce pas parfaire une œuvre que la nature n'a fait qu'ébaucher ? N'est-ce pas comme une inspiration de vie, de force, de grâce et de lumière ? N'est-ce pas la continuation de l'œuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble, la création des âmes ?

Œuvre de la Trinité Sainte, le mariage chrétien est en

harmonie avec la sublimité de son Auteur. Sa fin nous atteste sa céleste origine. Dieu seul pouvait concevoir et réaliser un si grand dessein.

Oui, elle est grande, elle est noble, la mission à laquelle vous êtes appelés, parents chrétiens, grande et noble dans son principe, grande et noble dans ses conséquences, grande et noble parce qu'elle vous donne le droit d'aider Dieu dans son œuvre créatrice, grande et noble par les responsabilités, qui vous incombent, après, de perfectionner l'œuvre première, de la conduire jusqu'à parfait développement, au point de vue physique, intellectuel et moral.

Or, noblesse oblige. Il faut que vos pensées et vos sentiments correspondent toujours à la grandeur de votre mission. Et comme, s'il plaît à Dieu de vous témoigner visiblement sa bénédiction, les enfants qui naîtront de vous porteront votre ressemblance,— de même qu'ils porteront aussi celle de leur Créateur,—comme non-seulement vous reconnaîtrez vos traits dans les leurs, dans leurs yeux la couleur et l'éclat des vôtres, votre propre physionomie dans leur frais visage, mais encore,—toujours en vertu des lois mystérieuses et presque infaillibles de l'hérédité,— leur intelligence et leur cœur sera pour ainsi dire le reflet et comme la copie fidèle de votre cœur et de votre esprit,— *à cause de cela*, vous tiendrez à honneur d'être avant tout et par-dessus tout des époux chrétiens, afin de transmettre à ces petits un sang pur, afin que leur intelligence et leur cœur soient, dès l'aurore, tellement imprégnés de christianisme, qu'ils s'orientent d'eux-mêmes vers le bien et vers le beau idéal de la vertu.

Plus que par le passé encore, vous mettrez Dieu dans votre vie. Plus efficacement que jamais, vous travaillerez à votre salut, duquel dépendra le salut d'âmes, sœurs de la

vôtre. Comme votre vie aura un prolongement lointain, des conséquences presque infinies, vous la surnaturaliserez davantage, vous la tiendrez sur les hauteurs. L'on ne donne que ce que l'on a. La loi qui régit les générations humaines ne permet pas, d'ordinaire, que le bien sorte du mal. Tels qu'ils sont, les parents se voient revivre dans leur descendance. Là où fleurissait la vertu, naît un fruit sain. Et les épis d'or ne se posent pas sur les tiges vicieuses . . . .

L'AGONIE

. . . Au Gethsémani, un soir.

Les milles rumeurs, qui s'éveillent et palpitent à la fin du jour, se sont éteintes. Tout repose. Par instant, un vent léger effleure les oliviers endormis.

Pierre, Jacques et Jean suivent le Maître dans la profondeur du jardin. Sous les pâles clartés de lune, ils errent comme des ombres. Témoins jadis de sa transfiguration, ils vont l'être aussi de son agonie. Là-bas, sur la colline radieuse, ils avaient été éblouis, accablés par la vision de tant de gloire, par la révélation que Jésus leur faisait de ses splendeurs divines. Ici, devant les défaillances de sa nature humaine, ils vont tomber de tristesse—*dormientes præ tristitia*, nous dit S. Luc.

La scène s'ouvre par cette parole navrante, qui sera désormais l'expression consacrée de la douleur morale: "Mon âme est triste jusqu'à la mort." L'agonie commence. Mais quoi?—Sa passion, le Christ n'a-t-il pas dit pourtant qu'il la désirait, qu'il en avait une soif extrême? N'a-t-il pas soupiré après son baptême de douleurs? Pourquoi ces transes et ces sanglots maintenant qu'il va pouvoir

enfin réaliser son rêve et consommer dans le sang son œuvre rédemptrice ?

Je comprends ! Lorsque le Maître parlait avec enthousiasme de sa passion, elle était lointaine encore. C'est vrai, il la voyait dans tous ses détails, et cette vision mettait à sa bouche le pli de l'amertume, imprégnait ses traits de tristesse. Mais ce recul où elle lui apparaissait en atténuait l'impression. Puis, sa volonté supérieure, uniquement occupée de satisfaire à la justice de son Père, communiquait à ses sens mêmes une mystérieuse et surhumaine vertu.

A présent, c'est l'heure de la puissance des ténèbres. Quelques minutes à peine le séparent de sa passion. Quoi d'étonnant que toute sa chair en frémisse ? D'autant que, par une disposition spéciale, pour que l'on ne puisse douter de son humanité, pour nous apprendre à souffrir, il laisse la vision lugubre exercer pleinement sa douloureuse influence, torturer sa sensibilité jusqu'à la dernière délicatesse. C'est la douleur toute pure qu'Il veut ; Il ne permet pas que son âme humaine reçoive d'en haut secours et consolation ni que sa volonté supérieure relève sa nature défaillante. Le doux Maître tombe la face contre terre ; Il s'écrie, dans un sanglot : " Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! " Telle est la violence de sa douleur qu'elle lui fait suer le sang : première effusion régénératrice. Sa vie lui échappe. Il n'a plus qu'un souffle. C'est miracle qu'Il n'expire pas. Pourtant, la puissance infinie triomphe de ses désirs humains, et le Christ se soumet à l'ordre éternel.

. . . Le vent qui effleure les oliviers endormis rafraîchit son front brûlant, et son âme rassérénée retrouve la force d'achever l'œuvre du salut.

PORTRAIT DE MARIE

. . . Marie était de race royale. Il est vrai, la fortune de son antique famille était tombée, et l'héritière de David gagnait son pain par des travaux de laine. Pourtant, la naturelle distinction de ses manières, son port de reine, son parler délicat la séparaient assez des autres femmes du peuple et disaient la noblesse de son origine . .

Son corps était merveilleusement beau.—Les plus grands artistes n'ont pas su le rendre dans sa perfection de rêve.—On eut dit qu'il était pétri d'une essence plus fine et plus rare, d'une plus subtile matière. De la matière, il en avait juste assez pour permettre à l'âme d'exister parmi les hommes, juste assez pour suffire aux opérations de l'esprit,—mais combien soumise, combien transformée, combien spiritualisée et idéalisée par l'hôte qui l'informait !

Ce corps, il joignait la force à la grâce. Il n'avait rien de vulgaire, rien de mièvre ni d'affecté non plus ; il avait au contraire cette élégance simple, signe de la vraie grandeur. Jamais on n'avait vu des traits plus affinés, plus richement dorés du soleil d'Orient : les yeux, où se reflétaient les profondeurs infinies du ciel, lançaient les flèches d'un regard ardent et doux ; sur les lèvres mi-closes, s'épanouissait un sourire affectueux. Et puis, un voile, un voile blanc encadrait si finement sa figure et retombait si harmonieusement sur ses épaules en longs plis neigeux.

Lorsqu'elle allait, par exemple, à la fontaine, appelée depuis *fontaine de la Vierge*, c'était, parmi les nazaréennes, comme un ravissement mêlé de jalousie envieuse . . On eut dit un marbre antique, une statue des vieux maîtres, qui marchait . .

N'était-ce pas à elle qu'il pensait, le chantre du cantique, lorsqu'il s'écriait : "O ma belle ! que tu es noble ! que tu es reine ! Tes cheveux sont la pourpre sombre qui consacre le front des rois ! Ta tête est comme le Carmel ! Ta gorge est la grappe pleine de nos riches raisins de Judée ! Ta taille est celle du palmier ! . . . " (1)

LA COMMUNION SOUS LES DEUX ESPECES

A Mlle Le Gardeur

A QUELLE époque la communion sous les deux espèces a-t-elle été abolie dans l'Eglise catholique et quelles furent les raisons de cette mesure disciplinaire ?

I.

Voici d'abord la partie historique.

Durant les quatre premiers siècles de l'église, les fidèles furent libres de communier, soit sous l'une ou l'autre espèce, soit sous les deux à la fois. Cependant, la coutume générale était plutôt de communier sous les deux. Des documents écrits, très-anciens, l'attestent, et aussi des sculptures, des fresques, et de nombreux vases, trouvés dans les catacombes et ailleurs, dont on ne s'expliquerait pas autrement la provenance.

(1) Cant. VIII, 5-6-7.

L'usage prévalait donc, dans la primitive Eglise, de distribuer le précieux sang aux fidèles du Christ, en même temps que le pain de vie.

Pourtant,—et ceci prouve bien que l'Eglise a toujours cru en la présence réelle du Christ sous l'une ou l'autre espèce, et que son enseignement sur le dogme de l'Eucharistie n'a jamais varié, encore que, pour des raisons particulières, elle ait, selon les époques, varié la manière d'administrer ce sacrement,—pourtant, dis-je, même durant ces premiers siècles chrétiens où les fidèles communiaient généralement sous les deux espèces, il y a eu de nombreux cas où la communion a été donnée tantôt sous l'espèce du pain, tantôt sous l'espèce du vin seulement, sans qu'il soit venu à l'idée de ceux qui la recevaient ainsi, qu'ils ne participaient pas à toute l'essence du Sacrement.

Comme dit très-bien Bossuet, "dès l'origine du christianisme, on a toujours cru qu'en quelque sorte que l'on communiât, ou sous une ou sous deux espèces, la communion avait toujours le même fond de vertu."

Ainsi, c'était seulement sous l'espèce du pain que l'on donnait l'Eucharistie aux malades. Et vraiment, aurait-il été pratique de leur porter le précieux sang ? Qui ne voit à quelles difficultés de toutes sortes, à quels périls de profanation du sacrement les ministres auraient été exposés ?

Toutefois, si Notre Seigneur Jésus-Christ n'était réellement et tout entier présent sous chacune des espèces, et si telle n'avait été, dès l'origine, la croyance de l'Eglise, alors,—ou bien l'on aurait, malgré tous les inconvénients, communié les infirmes sous les deux espèces plutôt que de leur donner un sacrement tronqué et incomplet, ou bien on ne les aurait pas communiés du tout.

Dans les premiers siècles encore, s'était établie la cou-

tume de faire communier les enfants, immédiatement après leur baptême. Et comme il eut été presque impossible de leur donner la sainte hostie, on se contentait de leur faire avaler quelques gouttes du sang précieux.

Il arrivait aussi assez souvent que les fidèles emportaient l'Eucharistie pour communier dans leur maison, lorsqu'ils sentaient leur foi défaillir ou que quelque danger les menaçait. Et ils ne l'emportaient que sous l'espèce du pain. Car, on distribuait le précieux sang en quantité trop petite pour qu'ils eussent pu suffisamment en recueillir. Et puis, l'altération de l'espèce du vin se faisant très-rapidement, c'eût été profaner le don de Dieu que de l'emporter en cette façon.

Ainsi donc, durant les quatre premiers siècles, la communion était généralement distribuée sous les deux apparences, excepté dans les nombreux cas dont nous venons de parler. Et ceci n'était nullement l'effet de la croyance que la communion sous cette double forme était nécessaire pour que la grâce du sacrement fut entièrement accordée—les exceptions plus haut citées nous prouvent précisément le contraire at n'auraient sûrement jamais eu lieu si telle avait été la foi catholique—ceci provenait seulement d'une coutume établie par les apôtres, et que la ferveur primitive des fidèles pour l'auguste Eucharistie avait encouragée et comme consacrée.

Au cinquième siècle, le pape Gélase porta un décret obligeant tous les fidèles du Christ à communier sous les deux espèces. Pourquoi ce décret ? L'Eglise, par la voix de son chef infaillible, déclarait-elle par là qu'elle avait enfin découvert que l'Eucharistie, pour produire dans l'âme ses fruits merveilleux, doit être reçue sous la forme même dans laquelle elle avait été divinement instituée, et que

Notre Seigneur Jésus-Christ ne réside tout entier que sous les deux apparences ?

Nullement. Ses adversaires l'ont prétendu, au mépris de la vérité historique. Mais il a été facile de les confondre. Cette mesure accusait un changement, non dans le dogme, mais dans la discipline,—ce qui est bien différent. Nos ennemis auront beau faire, ils ne pourront jamais écrire une "Histoire des variations de la doctrine catholique," pour la raison bien simple que cette doctrine n'a jamais varié, et qu'ils ne sauraient, dans notre église, trouver les éléments d'un pareil travail. Dans l'église protestante, au contraire, ces éléments abondent, et l'on connaît le merveilleux parti que le génie de Bossuet a su en tirer, à la honte éternelle de nos frères séparés.

Quel a donc été le motif du décret porté par Gélase ? Pourquoi ce pontife venait-il ainsi rendre obligatoire une chose qui, pendant plus de quatre siècles, avait été regardée comme facultative ?

Voici : une secte d'hérétiques était née, celle des manichéens. Or, les manichéens abhorraient le vin, qu'ils croyaient une créature du diable. Entr'autres erreurs, ils professaient que le Fils de Dieu n'avait pas répandu son sang pour notre salut, croyant que sa passion n'avait été qu'une illusion et une apparence fantastique. Par pure superstition, ils s'abstenaient donc de communier sous l'espèce du vin. Mêlés à la foule des fidèles, ils s'approchaient de la table eucharistique pour y recevoir l'hostie sainte, sans participer jamais au calice du sang. Mais comment cette abstention eût-elle suffi à les faire reconnaître comme hérétiques, puisque les vrais fidèles eux-mêmes n'étaient aucunement tenus de participer au sang précieux du Sauveur ?

En ordonnant donc à tous les chrétiens de communier sous les deux espèces, le Souverain Pontife posait un signe qui devait permettre aux pasteurs de discerner infailliblement les hérétiques, et de séparer l'ivraie du bon grain, dans le champ du Père de famille.

Et puis, cette loi très sage renfermait en même temps l'affirmation solennelle de la croyance catholique en la présence réelle du Christ, aussi bien sous l'espèce du vin que sous l'espèce du pain, et condamnait formellement l'erreur et la superstition des manichéens. Si la communion sous l'espèce du vin n'était qu'un vain simulacre, un symbole vide, le Pape aurait-il pu obliger les fidèles à la recevoir ?

Le décret de Gélase a été en vigueur jusque vers le treizième siècle, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il y a eu des manichéens en Occident, et qu'il a été besoin de protester, par la théorie et la pratique, contre cette détestable hérésie.

A partir de ce moment, on laissa tomber de plus en plus l'usage du calice, qui a été légalement aboli par les conciles de Constance, de Bâle et de Trente.

II

Maintenant, pour quelles raisons l'Eglise a-t-elle aboli la communion sous les deux espèces ?

Comme l'a déclaré le très-saint concile de Trente, œcuménique et général, sess. XXI, chap. II. " Il y a toujours eu dans l'Eglise, par rapport à la dispensation, cette puissance d'établir ou même de changer, sans toucher à leur substance, ce qu'elle a jugé de plus à propos pour le respect dû aux sacrements mêmes ou pour l'utilité de ceux qui les reçoivent, selon la diversité du temps, des lieux et des conjonctures. Et c'est ce que l'Apôtre a semblé insi-

nuer assez clairement quand il a dit : 1. Cor. IV. 1 : "*On doit nous regarder comme les ministres de Dieu et comme les dispensateurs des mystères de Dieu.*" Il paraît en effet qu'il a fait usage de ce pouvoir en plusieurs occasions, et particulièrement à l'égard de ce sacrement même, lorsque, ayant réglé certaines choses sur la manière d'en user, il ajoute : 1. Cor. XI, 34 : "*Cetera autem cum venero disponam. Je règlerai le reste quand je serai arrivé.*" C'est ainsi que notre mère la sainte Eglise, considérant cette autorité qu'elle a dans l'administration des sacrements . . . . etc., etc."

Incontestablement, l'Eglise a le pouvoir de faire des modifications dans la manière d'administrer les sacrements. Le baptême est-il conféré maintenant comme dans la primitive Eglise ? Les autres sacrements—la pénitence, la confirmation, l'ordre, l'extrême-onction, le mariage—qui niera qu'ils aient également subi, à travers les âges, des changements accidentels ? Parfois même, la manière de les administrer a varié d'un pays à un autre. Oui, l'Eglise a le droit de disposer de tout ce qui ne touche pas à l'essence ni à l'intégrité de ces choses saintes dont elle est la dispensatrice. Mais elle ne doit et ne peut le faire, elle ne l'a jamais fait que suivant les besoins des peuples, les nécessités des temps. Il est en effet à peine besoin de dire que dans ces graves questions de discipline, laissées à son libre jugement, comme dans tout le reste d'ailleurs, elle ne saurait agir d'après des vues purement humaines ni se laisser influencer par un vain caprice.

Et, pour la question qui nous occupe—l'abolition de la communion sous les deux espèces—quels motifs l'ont donc déterminée à laisser se perdre peu à peu cet antique usage et enfin à le supprimer entièrement par des décrets portés dans ses conciles généraux ?

Il semble que les raisons premières qui ont amené petit à petit ce changement aient été d'un ordre tout pratique. Sans doute, cette coutume avait été librement et plus généralement suivie durant les premiers siècles et datait de la plus haute antiquité chrétienne. Devenue ensuite obligatoire, par une décision solennelle du chef de l'Eglise, elle avait, pendant dix siècles encore, alimenté la dévotion des fidèles.

Mais enfin, puisque les motifs passagers qui l'avaient rendue nécessaire n'existaient plus, les peuples redevenaient libres de ne recevoir la communion que sous une seule espèce, comme dans les temps primitifs. Et l'on comprend que, pour des raisons qui ne s'étaient jamais présentées avec autant de force, à des époques où l'Eglise était plus près de ses origines, les fidèles se soient insensiblement détachés de la pratique première, et que le pouvoir spirituel, avec ce sens positif qui le caractérise, sa parfaite compréhension des besoins du temps, ait favorablement accueilli ce mouvement, l'ait même encouragé, l'ait enfin solennellement sanctionné en ordonnant, pour tout le monde catholique, l'uniformité de communion sous la seule espèce du pain.

Que l'on se représente, en effet, les difficultés pratiques qu'offrait l'administration, à tout le peuple chrétien, du sang précieux du Sauveur. Dans les grandes solennités, quand les fidèles s'approchaient en masse du banquet eucharistique, il fallait un temps infini pour distribuer à chacun sa part du calice. Si, de donner la communion sous la seule apparence du pain, prend parfois des heures, qu'était-ce donc quand il fallait y ajouter encore l'autre, dont l'administration demande beaucoup plus de soin et d'attention ?

Et puis,—car il faut bien voir les choses dans leur réalité, se rappeler les cérémonies telles qu'elles se passaient,—comme il ne pouvait y avoir un calice pour chacun, est-ce que plusieurs, sinon la plupart, n'avaient pas une répugnance naturelle à venir boire une liqueur à laquelle tant d'autres avaient goûté, à approcher leurs lèvres d'un vase où tant de lèvres s'étaient posées déjà ? Il y a des répugnances instinctives qu'on ne peut maîtriser à son gré. Eût-on d'ailleurs la foi la plus vive en la présence réelle, l'on comprendra que beaucoup de personnes, et des plus pieuses, devaient éprouver un certain malaise à observer ce rite sacramentel.

Elles sont, elles furent rares de tout temps, les âmes que Dieu, au moment de la communion, favorise d'une extase, ravit au-dessus de la matière. La plupart gardent le parfait usage de leurs sens. Et vraiment, la participation au calice devait leur être pénible, engendrer en elles une sorte de dégoût.

Mais il y avait un autre inconvénient, plus grave mille fois, le danger de profanation auquel on était nécessairement exposé.

Sans doute, les ministres du Sacrement prenaient des précautions infinies pour qu'aucune goutte du sang précieux ne se perdît. Dans bien des églises, les fidèles l'aspiraient, à l'aide de chalumeaux d'or ou d'argent, dont quelques-uns ont été conservés jusqu'à nos jours,—insignes monuments d'une coutume qui peut-être ne reparaîtra jamais plus. Si ce moyen en rendait l'administration relativement plus facile, il était loin toutefois d'exclure tout danger.

Notre propre expérience nous a appris que, principalement dans les grands concours, il faut procéder avec

toute prudence et fermeté pour qu'aucun accident n'arrive, pour que ne s'échappe et ne soit foulée aux pieds aucune parcelle de l'hostie sainte contenant le corps du Sauveur.

Quelles difficultés, autrement considérables, extrêmes, devait présenter la distribution du sang précieux à des foules où il y avait un peu toute sorte de monde, des enfants, des vieillards, des infirmes !

Pour tous ces motifs, certainement graves et sérieux, il était sage de s'en tenir à la seule communion sous l'espèce du pain.

Une dernière raison, qui l'emporte peut-être sur les précédentes, n'a pas peu contribué à déterminer l'Eglise à porter de solennels décrets sur ce point, et à consacrer, dans ses conciles généraux, un usage déjà presque universellement répandu.

Lorsque la Réforme arriva, on put lire, entr'autres articles de son singulier *credo*, celui de la nécessité de la communion sous les deux espèces pour le salut. Les auteurs de ce mouvement, qui a enlevé à l'Epouse du Christ plus de la moitié de l'Europe, et qui continue à travers nos âges son œuvre de ruine, se basant sur quelques paroles de Notre Seigneur rapportées au ch. VI. de S. Jean, en concluaient que la communion sous les deux espèces était de précepte divin, et que, par conséquent, tous les fidèles chrétiens étaient tenus et obligés, par l'ordonnance de Notre Seigneur, de recevoir l'une et l'autre.

Cette affirmation, que d'ailleurs contredisaient d'autres passages du même chapitre de ce même évangile, allait contre la croyance et la tradition unanimes de tous les siècles, convainquait l'Eglise catholique d'erreur, détruisait son enseignement sur le dogme de la présence réelle et entière du Christ sous chacune des espèces.

Aussi, moins peut-être en considération des inconvénients plus haut signalés, que pour préserver plus sûrement ses fidèles de la contagion, et pour témoigner de la perpétuité, de l'indéfectibilité de sa foi touchant l'Eucharistie, l'Eglise, dans les conciles de Constance et de Trente, a ordonné à tous les catholiques la communion *sub unâ*, sous la seule espèce du pain, comme seule nécessaire au salut, puisqu'elle renferme le corps immortel et glorifié du Christ Sauveur, et, par concomitance, son sang, son âme et sa divinité. Car, le même Dieu qui a dit: "*Si quelqu'un ne mange la chair du Fils de l Homme et ne boit son sang, il n'aura pas la vie en lui,*" a dit aussi: "*Je suis le pain vivant descendu du ciel,*" et encore: "*Le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde,*" et enfin: "*Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.*"

Comme le décret du pape Gélase avait été la réponse catégorique de l'Eglise à l'hérésie manichéenne, et l'affirmation solennelle de la foi catholique, au sujet de la présence réelle du Christ, aussi bien sous l'espèce du vin que sous l'espèce du pain, cette autre prescription disciplinaire, décrétée dans les conciles généraux du XVe siècle, et commandant la communion sous une seule espèce,—prescription précédée et suivie d'explications théologiques qui étaient le résumé de toute sa doctrine sur l'auguste sacrement de nos autels,—permettait d'abord d'éviter tous les inconvénients dont nous avons parlé, mais surtout elle attestait hautement, à la face des novateurs et du monde, la croyance de la véritable Eglise, catholique. apostolique et romaine, seule divine, seule immortelle, au dogme de la présence réelle sous chacune des espèces.

———

NOTE :—Voici les noms des principaux ouvrages que nous avons consultés: *S Thomas*, Somme théol. 3e p., qu. LXXX, art. 12.—Commentaires

et 3 thèses de *Cajetan* à propos de cet article.—*Gosschler*, Dictionn. de théologie catholique.—*Bergier*, Dictionn. de Théologie, au mot communion.—*Canons* et *décrets* du *Conc. de Trente*, Sess. XXI.—*Martigny*, Antiquités chrétiennes, aux mots Communion et Eucharistie.—*Rohrbacker*, Hist. univ. de l'Eglise catholique, 7e édition, 1877, Tome XII, p. 582.—*Bossuet*, Traité de la communion sous les deux espèces. La Tradition défendue sur la matière de la communion sous une espèce.—Au Tome V de ses Œuvres complètes, Œuvres théologiques. St-Dizier, Firmin-Marchand, Editeur, 1862.

LA VIERGE ET L'AURORE

...Quasi aurora consurgens

Les Livres Saints comparent la Vierge-Mère à l'aube qui se lève.

Le prophète s'écriait dans une vision de l'avenir : " Qui est celle qui apparait comme l'aurore ?" (1) La forme lointaine qui ravissait le cœur, qui excitait l'enthousiasme du chantre d'Israël, c'était sûrement Marie. Aussi l'Eglise, interprète autorisée de l'Ecriture, lui applique-t-elle tout d'abord ce texte inspiré.

Pour justifier cette comparaison, cherchons en quoi la Vierge Immaculée ressemble, en effet, à l'aube qui se lève.

***

L'aurore naît du soleil. Elle lui emprunte ces lueurs qui font d'elle un des plus beaux phénomènes célestes. Tout son éclat dépend de l'astre-roi. Du fond des espaces où il est encore caché à nos regards, il lui envoie les indécises clartés dont elle se pare, les mille nuances qui la colorent. Ces teintes rosées qui emplissent l'horizon, au levant, émanent du soleil.

Marie de même, pendant ses jours de la terre, recevait toute sa beauté, tout son éclat, du soleil divin. Du haut

(1) Cant. VI. 9.

de sa lumière inaccessible, Dieu versait abondamment dans sa créature d'élection les purs rayons de sa clarté. Ces dons exquis du corps et de l'âme, qui la rendaient agréable aux anges et aux hommes, lui venaient de la source même de toute bonté. Marie était le vivant reflet de son auteur. Une surnaturelle lumière irradiait au travers de son enveloppe de chair et lui créait comme une auréole. Et la Vierge n'est encore, là-haut, si éclatante, si éblouissante, que parce que le Soleil Infini la revêt—*mulier amicta sole.* (1)

***

L'aurore précède et annonce la venue du soleil. Les anciens disaient qu'elle ouvre les portes de l'orient, par où s'avance triomphalement le roi du jour. Elle promène sur les choses, jusque là enveloppées d'ombres, des lueurs immaculées, plus douces aux regards que la pleine clarté du midi. Tout renaît sous le mystérieux rayonnement de l'aube. La nature s'éveille et chante le lever de l'astre qui lui versera sa bienfaisante chaleur.

C'est ainsi que Marie a immédiatement précédé et annoncé le Rédempteur, qui venait en ce monde pour illuminer tout homme. Elle ne l'a pas seulement annoncé, mais, selon que l'Eglise le chante et que notre foi le proclame—*mundo lumen æternum effudit*—elle lui a donné le jour. La vierge a été le signe précurseur du Verbe lumineux. En elle Dieu a réalisé d'abord ses promesses primitives et confirmé nos espérances. Et, comme l'aurore disparaît à mesure que le disque du soleil grandit et monte, Marie s'est effacée devant son fils divin. Quand vinrent pour Jésus les jours de sa révélation aux foules, sa

(1) Apoc. XII. 1.

mère se renferma dans une ombre discrète pour le laisser seul agir et seul parler. Dans le récit évangélique, elle n'est plus que rarement nommée. On la devine plutôt qu'on ne la voit. Son rôle maternel se borna à aimer et à compatir silencieusement.

La douce Vierge est toujours pour les âmes comme l'aube naissante. Lorsque le péché les enténèbre, elle rayonne suavement sur elles sa clarté, prélude de la grande lumière qui tantôt les baignera de ses rayons.

***

C'est au moment de l'aurore que l'on voit briller les perles de rosée. Quelle fraîcheur, quelle fécondité elles apportent à la terre! Les gouttes d'eau—pleurs de la nuit—imprègnent les plantes d'une sève nouvelle, tremblent sur les feuilles dont elles lavent la poussière. La nature semble restaurée, vivifiée. Et c'est merveille de voir les lueurs matinales se jouer dans ces joyaux humides.

Au temps de la Vierge aussi, la divine rosée de la grâce commença à couler sur le monde. Le ciel, si longtemps fermé au supplications des anciens justes, s'entr'ouvre enfin: le Sauveur paraît, et son sang, qu'Il verse sur les âmes comme une onde bienfaisante, les régénère à jamais.

***

L'aurore croît et monte dans la lumière. Aux premières lueurs timides et rougissantes, n'illuminant qu'un coin de ciel, laissant les choses noyées dans la pénombre, succède toujours plus de clarté. Les teintes se prolongent sur la ligne de l'horizon et se projettent plus haut et plus loin dans le vaste firmament. Les traits de feu s'élancent. Tout l'orient flamboie. C'est une gloire . . .

Comme l'aurore monte dans la lumière, Marie croissait en grâce et en vertu. Chaque jour, elle s'élevait plus haut vers Dieu, idéal de toute perfection. L'Infini radieux la sollicitait chaque jour davantage. Et son âme aspirait toujours plus à se détacher de la terre, à se perdre, à s'abîmer sans fin dans l'inaccessible et l'immatérielle clarté divine . . .

C'est là que nos regards glorifiés la verront éternellement.

***

Demandons à la Vierge Immaculée d'être pour nos âmes comme l'aube qui se lève.

—Qu'elle nous apporte la pleine lumière du Christ !

—Qu'elle nous verse la divine rosée de la grâce !

—Qu'elle nous fasse croître en vertu !

LE POETE D'ASSISE

A Ma Mere

Di questa costa, la dov'ella frange
Più sua rattezza, nacque al mondo un sole
Dante—Par. c. XI.

SAINT-FRANÇOIS était d'Italie,—cette terre de beauté, cette contrée idéale et pittoresque, où la poésie est une " fleur du sol." Dieu l'avait fait naître dans la partie la plus douce, la plus sereine, la plus ensoleillée de ce pays. Assise, petite ville des collines de l'Ombrie, fut son berceau.

Le sentiment de la nature se révéla chez lui de bonne heure. Tout jeune, il se plaisait à regarder les horizons variés qui l'entouraient. Le vent, les blés, les pâturages

où erraient les troupeaux, le clair azur du ciel, les coteaux où se dessinait nettement l'ombre des oliviers, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la splendeur des aurores, les jeux de lumière sur les paysages, la mélancolie des soirs, la lumineuse sérénité des nuits,—tout cela avait pour lui un charme mystérieux et indéfinissable. Sa vive imagination peuplait la terre et l'espace d'êtres invisibles avec lesquels il conversait amoureusement.

Lorsque Dieu l'eut appelé à mener une vie parfaite dans les voies de la pauvreté volontaire, son sens esthétique s'affina, se développa encore.

A mesure que son âme s'épurait, se dégageait de la matière, il obtenait une intelligence plus complète de la création, il en comprenait mieux le langage. Libre des soucis terrestres, son esprit entrait en communication plus intime et plus profonde avec la nature. En se dépouillant de tout, ce *poverello* s'était comme rapproché de tous ces êtres inférieurs qu'il aimait à appeler ses frères, et qui, non plus que lui, ne se souciaient du lendemain, comptant uniquement sur la Providence du bon Dieu. Par sa condition matérielle, il était devenu comme l'un d eux.

Toute chose lui était un symbole, un signe. Il savait voir, dans la création, le resplendissement fini des infinies perfections de son Auteur. L'Artiste Incréé a mis dans chacune de ses œuvres quelque trait de sa propre beauté. Le regard limpide du saint découvrait ce rapport, cette ressemblance lointaine que chaque être offre avec Dieu. La vue, même d'un objet infiniment petit, d'un brin d'herbe, d'un insecte, l'élevait à la contemplation des choses célestes. Pour lui, la nature, animée ou inanimée, était diaphane. Par delà ces réalités que percevait son œil corporel, le divin lui apparaissait. Par l'effet d'un rare

don de poésie, mais surtout à force de sainteté, de perfection morale, il en était venu à pénétrer ces mystères du monde physique, qui ne se dévoilent pleinement qu'à l'âme pure. Il concevait, dans leur vérité, l'ordre et le lien des choses.

Parce qu'il avait l'intelligence de la création, il en ressentait l'amour tendre et passionné. Il n'était pas d'être si infime qu'il ne se crut obligé de protéger, de défendre. Il avait un religieux respect pour ceux auxquels Notre Seigneur Jésus-Christ s'était comparé, pour les vers de terre, surtout pour les agneaux. Oh ! de quelle tendresse son âme débordait pour ces chers petits êtres, si doux, qui lui rappelaient le Sauveur, Agneau du monde ! Comme il les caressait amoureusement ! Sa légende rapporte à cet égard des traits d'un charme infini. Il se souvenait aussi que, dans l'Ecriture, la colombe symbolise l'Esprit-Saint, la tourterelle l'âme fidèle et chaste, et c'était merveille de l'entendre rappeler à ces bêtes les grandes choses que Dieu avait voulu signifier par elles.

Oui, il leur parlait, et il en était compris.

Il en était aimé aussi.

La Providence avait donné à son parfait serviteur cet empire, ce souverain domaine sur les choses, dont le premies homme jouissait dans le paradis terrestre. Et, à ce point de vue, son histoire est unique. D'autres, sans doute, ont participé à la même faveur. Mais aucun n'en a joui au même degré, ni d'une façon si constante.

Une parole résumerait toute notre pensée : Saint François d'Assise fut le plus saint des poètes et le plus poète des saints.

LAISSEZ-MOI MOURIR!

A Jérusalem, un matin du mois d'*adar*.

Dans le ciel magnifique les reflets d'or se mêlent aux teintes de saphir. L'air est plus léger, plus subtil, imprégné de sève, épuré par les pluies dernières. Les vallées, les collines en fleurs exhalent leurs parfums avec chaque brise nouvelle.

Là-bas, le Temple saint éblouit dans sa blancheur ensoleillée. Sa merveille éclate aux regards par ce jour radieux. L'or de ses toits étincelle. Il y a, sur le marbre de ses colonnades, comme un velouté. Ses lignes découpent nettement l'horizon. Sa masse s'affine, s'effile dans la lumière, s'enlève dans l'azur.

Vers la porte orientale un vieillard s'achemine. Qui est-il?—Le large manteau flottant ajoute à la majesté de son attitude. Sa physionomie a quelque chose de mystérieux qui attire, qui retient. Elle exprime une intense vie intérieure. Les yeux semblent suivre une vision de rêve. L'effort continu de la pensée, s'il a donné au front son ampleur, y a aussi creusé des rides. Pourtant, ce matin, elle s'épanouit, la méditative figure du vieillard; les traits se détendent; la peau, encore fraîche, se colore plus vivement . . . Qui est-il?

Dans la ville, on l'appelle le Juste. Et vraiment, il incarne tout ce que ce nom représente de droiture d'âme. Sa vie, un mot la résume: aspiration. Son regard tou-

jours fixe l'avenir, et cela le console des tristesses de l'heure présente. Israël, en effet, est sous la domination de l'étranger, de l'infidèle. Quelle affliction pour son cœur de patriote ! Puis, sous couleur de religion, les prêtres oppriment les consciences et réduisent tout le culte à un formalisme extérieur . . . Quelle déception pour son âme qui a soif de vraie sainteté !

Au milieu de ces misères, cet homme d'un autre âge demeure fidèle à son idéal. Il vit absorbé par ses rêves messianiques. Il attend le libérateur promis qui viendra consoler son âme de patriote et de croyant. Les espérances des patriarches et des prophètes des anciens jours, il en est l'héritier ; il concentre leurs aspirations. Mais, Celui que ses Pères saluaient de leur regard mourant, le Christ des primitives visions, le Christ lointain, lui le verra dans la chair. Dieu lui en a fait la promesse.

. . . Les temps sont accomplis. Déjà Il a paru, le salut d'Israël, Il s'est levé dans les hauteurs de l'Orient. Et le vieillard monte au temple à cette heure, poussé par l'Esprit Saint, pour la rencontre avec le Désiré des collines éternelles . . . C'est pourquoi son austère physionomie s'illumine, un sourire l'épanouit. Son cœur bat plus fort sous le coup d'une impression profonde. Les longues attentes vont donc finir !

Sous le portique majestueux, une humble femme s'avance. Elle porte un enfant à demi caché dans les plis de son manteau. Une clarté mystérieuse enveloppe cette inconnue. La figure du petit être rayonne une beauté qui n'est pas de la terre. Divinement averti, Siméon s'en approche, il sollicite la faveur de tenir l'enfant. Aussitôt, ravie en extase, son âme exhale ce sublime chant du départ : Seigneur, laissez-moi mourir, car mes yeux ont vu

votre salut.—Ses désirs sont comblés, ses aspirations réalisées, ses tristesses consolées. Son âme a fini de flotter entre le doute et l'espoir. Son regard, qui a fixé le Christ, peut se fermer à toute autre vision. Siméon veut descendre dans la tombe avec l'image divine de Jésus au fond des yeux et au fond du cœur. Héritier des rêves antiques, il lui tarde d'annoncer à ses Pères l'accomplissement des promesses primitives.—"*Nunc dimittis!* Laissez-moi mourir!"—joyau lyrique—chant de cygne qu'un homme à cheveux blancs entonne sur un berceau! Et, tandis que touché par l'esprit prophétique, le vieillard déroule à grands traits l'éternelle mission du Messie, et que, devant lui, s'ouvrent les infinies perspectives de l'avenir

Le ciel garde ses teintes de saphir, le soleil pleut ses flèches d'or, et le Temple toujours s'affine, s'effile dans la lumière, s'enlève dans l'azur.

LE SEMEUR

CE jour-là, nous dit l'Evangile, (1) Jésus étant allé s'asseoir sur le bord du lac de Tibériade, on s'assembla autour de lui en si grand nombre, qu'il dût se réfugier dans une barque, et y prendre place, pour parler de là aux multitudes demeurées sur le rivage. Il leur exposa beaucoup de choses en paraboles.—

Je voudrais commenter une de ces paraboles, la première, celle du semeur. Elle est suavement belle, pleine de fraîcheur et de poésie. La nature d'Orient se reflétait dans l'éloquence du Maître. Jésus aimait à revêtir sa pen-

(1) Matth. XIII, 1 et seq.

sée d'images empruntées aux tableaux qu'il avait sous les yeux. Et, cette fois, pour parler de sa mission sublime et de ses résultats divers dans les âmes, à travers les siècles, il s'est servi d'un comparaison bien simple, mais tout à fait en harmonie avec les enseignements qu'il voulait exprimer.

Tâchons donc de bien nous pénétrer du sens de cette parabole, qui a plus d'une fois tenté le pinceau des artistes chrétiens, tant elle est fraîche et gracieuse, tant elle respire le printemps !

A l'exemple des disciples, approchons-nous du divin Maître, et demandons-lui de nous révéler le mystère caché sous la figure, la vérité, la réalité cachée sous la poésie.

***

Le semeur, disait Jésus, s'en est allé semer. Il jette la semence.—

Jésus se désigne ici lui-même- Oui, le semeur, c'est le Christ, le Verbe fait chair. Ce Verbe, il est sorti du sein de son Père, et il est venu dans le monde ; Il a pris un corps et une âme, une nature comme la nôtre, et il a paru comme l'un de nous ; Il a quitté les hauteurs de son inaccessible lumière, et il est descendu dans nos profondeurs à nous, nos profondenrs enténébrées.

Mais, qu'est-il venu faire ici-bas ?

Ce qu'il est venu faire ? Il est venu pour semer, pour nous donner des germes de vie, pour jeter dans le monde, abondamment, la semence de vérité.

Il y a un temps pour tout. Lorsqu'un laboureur va aux champs, ce n'est pas toujours pour faire les semailles. Parfois, c'est pour faire les labours, pour préparer, assou-

plir, ameublir la terre, et creuser de nouveaux sillons.— D'autres fois, c'est pour mettre en gerbes la récolte et la rentrer dans ses greniers.

Le Christ viendra aussi un jour pour faire la moisson, pour séparer le bon grain du mauvais. Il aura un van dans sa main, et il nettoiera son aire. A plus tard le triage, la récolte définitive au champ des âmes, et puis, après, le brisement des mondes. Tout d'abord, le Christ est venu, il vient pour semer, uniquement pour cela.—Les âmes, voilà sa terre, son domaine.—Le laboureur ne regarde pas à la terre où il jette la semence, il ne choisit pas non plus le grain pour en mettre du meilleur ici que là. De même, Jésus, semeur divin, ne fait acception de personne. La vérité qu'il apporte est une, et cette vérité, il la prêche aux pauvres et aux riches, aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants. Par conséquent, ce ne sera pas la faute du semeur si le grain ne pousse pas également partout. Cela viendra de la terre qui aura pris la semence, c'est-à-dire des âmes qui auront reçu la parole de vie.

***

Or, il y a des grains qui tombent sur le chemin. Les oiseaux de l'air surviennent et les dévorent.—

Ce grain, tombé sur le chemin, est la figure de ces âmes insensibles où la parole de Dieu ne pénètre jamais. Elle y tombe, mais, comme la pluie sur la pierre, sans y entrer ; elle reste à la surface. Et les oiseaux de l'air, c'est-à-dire les mauvaises pensées, les désirs mondains, les imaginations coupables, les lectures dangereuses, ont tôt fait de dévorer le bon grain. Le vent de la vanité ou de l'orgueil achève d'en disperser les restes.

Ces âmes sont ouvertes à tous et à tout. Ce sont de vraies places publiques, où piétine la foule indifférente et banale. Point de vie intérieure. Point de sanctuaire intime où elles se retirent, loin du bruit. Cette "cellule de la connaissance de soi-même," dont parle une grande mystique, elles se garderaient bien d'y entrer. C'est la vie du dehors, la dispersion des puissances, l'inutile éparpillement des plus nobles facultés. On dirait qu'elles ont peur de se recueillir, de se voir, de se mettre en face d'elles-mêmes, elles courent à tous les spectacles, elles passent leur temps à se fuir.

Maine de Biran disait que le psychologue se regarde vivre, se regarde passer.

Celles-ci, au contraire, regardent passer les autres, et ne redoutent rien tant qu'une heure de réflexion sérieuse sur le pourquoi et le sens de la vie. Elles aiment mieux se donner, se donner toujours, se laisser aller au flot de toutes les légèretés, de toutes les folies. Ames vides, âmes dures, âmes évaporées, où la parole de Dieu ne pénètre jamais,—âmes rebelles à la semence de vie !

***

D'autres grains tombent sur un sol pierreux, où la terre est rare.—

Les âmes, bonnes d'ailleurs, mais inconstantes, sans énergie, sans caractère, sans force de résistance, sans volonté, sont marquées ici. Elles écoutent les enseignements divins ; elles reçoivent avec une certaine joie la parole de vérité, la trouvant juste, raisonnable, sainte, et merveilleusement apte à parfaire l'éducation de l'intelligence et du cœur, apte à conduire, par des voies idéales, sur les hau-

teurs de la vertu. Mais, sitôt qu'il faut montrer du courage et professer ouvertement sa foi, oh ! alors, elles n'en sont plus. Sitôt que le soleil de la tribulation pour le nom du Christ se lève sur leurs jours, oh ! alors, elles perdent leur bel enthousiasme premier, leur ferveur primitive, elles défaillent, elles se laissent abattre, et elles sont là, comme des tiges qu'un souffle suffirait à déraciner.

Ces âmes n'ont pas de profondeur. La parole de vie n'a pas poussé en elles de fortes racines. Or, remarquez ; les lâches, les timides, les tièdes surtout—vous savez comme le Christ a flagellé les tiédes—sont impropres au royaume de Dieu. La vie du chrétien vrai est un combat sans trève. Jésus n'est pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive, le glaive à deux tranchants, le glaive qui pénètre dans la chair et dans l'esprit. Eh ! bien, il faut qu'il soit profondément ancré dans l'âme, le désir des choses éternelles, pour qu'elle puisse ainsi lutter toujours, terrasser le respect humain, porter haut le drapeau de ses croyances, confesser Jésus, non pas seulement dans ses temples, mais en face du monde, placer l'image du crucifix, non pas dans une cuisine ou une chambre à coucher, mais dans un salon, comme si peu savent le faire. Il faut croire fortement au Christ, espérer fermement en Lui, il faut l'aimer ardemment pour être doux, patient, miséricordieux, quand, par exemple, la calomnie, la calomnie basse, noire, traîtresse, s'attache à notre nom, nous poursuit de sa haine, flétrit nos œuvres.

Je suis venu dans le cloître pour y apprendre à souffrir, disait Savonarole,—le dominicain-martyr. Nous, nous sommes entrés dans la religion, nous avons été baptisés, nous sommes devenus enfants de Dieu, pour apprendre à lutter et à souffrir aussi pour le nom du Christ. Et nous

ne pourrons pas le faire, nous ne pourrons pas lutter, nous ne pourrons pas souffrir, si la parole du Christ n'a pénétré jusqu'au plus profond, jusqu'au plus intime de nos âmes.

***

D'autres grains tombent parmi les ronces. Mais les ronces, en grandissant, les étouffent.—

Ces ronces, ce sont les soucis, les mille inquiétudes, les remords, dont l'âme du riche est tourmentée. Oui, que de sollicitudes dans celui qui possède la fortune ! Il lui faut administrer ses biens, gérer ses domaines, veiller sur ses trésors. Trop souvent l'avarice, cette passion sordide, s'infiltre dans son âme. Et alors, le riche n'a pas de paix, pas de tranquillité. Il croit toujours qu'on va le piller. Il ruine les familles, il pressure les pauvres, et, avec tous ses trésors, il vit comme un indigent. Au désir de conserver ce qu'il a, se joint l'ambition de l'augmenter encore, de l'accroître toujours, d'entasser, d'entasser, jusqu'à ce que ses coffres débordent, jusqu'à ce que ses greniers regorgent.

Ah ! la pauvreté évangélique, que les saints ont embrassée, que l'humble moine François d'Assise a épousée, comme elle est autrement douce en comparaison ! Et puis : *pecuniæ obediunt omnia*,—parole de l'Ecriture que ce proverbe rend très bien : une clef d'or ouvre toutes les serrures. Le riche commet impunément une foule de crimes ; il achète les consciences, il viole la majesté sainte des lois, il est tout-puissant avec son *almighty dollar*. Dites-moi, comment concilier tout cela avec la parole de Dieu, avec la doctrine de l'Evangile ? Tout cela n'est-il pas propre à étouffer, à faire périr la bonne semence, *suf-*

focat verbum? Non, la semence de vérité ne peut croître à l'aise dans l'âme qui se laisse aller à ce que l'Evangile appelle : *fallacia divitiarum*, la tromperie, la séduction des richesses.

***

Enfin, il y a des grains qui tombent dans de la bonne terre, et ceux-ci donnent du fruit, tel grain rendant cent pour un, tel autre soixante, et tel autre trente.—

Elle ne sera pas perdue, cette fois, la semence que le Christ a jetée en terre. Elle va germer et croître pour une moisson forte et abondante.

Sans doute, elles sont rares, les âmes qui ne résistent pas à la parole de Dieu, les âmes qui s'ouvrent pour recevoir le verbe de vérité, et qui font effort pour féconder la semence divine et pour la faire germer et fructifier. Elles sont rares, mais il s'en trouve, grâce à Dieu. Celles-ci font la joie et l'espérance du semeur divin.

Lorsqu'à la fin de l'été, le laboureur voit que la moisson s'annonce belle, lorsqu'il voit les tiges, chargées de riches épis, onduler au vent du soir, alors il oublie ses sueurs et ses fatigues, dans l'attente de la récolte prochaine.

Les âmes, vraiment chrétiennes, réjouissent pareillement le cœur du Maître. En les regardant, Jésus se dit que, pour elles, du moins, ses paroles n'ont pas été inutiles, ni ses peines perdues. Elles promettent de rendre cent pour un, au jour de la moisson. La parole de vérité, tombée de la bouche du Verbe fait chair, a pénétré au plus profond de leur être ; là, elle a fait son travail de germination sourde, et maintenant elle lève, superbe et forte. La

doctrine évangélique n'est pas demeurée, dans ces âmes, à l'état de pure théorie, de vaine spéculation, de jeu pour l'esprit. Non, elles l'ont réalisée dans leur vie de tous les jours, elles l'ont mise en pratique, elles ont cherché à établir une parfaite harmonie entre leurs croyances, leurs principes, les inspirations de leur conscience, et leur conduite journalière. Et le succès a couronné leurs efforts.

⁂

J'ai tâché de vous exposer la parabole du semeur. Mais, oublions le tableau que l'Evangile vient de nous présenter, oublions et le lac de Tibériade, et la foule encombrant le rivage, et la barque où se tient Jésus. Je vois une autre barque, celle de Pierre, où le Christ demeure, et d'où il enseigne aux foules chrétiennes, à travers tous les âges. Oui, le Christ nous parle par la voix de son Vicaire, du Pontife qui gouverne le vaisseau de l'Eglise. Or, quel cas faisons-nous de sa parole ? Comment acceptons-nous le Verbe de vérité ?—Importante question que je livre à vos méditations consciencieuses. Examinons-nous, et si nos âmes avaient été jusqu'ici froides et insensibles, si elles avaient été légères et inconstantes, si elles avaient été absorbées par les sollicitudes du siècle, demandons à Notre Seigneur Jésus-Christ,—Semeur divin, Semeur éternel—de venir les travailler, les ameublir, de venir les changer en cette bonne terre qui rend cent pour un du grain qu'on lui confie.

L'IMMACULEE

AU T. R. P. MOTHON

...Tota Pulchra es
Cant. IV. 7.

. . . Voici une merveille divine, et comme le dernier essai, l'effort suprême qu'ait tenté l'Artiste Infini, avant de réaliser le radieux chef-d'œuvre qui devait épuiser sa toute-puissance.

Au livre de la Genèse, il est parlé, en des termes qui respirent le printemps, de la formation du premier couple humain. Et vraiment, devant ce tableau aux lignes si fines, d'un coloris si souple et si léger, on ne peut douter que le Créateur n'ait voulu faire grand et beau. Les figures se détachent en clair, dans une atmosphère de rêve, toute parsemée d'aurore. Et les brises naissantes, et les verdures fraîches écloses, et les lueurs matutinales s'harmonisent avec la vie intense et supérieure dont elle semblent animées.

Ah! du fond de notre déchéance physique et morale, il nous arrive parfois de ressentir comme une nostalgie d'ailleurs, de soupirer après le Paradis perdu, et de songer avec regret, avec envie aussi, aux privilèges d'innocence, de justice et d'immortalité, qui ornaient nos premiers pères, et qui ne nous sont plus transmis, à nous, qu'à titre de souvenir.

Pourtant, la merveille que l'Eglise célèbre en cette année jubilaire, et que la liturgie chante en un lyrisme

inspiré, surpasse de beaucoup les beautés de la première création, et tout ce que Dieu avait mis, dans le premier homme, de dons surnaturels. Elle surpasse, même, l'art exquis avec lequel les essences angéliques, les esprits purs, furent ciselés, à même la lumière éternelle et inaccessible, dans l'or incandescent de la divinité.

Car, et le premier homme, et les anges, portaient, sous leur vêtement de splendeur, un attribut funeste, celui de pouvoir pécher, déroger à l'ordre éternel. Tandis que la Créature, absolument idéale, vers laquelle, en ce moment, se portent nos regards, vers laquelle nos pensées et nos cœurs montent dans un élan incoercible d'admiration, brillait, dès sa sortie du souffle tout-puissant, non pas seulement de tous les dons, resplendissait, non pas seulement de toutes les gloires, dont Dieu avait comblé les premiers-nés de son amour, mais encore joignait, à toutes ces richesses infinies, le privilège rare, unique, de l'impeccabilité.

De sorte que, pour trouver à qui comparer cet être de surnaturelle transparence, cette essence diaphane, la Vierge, la Vierge Immaculée,—ah ! il faut remonter bien au delà des origines de notre humanité, plus haut même que toutes ces myriades de formes spirituelles qui peuplent les cieux,—il faut regarder Dieu. De la Vierge seule, en effet, comme de Dieu, l'on peut dire, avec le chantre du Cantique : "Tu es toute belle, ô mon amie, et il n'y a point en toi de défaut." Seule parmi tous les êtres, ô Marie, tu as été créée, non pas seulement sans tache, mais encore exempte de pouvoir ternir jamais, fût-ce légèrement, la pureté divine de ton essence ! . . .

LA VIERGE ET LA COLOMBE

Una est columba mea
Cant. VI. 8.

Les Livres Saints et la liturgie comparent la Vierge Marie à la colombe.

Voyons les analogies très réelles sur lesquelles repose cette gracieuse appellation.

***

Après le déluge, une colombe, envolée de l'arche, revint à Noé, vers le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient toutes vertes. Le Juste comprit, à ce signe, que le châtiment divin avait cessé, que le ciel allait se réconcilier avec la terre. (1)

C'est ainsi qu'au soir du monde antique, la Vierge Marie présenta aux hommes, en signe de réconciliation et comme gage de la miséricorde infinie, l'Auteur même de la paix, Jésus, Verbe divin fait chair pour notre salut. C'était le terme de l'épreuve. Les longues attentes étaient finies. Après avoir passé par les grandes eaux de la tribulation, l'humanité voyait enfin se réaliser les promesses primitives. Le règne de l'amour s'ouvrait.

***

La colombe—j'entends la colombe sauvage—habite, non pas dans la terre, non pas dans la cime des grands

(1) Gen. VIII. 11, 12.

arbres, mais dans le creux des rochers. Et le prophète Jérémie disait aux habitants de Moab : "Abandonnez les villes et soyez comme les colombes qui font leur nid sur le flanc des cavernes."

Le Christ, pierre angulaire, rocher dans lequel nous avons été taillés, *attendite ad petram unde excisi estis*, (1) était l'unique refuge de la Vierge Marie ; Il était l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Elle habitait, d'esprit et de cœur, dans son côté ouvert, dans ses plaies d'où avait coulé la vie.

La tradition nous dit qu'après la résurrection de son Fils, Marie alla plusieurs fois visiter la grotte de Bethléem, où elle Lui avait donné le jour, le calvaire baigné de son sang. Et saint Jérôme nous rapporte que le sépulcre, creusé dans le roc, où des mains pieuses avaient déposé Jésus, servit pour ainsi dire de demeure à sa mère. Elle évoquait, là, l'ombre et le souvenir de celui qui n'était plus ; elle y ensevelissait sa douleur. De revoir ce tombeau, où Jésus avait dormi son dernier sommeil, cela lui donnait presque l'illusion de sa présence encore. Ces pierres, consacrées par l'attouchement divin, elle leur trouvait un parfum pieux, elle les baisait avec amour. Du haut de sa gloire, son Bien-Aimé, qu'elle pleurait, devait lui murmurer à l'âme, sans bruit de parole, ces mots du Cantique : O ma colombe, qui te tiens dans les fentes des rochers, qui te caches dans les parois escarpées. *Columba mea in foraminibus petræ, in cavernâ maceriae.*(2)

***

La colombe fait sa pâture des grains les plus exquis, se nourrit du plus pur froment.

---

(1) Isa. LI. 1.
(2) Cant. II. 14.

Et, de même, la Vierge ne s'entretenait l'esprit que de choses divines. Sa nourriture, à elle aussi, était de faire la volonté du Père qui est dans les cieux. Et, parce que ses pensées étaient les pensées de Dieu, parce que sa volonté était intimement unie à la volonté éternelle, elle jouissait de cette paix inaltérable, que ne peuvent goûter les âmes éprises des réalités visibles, et qui oublient pratiquement que la Providence infinie mène tout.

Tandis que, chez nous, la contemplation n'est qu'un accident, un acte isolé dans notre vie, répété de loin en loin et toujours avec effort, c'était, au contraire, son habituelle occupation. Son activité extérieure n'étant pas, comme trop souvent la nôtre, inquiète et fébrile, ne savait l'interrompre.

Et puis, après l'institution de l'Eucharistie, combien souvent la Vierge devait s'approcher de la Table Sainte pour manger le pain des anges, pour se nourrir du froment des élus !

***

La colombe ne chante pas, elle gémit, et sa plainte a une tristesse douce qui excite la pitié.

Dès le jour de l'Annonciation, la Vierge Marie eut la secrète intuition du prix dont elle allait payer l'honneur de devenir Mère du Verbe et co-rédemptrice du genre humain. Comme dit le poète, son regard dès lors "entrevoyait la crèche et rêvait au calvaire, reflétait à la fois la croix et le berceau." Aussi, dans le silence de sa demeure, se prenait-elle à soupirer, à force d'angoisse. La prophétie de Siméon : "Et toi, ô femme, ô mère, un glaive te transpercera l'âme," vint confirmer son pressentiment, préciser sa souffrance. Et l'on sait que l'annonce s'est

accomplie à la lettre.—Quelles plaintes, quels gémissements ne dut-elle pas pousser, la douce Vierge, en assistant à la passion de son Fils, impuissante à rien faire pour le secourir, en voyant se réaliser en sa personne les prophéties de douleurs! De quels sanglots n'a-t-elle pas été secouée, quand elle l'a vu expirer sur la croix!

***

La colombe vole toujours en troupe, en bande, et, en ceci encore, elle est la figure de la Vierge.

Marie exerçait, en effet, autour d'elle, une irrésistible influence pour le bien. Ses paroles, ses exemples, entraînaient les âmes dans les voies idéales de la vertu. Sans être importune, elle savait les pousser vers Dieu. Comme inconsciemment, par le seul effet de son attitude, par le seul rejaillissement, sur sa physionomie, de sa merveilleuse beauté morale, elle opérait des conversions, elle affermissait les timides. Oui, beaucoup d'âmes la suivaient, lui faisaient cortège sur la route qui mène à Dieu.

Et puis, son intense vie intérieure ne la tenait-elle pas toujours en compagnie des anges? Et n'est-ce pas entourée des esprits célestes, portée sur leurs ailes, qu'elle s'éleva dans l'azur?

***

Enfin, la colombe est le type de la simplicité. Notre Seigneur, recommandant cette vertu à ses disciples, leur disait: Soyez simples comme des colombes.

La vertu de simplicité a brillé d'un éclat très vif en Marie. Etre simple, c'est être intérieurement ce qu'on paraît au dehors, harmoniser sa vie de façon que les paroles, les actions soient l'expression, le reflet de l'être intérieur.

Or, il n'y avait pas l'ombre d'une affectation dans la Vierge Mère. Telle elle était avec tous, telle elle était dans son âme et conscience et avec Dieu. Quelle absence de recherche dans sa mise ! Quel naturel dans sa physionomie ! Comme elle se souciait peu de l'effet ! Simple était son regard, et c'est pourquoi tout son corps était lumineux. Marie servait Dieu dans la simplicité d'un cœur pur. La gloire de son Maître la préoccupait uniquement. Jamais aucun sentiment terrestre ne vint se mêler à ses aspirations mystiques, pour en briser l'unité, l'harmonie divine.

***

Demandons à Marie de nous obtenir du bon Dieu toutes les vertus que la colombe symbolise. Formulons le vœu du psalmiste : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam ?* Qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je puisse m'envoler et trouver, comme Marie, mon refuge et mon repos dans le sein de Dieu ?—

PAYSAGE

A M. LE COMTE ROBERT
DE MONTESQUIOU

. . . Tout à l'heure, comme je descendais la colline qui borde le fleuve, un tableau, d'un charme infini, vint frapper mon regard.

L'eau semblait prise en un cercle de verdure, formait un lac,—bleu joyau exquisement serti dans les ors, les rouges, les verts pâles du feuillage automnal. Ses teintes de saphir ressortaient si délicieusement sous la couronne mobile et nuancée dont elles se ceignaient.

Une voile agitait là sa forme blanche. Avec quelle grâce elle se levait et se penchait. Parfois, elle touchait presque les flots du bout de l'aile. Puis, je la voyais s'enfler et partir pour une course bientôt finie. Et alors recommençait le même bercement sur le liquide azur.

Tout ce paysage flottait dans une lumière sereine et douce,—lumière alanguie, fatiguée, mélancolique, spéciale aux après-midi d'octobre,—lumière comme tamisée par une vapeur infiniment subtile, où les lignes se fondent, où les contours des objets sont noyés à demi . . . .

L'OEUVRE DE TISSOT

Au T. R. P. Grolleau

. . . . Au moment de son apparition en France, il y a quelques années, la célèbre *Vie du Christ*, de James Tissot, eut un très grand retentissement. Les critiques d'art lui consacrèrent, en effet, de longs articles. Leur verve, quand ils touchaient ce sujet, semblait intarissable. La quantité, et la qualité si originale de ces tableaux, leur fournissaient toujours matière à de nouvelles observations. Plus tard, lorsque l'artiste fit voyager son œuvre, les journalistes d'Angleterre et d'Amérique eurent aussi l'occasion d'en parler à leur aise. Et, vers la fin de 1902, la mort de l'auteur donna lieu à une autre série de jugements plus ou moins renouvelés des précédents.

Tissot eut, dès le principe, de naïfs admirateurs qui saluèrent en lui le créateur du véritable art religieux, mais aussi des adversaires qui n'ont pas encore désarmé. L'un de ces derniers,—M. Huysmans, je crois,—caractérisa son œuvre d'un mot: " C'est une mascarade." Pour beau-

coup, ce terme, trop violent peut-être, renfermait cependant une assez juste appréciation.

Pour nous, Tissot n'a jamais eu nos amours ni nos haines. Nous ne sommes ni adversaire ni ami. Ce n'est à aucun de ces titres que nous voulons dire aujourd'hui quelques mots de l'œuvre de ce maître. Seulement, ayant eu l'avantage de la contempler assez longuement, au musée de Brooklyn, nous nous permettrons d'en donner notre impression. Voici donc les notes que nous avons prises au cours de notre visite Nous les livrons telles quelles, sans faire de phrases, comme elles nous sont venues.

La *Vie du Christ* se compose de 462 sujets. Sur ce nombre, il y a au-delà de 300 aquarelles, quelques études à l'huile, et beaucoup de dessins à la plume. L'entière collection a été achetée par les citoyens de Brooklyn, en 1900, pour la somme de $60,000, et présentée à l'Institut des arts et des sciences. L'on sait que la maison Mame, de Tours, l'avait utilisée auparavant pour des illustrations qui ont été exécutées avec un soin extrême, et qui rendent pleinement justice aux originaux.

Nous avons beaucoup aimé les grandes vues de Jérusalem, études sincères qui respirent une très grande ferveur. Elles sont justes de ton, assez bien peintes, quoique d'une facture qui manque de charme.

Prise dans son ensemble, l'œuvre ne nous paraît pas toujours dans le caractère du sujet. L'artiste a voulu faire, avec les récits et paraboles évangéliques, comme des tableaux de genre où, malheureusement, une sorte de mysticité se heurte trop souvent à un réalisme parfois grossier. Cela est habile, ingénieux, mais cela n'est pas en harmonie avec le caractère surnaturel et divin de ces grands sujets religieux. Et, puisque nous sommes en frais de critique,

nous reprocherons tout de suite à l'auteur sa conception des anges. Les anges de Tissot sont des choses bleuâtres, phosphorescentes, à lignes vagues, à figures étranges et fantastiques. Ce sont des êtres vaporeux, d'indéfinissables essences. Ils n'ont pas forme humaine. Et, pourtant, l'Ecriture affirme qu'ils prenaient les traits de notre nature. Ils ressemblent à quelque vision de cauchemar ; ce sont d'affreuses chimères. Pour avoir voulu s'écarter de la représentation traditionnelle, l'artiste est tombé dans le faux et dans la laideur. Qu'était-il besoin, pour signifier la spiritualité pure de ces anges, leur constante activité, de leur mettre ces invraisemblables, ces impalpables contours, de les représenter sous le symbole de mouvantes flammes ?

Dans les tableaux où il a fait figurer Satan, le peintre a été moins heureux encore. Ici, loin d'innover, il s'en est tenu, tout comme les naïfs imagiers du moyen âge, aux cornes, aux griffes, à la peau de bête, au visage grimaçant. Cela est anti-esthétique, évidemment. Tissot, avec toutes ses lumières, aurait pu trouver mieux. Cela nous paraît même anti-théologique. Car, le Prince des ténèbres est toujours le plus fin, le plus parfait des esprits déchus. Et, alors, la vraie manière de le représenter serait de lui donner des formes superbes, mais de les jeter dans l'ombre, une ombre épaisse, noire. Cette beauté, ainsi enténébrée, figurerait très bien cet être, sublime et dégradé à la fois, un des premiers parmi les esprits par l'intelligence, et aussi le plus radicalement, le plus profondément fixé dans le mal. En gardant, au contraire, les vieux symboles, l'artiste a manqué à la vérité, et introduit dans son œuvre un élément absolument opposé à toute idée de beauté.

Parmi les trois cents et quelques aquarelles, il y en a de lourdes ; il y en a où le dessin est défectueux. Cela

manque de style. Souvent reviennent des choses énigmatiques. En quelques-unes, la Vierge y montre un profil charmant, d'une exquise finesse. En général, le Christ ne sort pas assez de la foule, et la composition manque d'unité. Parfois même, Jésus est tout enveloppé d'un épais burnous, qui lui donne l'air d'un vulgaire bédouin. On le cherche en vain au milieu de la multitude. Rien ne l'en distingue, ni dans l'expression de la physionomie, ni dans l'attitude. Que le peintre ne lui ait pas mis d'auréole, passe encore, cela est plus nature. Il est bien certain, cependant, que la figure du divin maître produisait une extraordinaire impression, et qu'il y avait, dans toute sa personne, quelque chose qui lui faisait une place à part, audessus de tous les autres.

Dans presque chacune des scènes, c'est une profusion d'objets inutiles et encombrants, qui, à notre avis, ne contribuent pas à la beauté de la composition. C'est un déploiement complet de tout le bazar oriental, dans ce qu'il a de plus riche et de plus éblouissant : arabesques, meubles, orfèvrerie, marqueterie, tentures et tissus de toutes sortes, tout cela y est exécuté avec la plus scrupuleuse conscience, avec une patience et une minutie dignes des vieux enlumineurs. Mais les formes humaines sont surchargées de chiffons multicolores. Ce sont souvent des paquets de linge bariolé, d'où sort une figure qui seule nous permet de nous y reconnaître.

Tissot ne s'y entend pas toujours très bien dans ce que l'on appelle en peinture "l'art des sacrifices." Il y a, dans les arrière-plans, des choses qui viennent trop en avant et nuisent à la note principale. Parfois, on dirait que la représentation fidèle du bric-à-brac oriental l'a plus préoccupé que celle de la figure divine dont toutes ses planches tirent cependant leur intérêt.

Au point de vue de l'esthétique, la composition est souvent imparfaite. Ainsi, dans la "Vision de Zacharie," l'Ange est coupé par la moitié, ce qui est un gros péché. Il y a des scènes où ne paraît aucune recherche de l'ordonnance dans le groupement des figures. On dirait des photographies instantanées prises par l'artiste au milieu des carrefours de quelque ville d'Orient.

Dans le "Pharisien et le Publicain," la perspective est défectueuse. Les deux personnages sont trop près l'un de l'autre, ce qui est contraire au sens de la parabole. Il n'y a pas, non plus, assez de contraste dans l'attitude de chacun. Pour répondre à l'énergie du récit évangélique, la pose devrait exprimer, sinon plus d'orgueil chez l'un, du moins plus de sincère humilité chez l'autre. Le Publicain devrait nous paraître abîmé dans la conscience de son néant.

La "Samaritaine" nous semble une des plus belles compositions. Le Christ y est admirable. La fontaine où il se repose vers l'heure du midi, est sous une arcade de pierre, dans une tonalité sombre exprimée avec un sentiment exquis. Quel fraîcheur dans ce lieu! Et quelle poésie! Mais la Samaritaine est revêtue de trop de chiffons.

Dans une collection aussi considérable, il ne faut pas s'étonner de rencontrer beaucoup d'inégalités, de défaillances. Il y a des choses parfaites. Il y a des scènes qui sont plus étudiées, plus travaillées. Mais comment le talent de l'artiste eût-il pu se soutenir tout le long de cette œuvre prodigieuse? Comment son inspiration eût-elle pu être également heureuse? Il est tout naturel que certaines scènes trahissent la sécheresse, la fatigue de l'esprit.

Les draperies sont, en général, bien faites. Et, certes, ce n'était pas un mince mérite. Tous les types de Juifs sont d'un caractère pittoresque et original. "Le Christ

prédisant la ruine du Temple," "Madeleine aux pieds de Jésus," sont d'un très beau sentiment. La composition en est sobre et bien entendue. Ailleurs, Jésus est trop souvent en dehors de l'étiquette traditionnelle. Les scènes de la Passion sont expressives au plus haut degré. Le "mystère de Jésus" y est traité avec âme et chaleur. On y trouve des nouveautés d'effet qui nous rapprochent du réel.

Beaucoup de ces dessins font penser à ces délicates ciselures que l'on voit sur les vases sacrés. Ils rappellent l'art du graveur. Toutes ces aquarelles ayant été faites en vue de l'illustration, qui ne supporte qu'un nombre de couleurs assez limité, la critique du coloris, pour être juste, doit nécessairement tenir compte de cette circonstance. N'était ceci, l'on pourrait peut-être dire qu'il n'est pas assez riche ni assez varié.

L'artiste avait certainement l'amour, la passion de son sujet. Son œuvre révèle une force de volonté extraordinaire. Malgré toutes nos restrictions, cette *Vie du Christ* renferme de supérieures beautés. Il pourra paraître qu'à travers tous ces tableaux, nous avons surtout voulu chercher les imperfections. Que l'on veuille bien se persuader toutefois que nos observations ne procèdent pas d'un esprit d'animosité. Et, ce n'est pas pour en atténuer le ton, peut-être un peu cru, mais en toute franchise et de tout cœur, que nous proclamons l'œuvre de Tissot un miracle d'originalité, de constance et d'habileté. Au point de vue documentaire et archéologique, elle est extrêmement précieuse. Mais ce n'est pas son seul mérite. Certains sujets ont été traités dans la note voulue. L'inspiration religieuse anime un grand nombre de scènes, où éclate la poésie de la vie orientale éternellement biblique, Cette *Vie du Christ*, travail colossal, inouï, ne fait pas seulement que

nous intéresser, que nous instruire ; elle parle à l'âme, la touche, la rend meilleure. C'est peut-être son plus bel éloge . . . .

L'HOMME DE DOULEUR

"HOMME DE DOULEUR." C'est ainsi que le prophète appelle Jésus. Ce nom convient admirablement au doux Maître. Il a, en vérité, incarné, personnifié la souffrance.

Le Christ était le plus beau des enfants des hommes. Sa beauté n'était pas toute intérieure. Non. Son corps était comme enveloppé de gloire. Le divin irradiait au travers de son enveloppe de chair. De tout son être physique se dégageait une harmonie qui captivait, qui séduisait ceux même que froissaient ses paroles et ses œuvres. Les plus prévenus ne pouvaient s'empêcher d'admirer la noblesse de ses traits, la grâce et la proportion de ses membres, enfin la beauté plastique de toute sa personne.

Mieux que les chefs-d'œuvre des maîtres antiques, il réalisait un idéal de perfection vivante. Formé du plus pur sang d'une vierge, il avait échappé aux influences délétères qui corrompent les générations communes, car l'Esprit Saint lui-même avait opéré dans le sein de Marie le grand mystère de l'Incarnation. Le Christ, par son corps, s'élevait donc bien au-dessus des règnes inférieurs, dans une région qu'aucune créature humaine n'avait encore atteinte.

Parce qu'il avait plus de perfection, c'est-à-dire plus de vie, sa complexion était d'une délicatesse extrême, d'une sensibilité exquise. Il était infiniment apte à percevoir

des impressions, et le moindre choc, la moindre lésion, une piqûre produisaient dans tout son être un contrecoup excessivement douloureux.

Or, cette chair virginale, merveilleusement organisée pour sentir, elle fut brutalement soumise, non pas à un supplice quelconque, mais à tous les genres de supplices ; et, après avoir été martyrisée dans toutes ses parties, au point que, des pieds à la tête, ce n'était plus qu'une plaie, les bourreaux l'ont menée encore à la plus effrayante des tortures : le crucifiement . . . Concevez-vous maintenant quels ont dû être ses tourments ? Cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Et son âme, elle ?

L'âme du sauveur ? Elle a connu toutes les angoisses ; elle a gémi sous l'étreinte de toutes les douleurs ; elle a passé par toutes les tribulations. Sans les énumérer toutes, —ce serait infini ! l'Evangile même ne le fait pas,—je dirai un mot d'une souffrance morale qui semble avoir plus profondément ébranlé l'âme du maître. Quand le Christ s'est vu abandonné des siens, trahi par les siens ; quand il s'est vu objet d'indifférence ou de mépris de la part de ceux-là même qui s'étaient dits ses amis à toujours, oh ! alors, ça été dans son cœur, jusqu'à l'intime de l'intime, un bouleversement, un déchirement. Et quand, à la douleur que lui causaient ces défections de ses disciples, s'est ajoutée l'impression que son Père aussi l'abandonnait, le rejetait, n'est-ce pas la désespérance qui est entrée alors dans son cœur ?

On pardonne à un ami qui nous oublie, qui livre à d'autres une affection qu'il nous avait éternellement jurée ; on lui pardonne, mais on en garde au cœur une blessure qui ne se ferme jamais. De toutes les douleurs intimes, c'est

là une des plus poignantes. Et, quiconque l'a une fois éprouvée, n'en perd de sa vie le souvenir. Cette douleur, notre divin Maître l'a ressentie, et avec une intensité sans égale.

Cependant, toutes ces souffrances du corps et de l'âme, le Christ en renouvelait la navrante expérience. Qu'est-ce que je veux dire? Y a-t-il donc eu deux passions du Sauveur?—Il y a des âmes qui souffrent ou qui jouissent, par intuition, aussi vivement, aussi profondément que si elles étaient sous l'empire d'une douleur ou d'une joie réelle. L'appréhension, presque la claire vue de l'avenir, leur donne des sensations vraies, les pénètre de douleur ou de joie. Tout se passe en imagination. Et pourtant, telle est la force de leur impression, qu'elle leur fait épuiser, dans ce sentiment de rêve, presque toute leur capacité d'émotion.

Le Christ, grâce à la pénétration naturelle de son esprit, a eu un soir l'intuition nette de la passion qui l'attendait, il en a eu la vision soudaine, en bloc, et ce tableau douloureux l'impressionna tellement qu'il tomba la face contre terre et commença à suer le sang. Est-ce tout?

Chez nous, l'excès de la souffrance physique amène souvent dans les membres une sorte d'anesthésie, de demi-insensibilité, qui atténue l'âpreté de la douleur, et nous la rend plus supportable.

Et n'en est-il pas ainsi au moral? A mesure qu'on vieillit, au contact des peines de chaque jour, on perd de sa sensibilité première; on s'endurcit, on se blase; la sensibilité s'émousse. Si une douleur plus vive vient aiguillonner notre âme un instant, elle retombe bientôt dans son calme, dans son habituelle impassibilité.

Si nous n'en arrivons pas à cette espèce de torpeur

qui rend indifférent à la souffrance, du moins cherchons-nous par tous les moyens, bons ou mauvais, spirituels ou sensibles, humains ou surnaturels, à nous distraire de notre douleur, à nous plonger dans des occupations qui nous la fassent oublier.

Mais le Christ, lui, non-seulement a subi avec résignation toutes les souffrances qui tombaient sur lui comme sur une proie. Encore, par un prodige de sa volonté généreuse,—il a mis toute son énergie à se conserver tout le temps dans un état de sensibilité vive, d'impressionnabilité extrême, de façon à ne rien perdre de la douleur. Loin de réagir contre la peine, il s'est, au contraire, appliqué à se garder capable de souffrir, de tout et de tous, pendant sa passion, de souffrir jusqu'à la dernière délicatesse de son être, comme parle Bossuet. Loin de se consoler par la considération des fruits de l'œuvre rédemptrice, il a, au contraire, agonisé en contemplant tant de milliers d'âmes qui ne profiteraient pas de son sang versé pour leur salut.

Souffrir ainsi, vouloir la douleur toute pure, supporter toutes sortes de tourments sans consolation, sans atténuation, sans mélange, c'est d'un Dieu.

L'ANGELUS

A M. L'ABBÉ
A. A. ETHIER

. . . . Le matin, au crépuscule, "lorsque, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour," entendez-vous, dans le campanile ajouré, un chuchotement de notes? C'est le bronze qui se réveille! Les sons se détachent un à un d'abord, comme martelés par le lourd battant; puis ils s'envolent en troupes joyeuses, et vont trembler sur les feuilles, se poser sur les toits qu'ils ébranlent. Leurs légions matinales pénètrent dans les demeures pour inviter l'âme chrétienne à la reconnaissance et à l'amour.

Ad te de luce vigilo. Quand paraissent les teintes rosées du levant, la cloche soupire, et entonne, avant toute créature, un hymne à l'Eternel. C'est un écho du ciel qui retentit. Comme elle murmure suavement, à l'oreille et au cœur, l'Ave Maria de l'ange! Comme elle nous remet vite sous les yeux la scène qui inaugura l'œuvre rédemptrice! Ses vibrations vont jusqu'au plus intime de l'âme. N'est-ce pas qu'elles ont quelque chose de la fraîcheur virginale du matin, de la douceur neuve de l'aurore? Oh! qu'elle est douce, la mélodie de l'angélus, dans les brumes du réveil . . . .

Le midi encore, la cloche nous arrache à l'œuvre quotidienne et nous permet de respirer en regardant le ciel. Ses notes qui tombent, jettent dans notre vie la pensée de l'éternité. Nous sommes si vite repris par les choses de la

terre! Il faut qu'une voix vienne souvent remettre en nos âmes le souci de l'au-delà. Et la cloche est cette voix. Nos cœurs s'envolent vers Dieu avec ses sons. Elle nous renouvelle, sur l'âpre chemin de la vie, l'affirmation des divines espérances. Elle marque la halte du milieu du jour et retrempe nos courages chrétiens pour le travail qui va suivre. Le laboureur entend venir sur la plaine ses harmonies, et se découvre comme pour saluer le messager d'en haut. Les ondulations sonores rafraîchissent la nature ardente . . . .

Le soir, enfin,—oh! qui dira le charme berceur de l'angélus du soir?—Quelle heure délicieuse! Ave Maria sur la terre et les flots! Du clocher que dorent les rayons mourants, s'épand une rumeur confuse. Il y a, dans les vibrations de la cloche, un peu du calme infini des choses. Pour nous convier à la dernière prière, son âme de bronze a des sonorités de rêve. Dans l'espace tranquille, apaisé, ses notes se prolongent, et ce prolongement ajoute à leur primitive poésie. La mélodie est souveraine et trouve plus vite le chemin des cœurs. Au milieu du silence qui suit la fin du jour, rien pour l'atténuer ni pour la faire oublier peut-être. Les montagnes, les vallées qui s'endorment en répètent les échos. Les nuages, là-bas, l'accueillent dans leur robe de pourpre. "J'aime les carillons dans les cités antiques." J'aime surtout l'humble cloche du hameau tintant l'angélus du soir! . . . .

LA VIERGE ET LA ROSE

Rosa mystica

LA LITURGIE désigne souvent la Très Sainte Vierge sous le nom de rose.

Chaque jour, les fidèles lui répètent la douce invocation des litanies lorétanes: "Rose mystique, priez pour nous." Et l'Eglise, s'inspirant des Ecritures, compare tour à tour Marie à "la rose qui s'élève dans Jéricho"(1); à "la fleur des rosiers aux jours du printemps"(2); à "la rose qui s'épanouit au bords des eaux"(3).

Cette poétique appellation convient admirablement à la Très Sainte Vierge, comme nous essaierons de le montrer.

***

Et d'abord, la rose naît parmi les épines. Cette fleur des fleurs s'épanouit sur un buisson.

Si l'épine nous rappelle la malédiction antique,—la rose, par sa beauté, sa fraîcheur, son parfum exquis, adoucit l'amertume de nos regrets, atténue la tristesse de nos souvenirs. C'est comme un sourire du bon Dieu au milieu de nos malheurs . . .

Or, comme l'épine produit la rose, ainsi la Judée a germé Marie (4).

---

(1) "Quasi plantatio rosæ in Jericho."—Eccli. XXIV. 18.
(2) "Quasi flos rosarum in diebus vernis."—Eccli. L. 8.
(3) "Quasi rosa plantata super rivos aquarum.—Eccli. XXXIX. 17.
(4) "Sicut spina rosam, genuit Judæa Mariam."—Off. de B.

L'Ecriture mentionne, en effet, dans la généalogie de la Vierge, des personnes dont la vie fut criminelle. Parmi ses lointains ancêtres, l'on relève des noms tristement fameux. Plusieurs de ceux que Dieu lui avait unis à l'avance, par les liens du sang, peuvent être, à bon droit, comparés à des épines.

Et puis, au temps où elle est née, le peuple juif avait si complètement perdu l'esprit de sa vocation, le sens des choses divines, qu'il ressemblait vraiment à un buisson.

Sous le souffle d'en haut, Marie,—rose mystique,—a germé de ce peuple, s'est épanouie au sein de cette race, dont la malice ne faisait que mieux ressortir sa beauté.

Les épines dont la rose s'entoure, ne symbolisent-elles pas également l'admirable prudence de la Vierge, le soin qu'elle mettait à protéger contre toute atteinte le trésor de sa vertu.

Telle était sa sollicitude, en effet, sa délicatesse, qu'elle eut besoin d'être rassurée par l'ange avant de consentir à la proposition divine (1). Au dire des saints Pères, Marie n'aurait jamais accepté de devenir la mère du Verbe Incarné, si elle avait dû acheter cet honneur au prix de sa virginité.

***

La rose est la plus belle des fleurs.

Qu'elle soit à peine éclose et ne livre encore qu'à demi le trésor de sa corolle, ou que, entièrement épanouie, elle s'enivre de rosée et se dore de rayons,—sa vue nous charme toujours infiniment. La forme gracieuse de ses pétales, ses teintes suaves et riches, son délicieux parfum, tout cela lui a valu, de tout temps, le titre de reine des fleurs.

---

(1) Luc. I. 34-35.

Comme il fait bon regarder ses feuilles veloutées, toujours un peu humides, respirer les fraîches senteurs qu'elle exhale !

La beauté, vraiment idéale, de la Vierge, ravissait ainsi tous les yeux.

Dieu s'était plu à orner des qualités corporelles les plus magnifiques, la douce nazaréenne qui devait donner naissance au plus beau des enfants des hommes.

Pourtant, si la Vierge était si séduisante, au point de vue extérieur, c'était moins encore à cause de sa pureté de lignes, de la proportion et de l'harmonie de ses membres, que de la splendeur céleste dont elle semblait revêtue, et qui la transfigurait presque. Son âme se reflétait dans ses yeux, sur sa physionomie, en rehaussait à l'infini l'éclat et la beauté. La vie divine, qui l'imprégnait toute, spiritualisait en quelque sorte ses sens, paraissait leur communiquer les privilèges des formes angéliques.

Qui dira jamais la perfection de cette âme de vierge ? qui pourra jamais décrire les dons surnaturels que Dieu lui avait faits ?

Chef-d'œuvre de la Trinité Sainte, sortie toute pure du souffle divin, l'âme de Marie avait, au moment de son union à une chair, miraculeusement échappé à la flétrissure qui atteint les nôtres. Immaculée, dès le principe de sa vie, elle ne commit non plus jamais la moindre faute personnelle. La grâce, à laquelle elle correspondait fidèlement, et que Dieu lui versait toujours plus abondante, l'ornait sans cesse de ses immatérielles splendeurs, et la conduisait enfin jusqu'aux suprêmes limites de la perfection créée.

⁂

La blancheur nacrée de la rose figure l'inviolable vir-

ginité de Marie, comme ses teintes empourprées symbolisent son martyre.

En devenant mère du Verbe fait chair, Marie est demeurée vierge. La conception et l'enfantement du Fils de Dieu n'ont aucunement flétri la fleur de sa vertu, qu'elle avait solennellement consacrée au Seigneur.

La toute-puissance divine était intervenue, [illegible] pour l'empêcher de contracter la tache originelle. En paraissant à la vie, son âme était donc, comme celle du premier homme et de la première femme, dans un état de parfaite justice. Dieu, qui l'avait choisie pour coopérer à la régénération et à la rénovation du monde, l'avait, comme l'Eve antique, créée dans une entière innocence.

Au moment de l'Incarnation, la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre, et ce sera l'Esprit-Saint qui formera mystérieusement en elle une chair au Verbe Infini. De la sorte, Marie ne perdra, en devenant féconde, aucune de ses prérogatives virginales, comme, non plus, Dieu ne communiquera à personne le privilège auguste de sa paternité. Ainsi, le miracle qui avait présidé à sa conception sans tache n'était que le prélude de l'ineffable mystère par lequel elle serait mère tout en restant vierge;—et Dieu sanctionnait, consacrait, couronnait l'œuvre de préservation première, et montrait jusqu'où peut aller sa toute-puissance, en unissant dans une même créature la beauté de la vierge à la dignité de la mère.

Marie n'a pas versé son sang, mais sa vie n'en a pas moins été un martyre continu. Comme son Fils bien-aimé, elle est "blanche et vermeille"(1). Reine des vierges, elle est aussi reine des martyrs.

Durant les heures de la passion, son âme a été trans-

(1) "Dilectus meus candidus et rubicundus"—Cant. V. 10.

percée d'un glaive, ainsi que le vieillard Siméon le lui avait annoncé (1). Elle a tant souffert, au spectacle de tout ce que les hommes infligeaient à Jésus,—dont elle connaissait, elle, la perfection et la délicatesse infinies, qu'elle savait être Dieu,—que l'Eglise lui fait dire, dans un de ses offices, ces paroles du prophète: " Regardez: est-il une douleur qui ressemble à la mienne?" (2)

Et, de même qu'il a fallu un miracle pour que le Christ n'expirât pas, au soir de son agonie, et pût se rendre, à travers d'atroces tourments, jusqu'au lieu du Calvaire,—un secours spécial d'en haut a également été nécessaire à Marie pour que son âme, angoissée, torturée, ne brisât pas sa frêle enveloppe de chair, ne rompît pas ses liens terrestres, et pût remplir jusqu'au bout son rôle de co-rédemptrice du genre humain.

La rose ne verse tous ses sucs, n'exhale tous ses parfums que lorsqu'on la broie.

Les rares vertus de Marie n'ont jamais mieux éclaté qu'au milieu de ses souffrances. C'est alors surtout que se révélèrent, dans toute leur splendeur, ses qualités divines. Combien sa grandeur d'âme, sa générosité, sa noblesse de cœur, ont brillé, dans cette lutte de tant de jours, entre ses sentiments, ses droits maternels les plus légitimes, et la volonté infinie, qui lui en demandait le sacrifice pour le salut du monde!

***

Demandons à la Vierge de nous inspirer beaucoup de réserve, de prudence, dans nos relations avec le monde.

Notre vertu est fragile. De nombreux dangers la menacent. Et si l'on ne sait, aussi, s'entourer d'épines,

---

(1) Luc, II. 35.
(2) Thren. I. 12.—Offic. Compas. B. V. M.

c'est-à-dire se montrer circonspect dans le choix des amis, fuir les personnes frivoles, il est à craindre qu'elle ne succombe bientôt.

Cultivons uniquement la beauté de l'âme. Et, s'il plaît à Dieu de nous éprouver, de verser le sang de notre cœur, soyons, comme Marie, généreux dans l'immolation, afin de mériter, par l'acceptation chrétienne de nos douleurs, d'entrer dans le jardin céleste que la "rose mystique" réjouit à jamais de son éclat et enivre de son parfum.

LA CREMATION

ETUDE DOCTRINALE

Un millionnaire montréalais—de la race supérieure—vient d'offrir à sa ville tout l'argent nécessaire pour l'établissement et l'entretien d'un four crématoire, proposant en outre de couvrir tous les frais que pourrait entraîner la promulgation d'une loi à ce sujet par le gouvernement provincial de Québec.

Ainsi, nous sommes donc menacés, même dans nos corps, d'une purification suprême par le feu.

Ce projet sourit beaucoup aux protestants, qui le trouvent éminemment pratique.

Les morts sont si incommodants ! Quel avantage, au point de vue de l'hygiène et de l'économie, par exemple, si, au lieu de leur acheter des tombes et de leur fournir une sépulture dont l'entretien est souvent coûteux, on pouvait tout simplement les faire réduire en cendres. En seraient-ils plus mal ? Même, ne serait-ce pas leur marquer du

respect que de les sauver de la corruption du sépulcre? Et puis, leur culte y gagnerait. Car, on recueillerait précieusement dans des urnes, et on emporterait dans le silence de sa demeure, tout ce qui resterait d'eux. Leur souvenir nous serait donc plus constamment et plus intimement présent; ils continueraient, pour ainsi dire, à vivre avec nous . . . .

Des catholiques de bonne foi pourraient se laisser prendre à ces raisons spécieuses. Aussi, croyons-nous leur être utile en leur disant quel a été, sur ce point, le sentiment constant de l'Eglise.

***

D'abord, comme question de fait, l'Eglise n'a jamais pratiqué et n'a jamais permis l'incinération.

Le seul rite funéraire qui ait jamais été en honneur et en usage chez elle, c'est la sépulture. Dès les premiers temps du christianisme, à Rome même, où la crémation était très répandue, les fidèles, pauvres ou riches, enterraient leurs morts. Des mains pieuses recueillaient les restes mutilés des martyrs pour les ensevelir religieusement. La Rome des Catacombes, la Rome souterraine est là pour témoigner de cet antique usage. On ne peut alléguer un seul fait à l'encontre de cette affirmation historique.

Qu'en conclure?

Sans doute, aucun précepte positif de l'Ecriture-Sainte ne commande la sépulture ni ne défend l'incinération des morts. Mais, puisque les premiers fidèles ont unanimement pratiqué le rite de la sépulture, et ce, même dans une ville où florissait l'usage contraire, et souvent au prix de sacrifices extrêmes d'argent,—les auteurs nous disent, en

effet, que les chrétiens de Rome durent verser des sommes énormes pour l'achat de cimetières,—comment ne pas supposer que leurs chefs, les apôtres, leur en avaient donné l'ordre verbalement, leur avaient livré un enseignement dont ce rite était la conséquence nécessaire?

Depuis dix-neuf siècles, l'Eglise a toujours gardé la tradition primitive. La sépulture des fidèles est devenue une loi de son code. A côté ou dans le voisinage de ses temples, elle a toujours eu ses cimetières,—lieux bénits où reposent, dans l'égalité de la tombe, ceux qui se sont endormis dans le Christ. Elle veille maternellement sur ses "champs des morts"; elle les orne; elle invite ses enfants à venir y prier et y méditer souvent. C'est même à une époque relativement récente qu'elle a permis les tombeaux particuliers à l'intérieur de ses édifices. Elle préfère enterrer ses fidèles, tous ses fidèles—pasteurs et troupeau—dans le *campo santo* consacré. Elle défend, sous des peines sévères, l'incinération.

Oh! de quelle poésie, suave et mystérieuse, est empreint ce culte des morts, tel que l'entend l'Eglise catholique! Quels chefs-d'œuvre il a inspirés dans tous les arts! Sa liturgie est pleine d'hymnes et de prières qu'elle adresse à Dieu pour tous ses enfants qui dorment sous la terre, en attendant le grand réveil de la résurrection;—et ces chants, ces prières où vibrent des sanglots, mais où passe aussi un souffle d'immortelle espérance, n'auraient jamais été inspirés au génie des poètes chrétiens, tant de sculptures superbes n'auraient jamais germé sur les tombeaux, l'Eglise aurait toujours été privée de celui de ses cultes, peut-être, qui parle le plus à l'âme, si, dès les temps antiques, les fidèles avaient emprunté aux païens leur rite funéraire, détestable et froid.

Or,—car jusqu'ici nous n'avons fait que constater un fait : la permanence dans l'Eglise catholique du rite de la sépulture,—pourquoi les apôtres ont-il préféré ce rite à celui de la crémation et l'ont-il prescrit à tous les fidèles du Christ ?

—Encore que les témoignages écrits nous manquent, l'observation générale de ce rite par les premiers chrétiens prouve qu'en effet il y a eu précepte apostolique.—

Quelles furent donc les raisons de cette ordonnance disciplinaire qui remonte aux origines mêmes du christianisme et que les siècles ont consacrée ?—raisons sérieuses, à coup sûr, raisons majeures, et qui n'étaient pas simplement de circonstance, puisque l'Eglise, à travers tous les âges et chez tous les peuples, l'a maintenue et confirmée dans son intégrité.

Sans doute, l'incinération était une coutume païenne, née de la superstition ou du désir d'effacer ce que la mort a de trop lugubre. Mais, était-ce uniquement parce que les païens la pratiquaient que l'Eglise primitive la réprouva ? Ne l'a-t-on pas vue, dans d'autres cas, emprunter et s'assimiler certaines choses du paganisme ?

Sans doute encore, le peuple hébreu avait toujours eu en honneur le culte des tombeaux, et l'on comprendrait que les Juifs, transplantés à Rome ou ailleurs, aient tenu à y observer, sur ce point, la tradition des ancêtres. Mais, cela expliquerait-il pourquoi les apôtres auraient commandé à tous les fidèles du Christ de faire de même ?

Sans doute enfin, l'Eglise s'est toujours montrée extrêmement respectueuse des traditions apostoliques. Mais, s'il ne s'était agi ici que d'une prescription purement disciplinaire, et sans aucun rapport avec le dogme chrétien, l'aurait-elle entourée toujours d'autant de vénération,

observée avec autant de constance, aussi fidèlement protégée contre toute atteinte ?

Non, en vérité, si le rite de la sépulture a été prescrit d'abord par les apôtres, si ensuite l'Eglise, héritière de leur esprit et continuatrice de leur œuvre, l'a toujours maintenu, c'est pour les raisons les plus hautes, c'est que ce rite est plus conforme à son esprit, à ses croyances, à ses espérances, tandis que la crémation, sans s'opposer directement ni formellement à sa doctrine, a cependant quelque chose qui lui répugne souverainement.

Quelles sont donc ces raisons ?

D'abord, aux yeux de l'Eglise, le corps du chrétien est chose sainte.

Les sanctifications successives, que les sacrements apportent à l'âme, passent par l'intermédiaire du corps, qui est son instrument, et ainsi la chair participe, dans une certaine mesure, aux bienfaits surnaturels dont la vertu divine inonde l'esprit. N'est-ce pas notre front qui reçoit l'eau baptismale, régénératrice de l'âme ? N'est-ce pas notre front encore, qui est oint de l'huile sainte, du chrême des forts ? N'est-ce pas sur notre front que le Pontife trace le signe mystérieux qui nous rend soldat du Christ ? N'est-ce pas notre bouche qui prononce les aveux au prix desquels nous recevons les pardons divins ? Notre langue qui reçoit le pain de vie ? Ne sont-ce pas tous nos membres qui sont oints pour les luttes dernières ? C'est donc par l'intermédiaire du corps que la grâce divine produit ses admirables effets dans l'âme. C'est aussi par son intermédiaire que l'âme fait ses opérations vertueuses et se montre imprégnée de l'esprit de son divin Maître.

Aussi, l'apôtre Saint-Paul, dans maints endroits de ses épîtres, parle-t-il, en termes magnifiques, de notre corps,

temple de l'âme, habitacle de l'esprit. Il recommande aux chrétiens d'avoir un respect infini pour leurs membres, qui sont les membres du Christ: il leur prescrit d'éviter toute souillure, et de ne jamais porter des mains profanatrices et sacrilèges sur ce sanctuaire matériel où la divinité repose. Compagnon et instrument de l'âme dans sa lutte terrible pour le salut, le corps aura part aussi à son éternelle récompense. Et c'est encore l'Apôtre qui nous décrit superbement les qualités des corps glorifiés.

Eh! bien, ce corps fidèle du Christ, qui participe ainsi à la sanctification de l'âme, qui sert d'intermédiaire aux miracles de la grâce et qui devient l'habitacle de l'Esprit-Saint, ce corps qui règnera immortel et glorieux,— après que l'âme l'a quitté, et qu'il est devenu cadavre, l'Eglise l'entoure encore de respect de vénération; elle ordonne pour lui la sépulture, comme seule digne du rôle sublime qu'il a joué et de sa destinée future; elle le confie à la terre d'où il est sorti, pour que là, loin de nos regards, et par le seul jeu des forces naturelles, il se décompose, se consume peu à peu, et redevienne tous ces éléments dont il était composé.

Il lui répugnerait de le laisser incinérer, car la crémation est une espèce de violation des cadavres, c'est une action tout à fait indigne, et de la mission que le corps a remplie autrefois, et des espérances que la foi nous fait concevoir à son égard pour l'avenir. N'est-ce pas, en effet, violenter les défunts et les traiter comme une matière quelconque, indifférente et sans prix, sans passé et sans avenir, que de les soumettre à l'action d'un feu qui ne laisse plus subsister d'eux, au bout de quelques heures, qu'une poussière que le moindre souffle peut disperser? Cette opération mécanique n'est-elle pas par trop irrespec-

tueuse des mystères de la mort ? N'y a-t-il pas quelque chose qui, naturellement, répugne dans ce procédé ? N'y voit-on pas comme la profanation d'une chose sainte ?

Oh ! combien le rite de la sépulture s'harmonise mieux avec tout ce que la foi nous apprend au sujet des sanctifications que les sacrements ont opérées dans l'âme par l'intermédiaire du corps ! Comme il est plus respectueux du sommeil que dorment les cadavres des fidèles du Christ ! Comme il répond mieux à l'idée chrétienne de la mort,—repos avant l'éternelle résurrection !

En second lieu, le chrétien doit être modelé à la ressemblance de son divin Maître et Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ. Il doit l'imiter, se conformer à Lui dans la vie et dans la mort. Et c'est pourquoi l'Apôtre nous rappelle souvent que nous devons mourir avec le Christ et être ensevelis avec Lui, si nous voulons avoir part à la gloire de sa résurrection.

Je sais bien que ces textes s'appliquent surtout à l'âme, qu'ils doivent surtout s'entendre de la mort et de l'ensevelissement spirituels. Mais, le rite de la sépulture ne nous donne-t-il pas une ressemblance de plus, même dans notre corps, avec le divin Maître ? N'est-ce pas une consolation et un honneur pour le chrétien mourant de savoir que l'on traitera sa dépouille mortelle comme fut traitée celle du Christ, et que, même inanimé, il aura le pouvoir d'imiter encore Celui qui fut son modèle et son idéal pendant la vie ? Membre du Christ, il sera enseveli avec lui dans le sépulcre, jusqu'à ce que, par la vertu de sa résurrection, au bruit de la trompette de l'ange, il reparaisse à sa lumière et à sa vie. L'incinération, au contraire, enlèverait à nos pauvres corps le privilège de pouvoir ressembler, jusque dans la tombe, au Divin Maître.

Ne comprenons-nous pas mieux la haute sagesse de la loi canonique qui la défend ?

Enfin, l'Eglise ne nous recommande rien tant que le souvenir de nos défunts. Toujours, mais plus spécialement à certaines époques de l'année liturgique, elle nous invite à prier pour ceux qui nous ont quittés et qui expient dans les flammes les peines temporelles dues à leurs fautes. Comme sa voix maternelle se fait suppliante et plaide éloquemment leur cause !

Hélas ! l'oubli nous est si naturel. Même ceux que nous aimons le plus, quand leur image n'est plus là devant nous et que nous n'entendons plus le son de leur voix, nous finissons par ne plus garder d'eux qu'un vague souvenir. Et pourtant, ils vivent encore, ils nous sont présents, ils ont besoin de nous.

L'Eglise, en ordonnant pour les fidèles le rite de la sépulture dans des cimetières communs, a trouvé un moyen bien pratique de nous rappeler plus souvent et plus facilement la mémoire de nos chers disparus. La vue de ces "champs de mort" où ils reposent, les visites que nous pouvons faire à leurs tombeaux, sont éminemment propres à réveiller nos sentiments et à nous inspirer de leur donner généreusement l'aumône de nos prières. Il nous semble ainsi que nous les avons moins complètement perdus. Ils dorment sous la terre que nous foulons. De savoir que quelque chose d'eux est là, près de nous, fait revivre le passé, ouvre l'âme à une efficace pitié.

Et, non-seulement l'Eglise atteint par ce moyen une des fins qu'elle a le plus à cœur, qui est de nous empêcher d'oublier nos morts, et de créer des liens plus intimes entre l'église militante et l'église souffrante, mais elle obtient encore cet autre résultat, non moins important, de nous

entretenir dans la pensée de nos fins dernières, si favorable au salut. La vue d'un cimetière porte aux réflexions sérieuses. Dans ces enclos plantés de croix, où nous pouvons lire tant de noms connus, l'âme, fatalement, songe au peu qu'est la vie, aux chimères que sont ses ambitions et ses rêves, elle se déprend des misérables réalités d'ici-bas et se nourrit plus avidement des idées de la foi. Quel est le vrai chrétien qui pourrait visiter un "champ de mort" sans se sentir profondément impressionné ? Nos fautes ont pour cause générale l'oubli de l'impitoyable destinée qui nous attend. Et vraiment, le rite funéraire employé par l'Eglise, et la conservation, dans des lieux consacrés ouverts à nos pieuses visites, des corps des fidèles, sont bien propres à nous inspirer plus d'esprit surnaturel, à nous garder fidèles au devoir chrétien ou à nous y rappeler.

De tels résultats, souverainement appréciables, certes, —religieux souvenir de nos défunts, salutaire pensée de la mort,—ne sauraient être obtenus par la pratique du rite de la crémation. Un peu de cendre dans une urne, je demande ce que cela peut bien dire à l'esprit et au cœur.

Et si, malgré tout l'appareil funèbre que l'Eglise déploie à nos regards, malgré les cimetières et tant de signes qui nous rappellent la mort et nous rappellent nos morts, si, en dépit de tous ces solennels et constants avertissements, nous ne donnons à nos pauvres défunts que de trop rares suffrages et nous nous laissons emporter par le tourbillon des affaires et du plaisir,—que serait-ce donc s'ils nous manquaient tout à fait, et si nous n'avions plus, pour nous faire souvenir de toutes ces graves et chrétiennes pensées, qu'une parcelle de poussière au fond d'un vase ?

La crémation, en faisant disparaître toute trace de la mort, en annihilant presque le corps, priverait donc l'Eglise

des moyens extérieurs dont elle se sert, avec tant d'avantage pourtant, pour mettre dans nos âmes trop matérielles le souci de l'au-delà, et pour nous émouvoir en faveur des âmes souffrantes.

Non, le fait d'emporter dans sa maison les cendres,—seuls restes de ceux que nous avons connus et aimés,—n'augmenterait pas notre piété envers eux. Au contraire. Et quiconque connaît un peu la nature humaine *in concreto*, pour employer l'expression d'un canoniste, pensera de même. Car, outre qu'un si faible signe ne dirait rien à l'imagination ni au cœur, nos yeux finiraient par s'y habituer, et, bientôt, on n'en tiendrait pas plus compte que des autres objets les plus insignifiants. A l'indifférence succéderait peut-être la profanation. Une maison de famille n'est pas un sanctuaire. Souvent des paroles s'y disent, des scènes s'y passent qui ne sont pas précisément en harmonie avec le culte que nous devons aux défunts. Et qui sait, enfin, si les héritiers se soucieraient beaucoup de garder toute une collection d'urnes, renfermant les cendres d'ancêtres qu'ils n'ont jamais connus, et dont ils apprécient mieux la fortune que la mémoire ?

Tous ces morts, dont on aurait violé l'éternel sommeil, rien ne les rappellerait donc plus au souvenir des vivants, rien. La parole des saints livres : *defunctus adhuc loquitur*, n'aurait plus de réalisation. Leurs restes, profanés, dispersés, n'auraient plus de voix pour nous demander l'aumône d'une prière et pour jeter dans nos âmes la pensée de l'éternité.

***

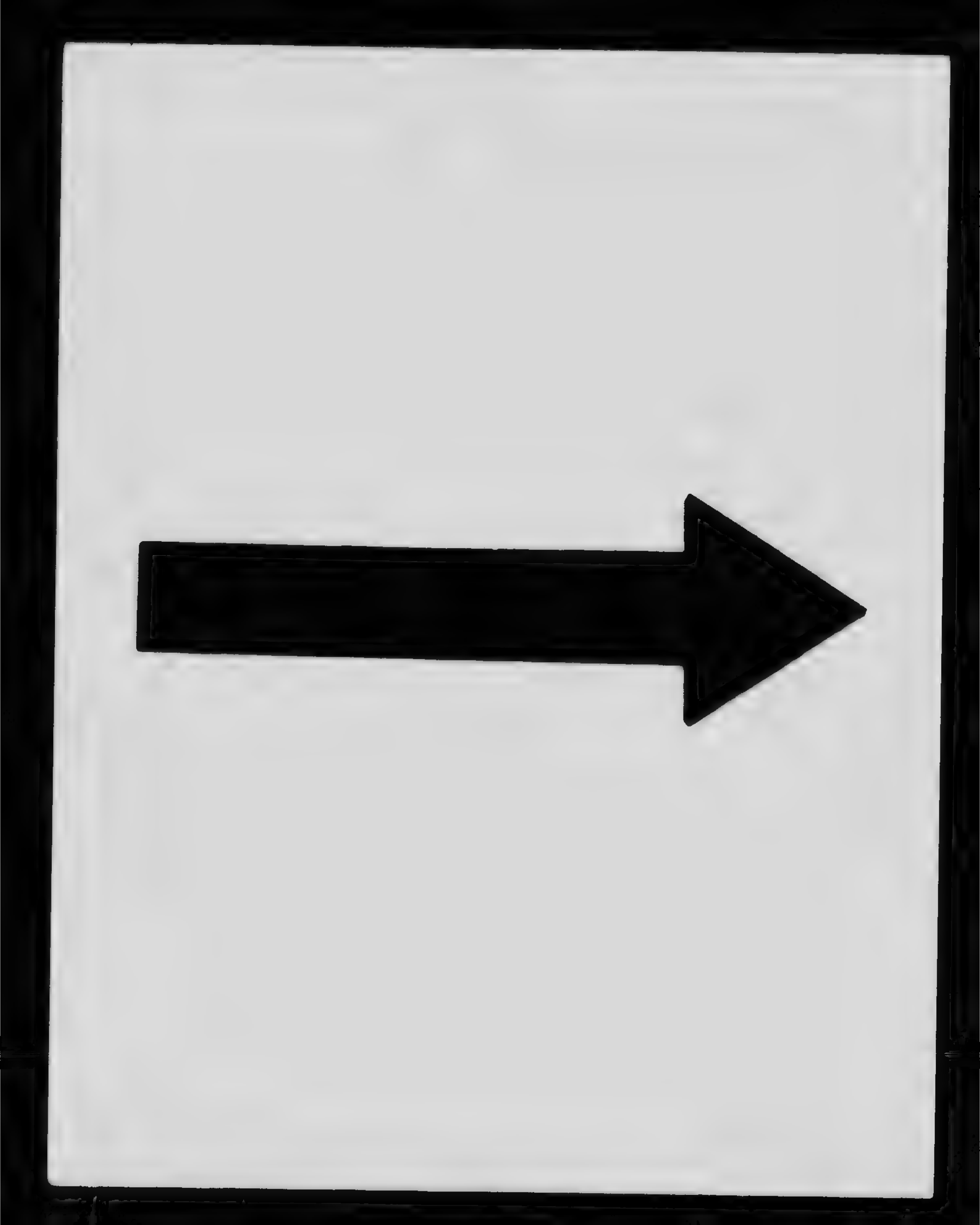
Nous avons donc constaté que l'Eglise catholique, dès les premiers temps du christianisme, à travers tous les âges et chez tous les peuples, n'a jamais employé d'autre rite

funéraire que la sépulture. Nous avons vu qu'elle condamne formellement l'incinération. Nous avons cherché les raisons profondes d'une ordonnance qui remonte aux apôtres, et d'une défense que nous trouvons dans les plus vieilles législations canoniques, et que l'Eglise a solennellement renouvelée, par un décret spécial du Saint-office, en date du mercredi, 19 mai 1886.

Il est vrai que l'Ecriture ne prescrit pas ce rite en termes précis, mais bien des textes, du Nouveau-Testament surtout, touchant la mort et la résurrection, semblent le supposer, et seraient, sans lui, assez difficiles à interpréter.

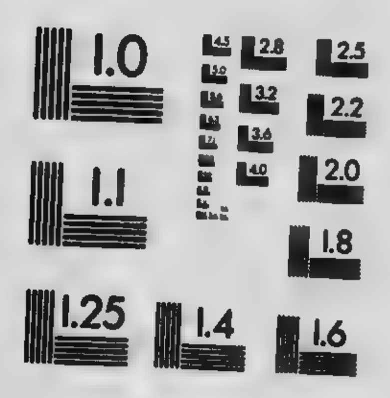
L'Eglise pourrait-elle jamais en trouver un qui fut à ce point en harmonie avec son esprit, avec ses croyances, avec ses immortelles espérances, et qui parût plus naturellement découler de son enseignement divin ?

Etabli dès nos origines, consacré par les siècles, rendu vénérable par un si antique et si constant usage, ce rite, croyons-nous, sera toujours, dans notre religion sainte, la règle et la forme des suprêmes devoirs, tant que des raisons, supérieures à celles qui ont présidé à son établissement et à sa conservation, n'en demanderont pas la modification. Ces raisons ne se sont jamais présentées, durant une expérience de dix-neuf siècles, et nous doutons fort que l'avenir les apporte. L'Eglise, société parfaite, divinement fondée et perpétuée divinement, supérieure, par conséquent, par sa fin et par ses moyens, à tous les pouvoirs terrestres, serait en droit de résister à une législation civile qui voudrait, sans motifs très sérieux et très élevés, substituer la crémation à la sépulture chrétienne. Indépendamment de toute autre considération, ne voit-on pas le changement radical qu'une pareille substitution l'obligerait à opérer dans sa liturgie ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Je le sais, on invoque l'hygiène, on invoque l'économie. Ridicules et puériles raisons !

Les anciens, qui pratiquaient la crémation, eurent du moins le bon sens de ne jamais prétendre que c'était par mesure d'hygiène. C'est là un prétexte tout moderne, et bien digne de cet esprit anglo-saxon, dont la religion principale est le *comfortable*, et qui sacrifierait tout à sa grossière idole.

L'hygiène ?—Mais, sur ce point comme sur bien d'autres, les morts sont moins à craindre que les vivants. En quoi un cimetière, proprement entretenu, situé loin des eaux potables d'une ville et loin de ses demeures, planté d'arbres dont le vert feuillage purifie sans cesse l'atmosphère, pourrait-il nuire à la santé publique ? En quoi la désagrégation lente des cadavres, à six pieds sous terre, pourrait-elle nous affecter ? Nous sommes donc devenus bien délicats ! Au cours de dix-neuf siècles, l'histoire a-t-elle jamais enregistré un grand nombre d'épidémies dues au voisinage néfaste d'un champ de mort ? Alors qu'il n'y a jamais eu d'accident malheureux, pourquoi nous prendrions-nous tout-à-coup à trembler ? Est-ce juste et raisonnable ?

On invoque encore l'économie. Comment ? Une ville qui dépense, chaque année, des milliers de dollars pour l'entretien de ses parcs, se montrerait avare lorsqu'il s'agit d'accorder aux morts quelques pieds de terrain ? Et les sacrifices d'argent, que nous demande la sépulture de nos bien-aimés défunts, ne devons-nous pas être heureux de les faire, heureux de leur donner, par delà la tombe, des témoignages de gratitude ou d'affection ?

Ah ! non, la vraie raison, ce n'est pas l'hygiène, ce n'est pas l'économie. Que les partisans de la crémation

lèvent donc le masque et nous révèlent franchement les idées qui les inspirent! Ce rite,—que Léon XIII appelait un détestable abus,—procède de cet esprit de naturalisme, qui menace d'envahir les domaines les plus sacrés.

L'idée de la mort est fâcheuse; elle empêche de jouir gaîment de la vie. Les morts nous parlent d'un au-delà redoutable. Faisons-les donc disparaître, anéantissons leurs restes, effaçons toutes trace de mort. De la sorte, nos plaisirs ne seront pas troublés par des pensées lugubres, dont il faudra toujours, d'ailleurs, assez tôt s'occuper.—

La crémation n'a pas d'autre motif. L'Eglise a donc parfaitement raison de s'opposer à l'établissement d'une coutume essentiellement païenne, dont le résultat serait de nous faire oublier le sens et le but de la vie. Elle reste fidèle à son esprit, à sa mission sublime, en donnant à ses enfants la sépulture, en les couchant dans des tombeaux, sur lesquels elle nous invite à venir souvent, comme elle, verser nos larmes avec nos prières.

LE CRUCIFIX D'IVOIRE

A un Ami

. . . La merveille! Le fin bijou d'art!

Béni soit l'inconnu qui a sculpté, fouillé l'informe morceau d'ivoire, et qui en a tiré cet admirable Christ, dont la vue m'émeut jusqu'aux larmes. Voici vraiment une œuvre religieuse.

L'autre jour, je visitais ces peintures dans lesquelles un maître moderne a représenté la vie de Jésus. J'y trouvais, certes, beaucoup de choses à admirer. La douceur ensoleillée des paysages d'Orient me ravissait. Mais, la

figure du Christ, qui réapparaît la même dans tant de ces nombreux tableaux, je la trouvais froide, composée, inexpressive, sans âme. Aucun des traits de cette immobile et impénétrable physionomie ne correspondait à mon idéal. Je n'y voyais point l'irradiation divine.

Ce crucifix d'ivoire! Comme il me semble plus près de la vérité. Je l'admire, je l'aime, car il reproduit à mes yeux l'image intérieure que contemple mon âme. Celui qui l'a ciselé, possédait, sans doute, de merveilleux dons naturels, mais il avait surtout le sens mystique; il avait vécu les Evangiles; il avait l'intelligence du mystère de Jésus. C'est bien là le Christ de la tradition, vivant, palpitant.

Oh! Pour peindre dans sa vérité, pour fixer sur la toile, ou pour façonner dans une matière quelconque la personne de Jésus, ce n'est pas assez d'avoir même du génie. Non. Il faut que l'inspiration surnaturelle vienne au secours de l'art, l'anime et le guide, il faut que l'esprit et le cœur de l'artiste soient imprégnés de pur et antique christianisme. On ne saurait réaliser autrement une telle création.

. . . L'œuvre est d'une délicatesse infinie. Le corps et les membres offrent des finesses de détail incomparables: les plis du voile, les cheveux qui flottent et ondulent, la ténue couronne d'épines, les traits émaciés, le relief des muscles—tout cela, c'est la perfection même, c'est le miracle de l'art.

Pourtant, son mérite supérieur, c'est qu'elle porte un cachet céleste. Une harmonie surnaturelle s'en dégage, qui captive la pensée. J'ai peine à en détacher mon regard. Une tristesse douce naît en moi de cette vision. Je sens mon âme s'ouvrir à des émotions que je n'avais depuis longtemps connues.

Le Christ a été saisi au moment de la lutte, de l'agonie dernière, de l'abandon, des lugubres visions d'avenir. Voilà bien ce que l'attitude de tout son corps, ce que sa physionomie surtout exprime merveilleusement. Je l'aime mieux ainsi que dans le repos de la mort. Oh! l'indicible angoisse empreinte sur sa figure! Il est haletant. Sa poitrine, dont on peut compter tous les os, se gonfle de soupirs. Ses membres palpitent, moins sous le coup de la douleur physique que par l'effet des peines intérieures. Son regard cherche en vain dans le ciel des yeux qui lui sourient. Manifestement, l'artiste a voulu le représenter à la minute précise où il s'écriait: "Mon Père! Mon Père! pourquoi m'avez-vous abandonné?"

Ce bijou d'art! Il vient d'Italie, terre classique de la beauté.—*Chi lo sa?*—Peut-être est-il né au fond d'un cloître, a-t-il été façonné par des mains religieuses? Peut-être est-il sorti du long effort d'une de ces méditatives natures d'artistes—trop délicates pour les luttes de la vie—comme il y en eut tant, aux âges de foi, dans les monastères? Alors, peintres, sculpteurs, poètes, volaient aux solitudes, non pour y ensevelir stérilement leurs dons célestes, mais pour les faire plus splendidement s'épanouir au souffle de la prière, pour retremper leur génie aux sources de l'idéal. Que d'œuvres, vraiment divines, nous devons aux contemplatifs des vieux â,

Quel qu'il ait été—moine ou laïc— .teur de ce Christ avait connu, avait vécu la subtile douleur qu'il a fixée sur la figure du Maître. Dans le monde ou dans le cloître, il avait ressenti l'angoisse de souffrir solitaire. A force d'expérience et de génie, il avait compris un état d'âme qu'il a merveilleusement exprimé, là, en traits ineffaçables, dans les nuances délicates de l'ivoire . . . .

A NAZARETH... VILLE BLANCHE...

C'EST à Nazareth, — ville blanche, fleur des montagnes.

L'ange du Seigneur, Gabriel, a volé par les cieux ; il plane audessus de la petite cité galiléenne, cherchant où poser son vol . . . .

Pourquoi le vol de l'ange ? que vient annoncer la mystérieuse vision ? . . Le moment est solennel.—Voici, dans un instant, la première scène d'un grand drame. Ce drame, des voix l'ont annoncé ; des voyants l'ont prédit, en ont marqué toutes les phases, tous les détails mêmes. Mais, ces voix, elles n'étaient que le prélude. Maintenant, c'est le morceau, c'est l'œuvre, vivante, réelle ; l'exécution commence.—Oui. Il est tout près de nous, ce Christ des visions, vers lequel ceux des anciens jours levaient leurs bras et leurs regards, après lequel ils soupiraient,—comme le cerf assoiffé, haletant, soupire après les eaux vives,—pour employer l'expression du prophète.

Toutefois, avant que le ciel s'ouvre et que les nuées pleuvent le Juste, Dieu dépêche un messager. Et pourquoi ? —Le monde est aux mains du prince des ténèbres.—Or, un Dieu s'offre de nous racheter.

Ce bienfait, n'est ce pas ? est immense, ineffable ; il dépasse infiniment la portée de nos désirs. Pourtant, tel qu'il est, — immense, incompréhensible, incommensurable, — Dieu, par une profonde et une infinie délicatesse, ne nous

l'impose pas ; Dieu veut, au contraire, que nous l'acceptions librement ; Il veut que nous consentions à le recevoir. Mais, ce consentement, qui va le lui donner en notre nom ? —Le monde avait péri par la faute d'Eve surtout, la première femme. Or, dans le dessein providentiel, une femme devait aider aussi à la réparation.—

. . . Cette femme, la nouvelle Eve qui doit broyer la tête du dragon, où est-elle ? où est-elle la Vierge que Dieu veut s'unir pour l'œuvre de rachat du monde ? Où ?—A Nazareth, ville blanche, fleur des collines galiléennes.

Et l'Ange du Seigneur qui plane, cherchant du regard la demeure de l'humble fille, Gabriel est porteur d'un message divin pour Marie, de la maison de David, héritière inconnue des Rois. Il vient au nom du Très-Haut, lui révéler les vues de Dieu sur elle et sur nous, et lui demander son consentement et le nôtre.

—Avec l'Ange, saluons la Vierge, bénie entre toutes les femmes.—

LA VIERGE ET LE CEDRE

...Quasi cedrus...

AU livre sacré de l'Ecclésiastique, la Sagesse éternelle, célébrant le mystère de ses origines, sa propre beauté, son éclat, et les merveilles de ses opérations extérieures, s'écrie, entr'autres : Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban. *Quasi cedrus exaltata sum in Libano.* (1)

Or, l'Eglise, dans sa liturgie, met sur les lèvres de la

(1) Eccli. XXIV, 17

Vierge ces paroles inspirées. Marie, Mère de Dieu, que nous appelons trône de la Sagesse, *sedes sapientiæ*, (1) se compare aussi à l'arbre majestueux dont le feuillage couronne les cîmes du Liban.

Tâchons de justifier l'application que l'Eglise fait de ce texte divin, en montrant les analogies qui existent entre le cèdre et Marie.

***

Le cèdre du Liban est célèbre, d'abord, par sa taille gigantesque. C'est, de tous les arbres de l'Orient, le plus élevé. Il atteint à une hauteur prodigieuse. Quand les prophètes voulaient donner l'idée de la puissance d'une nation ou de la grandeur d'un roi, ils les comparaient au cèdre. Sans doute, aujourd'hui, le Liban n'a plus ces forêts qui faisaient sa gloire. Ce qui en reste pourtant nous dit ce que furent ses cèdres tant vantés.

Or, comme le cèdre surpasse tous les arbres des bois, Marie tient le premier rang entre toutes les créatures. Il n'y a, sur terre ou dans les cieux, aucun être qui soit au-dessus d'elle, ni même qui l'égale en dignité. Après le Christ, elle occupe, non par sa nature, mais par l'effet d'une grâce infinie, le sommet de la création. Dieu ne pouvait la mettre plus près de Lui, il ne pouvait l'appeler à une plus haute gloire. Voyez : Il lui fait la part très large dans sa pensée, dans ses desseins éternels. Des siècles à l'avance, il l'annonce au monde par la bouche de ses prophètes. Il unit son nom à celui du Christ à venir. Lorsque les temps sont accomplis, il la garde immaculée dans sa conception,—privilège unique dans l'histoire de l'huma-

(1) Lit. lauret.

nité ! Enfin, l'Esprit-Saint la couvre de son ombre et opère en elle le grand miracle d'amour. Le Verbe, fils unique de Dieu, naît de sa chair et de son sang. Puis, après avoir, sur terre, coopéré, de toute façon, à l'œuvre sublime de la rédemption du monde, et réalisé, avec le Christ son Fils, le plan providentiel pour notre salut, elle est portée, par la main des anges, jusqu'auprès du trône de Dieu, pour régner à jamais, avec Lui, sur tous les esprits célestes et sur tous les élus.

***

Le bois de cèdre est un bois ferme, poli, presqu'incorruptible. Quand il est déjà assez vieux, il a la fibre plus serrée, le grain plus fin, et se conserve admirablement. Aussi l'employait-on de préférence dans la construction des temples et des palais. Pline parle du cèdre de Syrie, estimé comme impérissable. Et les anciens comparaient au cèdre du Liban les œuvres dignes d'être immortelles.

De même, la Vierge Marie fut toujours exempte de la corruption du péché. Elle ne commit jamais l'ombre d'une imperfection. Si d'autres ont été sanctifiés dès le sein de leur mère, seule elle fut préservée de la tache d'origine, par l'intuition des mérites du Sauveur ; et, pas un instant, le démon n'a eu le moindre empire sur elle. Des autres créatures, il peut dire qu'elles furent, avant leur sanctification ou leur régénération, sa propriété. Marie a toujours échappé à sa puissance, elle lui a écrasé la tête. Aussi bien que le Christ, elle fut toujours la chose de Dieu. A peine sortie de la pensée éternelle, la vertu divine la protège miraculeusement contre toute atteinte ;—et cette faveur initiale est le prélude des grâces insignes dont elle sera comblée toute sa vie.

En devenant Mère du Verbe, elle n'a rien perdu de ses prérogatives virginales—*neque sidus radio, neque mater Filio fit corrupta*(1). Pure dans son âme et dans son corps, elle a été, par une juste conséquence, préservée aussi de la corruption du sépulcre. On peut dire d'elle, comme du Sauveur : *nec dabis sanctum tuum videre corruptionem*(2). Sa chair, de laquelle avait été divinement formée celle du Christ, demeura intacte dans le tombeau, jusqu'à ce que, de nouveau et éternellement unie à son âme, les anges vinssent l'enlever triomphalement au séjour des bienheureux.

∴

Le cèdre est très odoriférant.—Le parfum des fleurs enivre parfois, et produit, sur les natures un peu sensibles, des impressions contre lesquelles la prudence commande de réagir. Mais l'odeur résineuse des cèdres n'a rien que de sain, de favorable au corps et à l'âme. Elle purifie l'atmosphère et crée, dans les forêts, un air chargé des arômes les plus suaves et les plus vivifiants.

Les vertus excellentes que Marie a pratiquées sont un doux parfum qui embaume l'Eglise du Christ et qui fortifie les cœurs. Combien le spectacle, le souvenir de sa vie, si simple mais si grande, de sa vie toute entière dévouée aux intérêts supérieurs de l'âme, a eu et aura toujours d'influence salutaire. Marie est fascinatrice des âmes. D'elle, comme autrefois du divin Maître, émane une vertu mystérieuse qui fléchit les cœurs les plus endurcis, qui ramène les enfants prodigues dans la maison de leur Père, qui dissipe les illusions fatales. Personne ne l'approche,

(1) Prose de Noël.
(2) Psalm. XV, 10.

personne ne la regarde, personne ne la prie sans devenir meilleur. Et, s'il n'est pas de maladie morale que son attouchement, son seul voisinage ne puisse guérir, il semble qu'elle se plaise surtout à porter remède à ces pauvres âmes, à qui leur sensibilité, leur tendresse même, a été funeste, et qui, pour n'avoir pas suffisamment veillé sur les mouvements de leur cœur, en sont devenues les victimes. Oh! à celles-là, de quel secours est Marie! Pour peu qu'elles l'implorent, elle épand autour d'elles un parfum virginal qui chasse à jamais le démon de la chair.

C'est justement que l'Eglise lui applique ces paroles du Cantique: "Viens avec moi du Liban, ma fiancée, viens avec moi du Liban! Combien tes parfums sont plus suaves que tous les aromates! Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée; et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban."(1)

***

Demandons à la Vierge Marie,—Cèdre que Dieu lui-même a planté sur le sommet du Liban, et qui plonge ses racines dans les eaux fécondes de la grâce,—demandons-lui d'étendre sur nous l'ombre de son feuillage, et de nous attirer éternellement à l'odeur de ses parfums. *Post te curremus in odorem unguentorum tuorum.*(2)

---

(1) Cant.—Passim.
(2) Cant. I. 3.

LE COURONNEMENT D'EPINES

. . . . Rien n'aura donc manqué au supplice du Fils de l'homme !

Il a subi dans sa chair le pire des tourments : les fouets ont labouré son corps, les lanières ont entouré, enlacé, étreint son dos et sa poitrine, ses membres si bien formés, si délicats, et y ont creusé très-avant, très-profond, des sillons horribles . . . . La divine victime n'est plus qu'une plaie, qu'un lambeau palpitant.

Dans ce corps brisé, que l'on va tout à l'heure pendre à une croix et élever aux regards de tous,—qui donc reconnaîtrait la majesté céleste ?—Toute la noblesse, toute la beauté du Fils de l'homme ne s'est-elle pas évanouie ? . . .

Non ! non ! regardez sa tête !

Le front, les yeux reflètent toujours l'infini : le divin perce, irradie au travers de cette figure, malgré tout noble et céleste. Cette tête est bien celle d'un Roi, celle d'un Dieu ! Les longs cheveux flottants,—où les gouttes de sang ont mis comme des rubis,—ils encadrent noblement toujours ces traits qui respirent—ah ! une douleur intense sans doute—mais par-dessus tout je ne sais quelle infinie douceur et bonté.

Pourtant, il manque quelque chose au front du Fils de l'homme. Il s'est dit Roi. Tout à l'heure encore, à la face de Pilate et de toute la soldatesque, Il a proclamé hautement son titre de souverain. Or, où est son diadème ? On voit, au front des rois, une couronne.—Pourquoi mon

Christ, Lui, n'en porte-t-il pas? pourquoi ne veut-on pas Le couronner? . . . .

Si, on va Lui mettre un diadème, et à l'instant. D'ordinaire, c'est l'armée qui acclame son Empereur; et ici c'est la cohorte prétorienne qui va mettre au front de Jésus la couronne, et le saluer Roi.

Mais quel couronnement! Quelle amère dérision! Avec quel art les bourreaux savent unir la moquerie à la cruauté!

—La douleur se mesure à l'ébranlement de l'être intérieur et non au choc des choses extérieures.—Or, je dis: si forte qu'ait été la souffrance du Christ, au moment de sa flagellation, si violente qu'ait été alors la commotion,—la scène de son couronnement d'épines va Lui être plus épouvantable encore. Il y a comme une gradation dans les péripéties du drame sanglant qui se déroule. Physiquement, peut-être, cela Lui était plus dur, plus affreux, de sentir les fouets déchirer, déchiqueter sa chair, et la faire voler en lambeaux. Et encore, qui pourrait l'affirmer? Car, remarquez bien: elle est épuisée, rendue maintenant, la Victime. Or, songez un peu à l'atrocité de son nouveau supplice. Sur sa tête, c'est-à-dire sur la partie de son être la plus parfaite, la plus délicate, la plus sensible, des bras nerveux et vigoureux de soldats vont enfoncer, à coups redoublés, une couronne de pointes aiguës et tranchantes qui lui laboureront le crâne, et dont quelques-unes, lui transperçant le front, viendront aboutir au-dessus des yeux. Quand on pense sérieusement à cela, on en frémit.

En tout cas, supposons que cette douleur puisse être inférieure à la précédente. Je soutiens toujours et quand même que, dans la scène du couronnement d'épines, l'âme du Christ va plus souffrir, parce qu'elle va en être plus

profondément et plus intimement ébranlée. Je m'explique :

Lorsqu'on est innocent, on éprouve une joie secrète à supporter des persécutions. La calomnie est dure, je l'avoue, mais quand, dans son âme et conscience, on se rend le témoignage de n'avoir pas faibli ; quand, devant sa conscience et devant Dieu, on peut convaincre de mensonge ceux qui nous attaquent honteusement, traîtreusement, n'est-ce pas que l'on se trouve fort, je dirais presque tout-puissant contre ses ennemis ?

Tandis que, pour un homme qui se sent du cœur et de l'esprit ; pour un homme qui se sent appelé, de par une volonté supérieure, à une grande mission ; pour un homme qui a des idées et qui a conscience de sa valeur réelle,—*n'être pas pris au sérieux*, être même ridiculisé, bafoué, méprisé, moqué, regardé comme un insensé, traité d'imbécile,—si vous imaginez un supplice plus grand, moi je n'en sais pas, je n'en trouve pas, je n'en imagine même pas !

Or, ce supplice, Jésus s'y soumet. Car, en vérité, la scène de son couronnement est une scène de suprême dérision. Il l'a dit : " Son royaume n'est pas de ce monde"—et c'est Couronné d'épines qu'Il nous apparaît, en attendant qu'Il se dévoile à nous, là-haut, le front ceint de son vrai diadème de Pontife Eternel et de Roi Immortel des siècles !

Et nous irions, nous si petits, nous couronner de roses ; nous irions chercher à régner sur les esprits et à régner sur les cœurs, quand le front du Maître est tout meurtri et quand Jésus nous apparait avec un signe de dérision ?—Non ! ne cherchons pas la faveur du monde, mais plutôt, laissons la main de la souffrance et de l'humiliation poser sur notre tête une couronne d'épines, qui se changera, là-haut, pour notre gloire, en un diadème étincelant !

CHEZ UN PEINTRE

A M. CHARLES HUOT

Réaliser l'idéal et idéaliser le réel,—
telle est la fonction de l'art.

HELLO

. . . . Il vit uniquement pour son art.

Dès l'aube, il est à l'atelier ; il y reste tout le jour, attendant l'inspiration, tâchant de fixer les formes intérieures qui le séduisent, de reproduire, en les idéalisant, les visions réelles que son regard a perçues. Le soir, quand le soleil s'est couché, là-bas, derrière les Laurentides, il continue, à la lueur d'une veilleuse, ses esquisses ou ses tableaux.

L'atelier, c'est son domaine, le pays de ses rêves. Là, du moins, il peut s'abstraire de tout, oublier, pendant des heures trop vite écoulées, les soucis matériels de la vie quotidienne, donner libre essor à son imagination. Là, il contemple des figures charmantes, il revoit des spectacles pittoresques, qu'il trouve du bonheur à exprimer avec son crayon ou son pinceau.

Hélas ! non plus qu'à tant d'autres artistes, la fortune ne lui a pas encore souri. Il lui faut quitter parfois les régions sereines de la pensée et du rêve pour s'occuper de choses pratiques.

Mais, pourquoi l'en plaindre ?

La vie commode et bourgeoise favorise-t-elle les aspirations supérieures ?

Non, le don idéal que Dieu a fait aux hommes d'art

ne saurait se développer à l'aise, librement s'épanouir, dans l'atmosphère amollissante que crée la richesse. C'est leur grandeur de travailler avec désintéressement, de renoncer, pour leur art divin, à une profession plus lucrative, de dédaigner les succès faciles . . . .

Il n'a donc pas la fortune, mais il a conscience d'avoir été fidèle à sa vocation, à travers toutes les vicissitudes et malgré tous les obstacles, d'avoir compris et cultivé le don divin,—et cela suffit à son noble cœur, épris d'idéal.

D'ailleurs, ne goûte-t-il pas, dans l'exercice de son art, lorsqu'il sent que l'inspiration dirige sa main, lorsqu'il voit son œuvre éclore sous ses doigts, des joies qu'aucune richesse ne peut égaler ? Le pur rayon de gloire qui est venu le visiter, à son obscur labeur de l'atelier, ne lui fait-il pas oublier les jours sombres des débuts, les acheminements pénibles des premières années ? La certitude d'imprimer à ses compatriotes un élan vers l'idéal, de leur inspirer un amour plus vif du Beau, n'est-elle pas sa meilleure récompense ?

. . . . C'est un peintre classique. Cela se voit à la facture irréprochable de ses tableaux.

Il travaille d'après des règles sévères, des principes inflexibles et sûrs, qui n'emprisonnent pas son imagination, mais l'empêchent de se dépenser en d'inutiles écarts, qui ne gênent pas sa pensée, mais la guident, la dirigent, concentrent ses forces natives.

Les fortes études qu'il a faites, à Paris et en Allemagne, les saines traditions d'art, dans lesquelles il a été nourri, sans rien ôter à son talent de sa fraîcheur et de son originalité, l'ont orienté dans le sens du beau classique, où se trouve la perfection, l'ont éloigné à tout jamais de cette école impressionniste, dont l'unique règle est la fantaisie, et

dont les œuvres incomplètes ne peuvent susciter que des admirations d'un jour.

Lui, ses œuvres sont de celles qui demeurent.

Il exécute à la façon des maîtres, polissant, repolissant, touchant et retouchant. Rien n'est mis au hasard du caprice. Tout est voulu, calculé en vue d'un effet principal. Chaque tableau a sa note, que tout concourt à mettre en relief. Chacune de ses toiles, chacun de ses dessins, révèle un entente parfaite de la composition.

Finesse d'observation, exactitude, précision, sobriété de détails, harmonie des lignes, richesse de coloris, jeu exquis des clairs et des sombres, voilà les qualités qu'on y relève encore.

J'ai parlé de fini, de perfection.

Mais qui donc a dit: "Tout chef-d'œuvre est une ébauche. L'inachevé est la marque du génie"?

Sans doute, quand le peintre compare ses travaux aux modèles intérieurs qu'il entrevoit toujours, il doit lui venir des lassitudes, des découragements. Là où nous admirons, peut-être, lui, sourit-il de pitié. Car, l'idéal de l'artiste est la beauté absolue, et sa main est impuissante, hélas! à réaliser les formes de rêve qui bercent et enchantent son imagination.

Mais il en fut ainsi toujours, même et surtout pour les plus grands.

Et, n'est-ce pas beaucoup de pouvoir approcher, ne serait-ce que de loin, l'idéal? de le reproduire, en partie du moins, de s'arrêter seulement au seuil de l'inaccessible? N'est-il pas un grand peintre, celui qui peut nous faire deviner, par l'œuvre extérieure, combien son rêve était beau?

. . . . Sa galerie de tableaux comprend d'abord des portraits à l'huile. L'on s'attend à voir des portraits, mais

ce sont les personnages mêmes qui nous apparaissent. Les figures se meuvent sur la toile, sortent de la toile. Quel naturel! quelle aisance! L'artiste a su si bien saisir la physionomie de chacun de ses modèles, et la fixer! Les personnages ne posent pas; ils sont vivants; ils vont nous parler.

Il y a, dans toute figure humaine, quelque chose qui demeure, que l'on retrouve, à travers les mobilités accidentelles et successives, les fuyantes impressions. Or, cela,—le caractère propre, l'*essence* de chaque physionomie,—l'artiste a su le découvrir et l'exprimer merveilleusement. Et c'est pourquoi ses portraits sont supérieurs à tant d'autres que j'ai vus. Il sait donner à ses figures leur véritable et naturelle expression.

Il a aussi reproduit quelques chefs-d'œuvre de peinture religieuse.

N'ayant pas les modèles sous les yeux, il m'est assez difficile de comparer. Toutefois, en recueillant un peu mes souvenirs, je puis juger que ces copies sont fidèles, proches des originaux, tant au point de vue du dessin que du coloris.

Où il excelle, où son libre génie se déploie à l'aise, où ses rares qualités de compositeur, de dessinateur, de coloriste, brillent de tout leur éclat, où se révèlent son merveilleux sens de la perspective, sa parfaite compréhension de tous les procédés de l'art, où nous pouvons admirer davantage toute la fécondité, toute l'originalité de son imagination, son esprit inventif, où il se montre vraiment poète, poète lyrique, poète de la nature, chantre des blés, des aurores, des chauds midis, des mélancoliques crépuscules, c'est dans ses tableaux de genre et dans ses paysages.

Là, il est créateur.

Comment parler de ces délicieux poèmes à la louange de la terre, de la terre canadienne, où la fraîcheur d'inspiration s'allie à une irréprochable perfection de forme? Comment dire les impressions que j'ai éprouvées devant ces toiles où l'artiste a si bien rendu les types de paysans? On peut lui appliquer ce joli mot: "Il sent ce qu'il peint, il peint ce qu'il a vu."

Labours d'automne. Le Père Godbout. La mère Chatigny. A l'abreuvoir. Coucher de soleil au bout de l'île. La petite fermière. Effet de lune sur le St-Laurent. Enfants jouant sur la grève. Crépuscule à Lorette, etc.—toutes ces ravissantes compositions nous bercent comme une musique champêtre. Elles donnent la sensation des choses qu'elles représentent.

Devant "*labours d'automne*," par exemple, on est peu à peu envahi par la mélancolie épandue partout, sur les champs, sur les bois, sur le fleuve voisin. Plus de feuilles aux arbres. Du ciel gris tombe une lumière froide. Au loin, la brume enveloppe plaines et monts. Tout annonce le repos, la mort de l'hiver.

Vêtu de chaude étoffe, un *habitant* est là, sur sa terre en pente, avec sa charrue et ses bœufs,—profitant des derniers beaux jours pour labourer. La tristesse des choses ne l'impressionne pas, lui. Ne s'est-il pas habitué aux révolutions des saisons? Il ne connaît pas les raffinements de notre sensibilité, nos maladifs états d'âme. Il sait seulement que tout reverdira, reprendra vie, il songe aux semailles du printemps,—et ses travaux présents sont le signe de sa ferme et sereine espérance en le retour de la belle nature. Pendant l'hiver qui approche, il pourra se reposer des fatigues de la dernière récolte . . . . Cette

pensée éclaire, égaie sa rude mais bonne physionomie de campagnard . . . .

Quel merveilleux tableau ! Que d'autres encore nous pourrions décrire et analyser !

Ah ! chères petites toiles, si pures, si sereines, si lumineuses ! Il nous semble, en vous regardant, entendre chanter les moissons. Le soleil qui vous baigne nous verse une douce chaleur. Cette vie des champs, que vous nous racontez, sous quelle couleur charmante elle nous apparait maintenant !

Oui, ce peintre, il a une âme de poète, il est en harmonie avec tout ce qui vit et respire, il comprend le langage de la nature et le traduit avec un art exquis.

Ces tableaux de genre, ces paysages, tout cela, c'est du *réel*, c'est du *vu*, c'est du *vécu*. On y reconnait le pays, les horizons, les couleurs du ciel, les types canadiens, la richesse de la végétation. On y respire l'odeur du sol. Et pourtant,—ô magie du pinceau !—tout cela est idéalisé, autour de toutes ces choses flotte cette vague poésie, que seuls voient les vrais artistes, et que seuls ils peuvent exprimer . . . .

. . . . Les nombreuses esquisses et aquarelles nous initient au difficile travail de composition, qui précéde et prépare l'œuvre dernière.

N'allons pas croire que le tableau nait tout d'un coup sous les doigts de l'artiste. Non. L'éclosion en est lente. L'idée germe peu à peu, se développe, la pensée se dégage, les formes apparaissent plus précises.

Ces esquisses offrent un charme à part, et, en nous révélant mieux encore la finesse d'observation de l'artiste, son intelligence pittoresque, son habileté à saisir tout ce qui, dans la nature ou dans les mœurs, offre un caractère

tant soit peu original,—nous permettent aussi de suivre l'évolution progressive de sa pensée, dans l'exécution de telle œuvre ou de tel tableau.

Il en est de la peinture comme du travail littéraire.

La réflexion fournit les idées, qu'il faut ensuite agencer, grouper, coordonner, revêtir de la splendeur de la forme.

Les critiques d'art littéraire aiment à fouiller les manuscrits des grands auteurs, et à étudier, dans ses développements successifs, jusqu'à son parfait achèvement, telle œuvre célèbre.

Ces esquisses, ces aquarelles me donnent un plaisir égal. Je trouve ici l'idée première, les ébauches des tableaux que j'admirais tantôt. Tous ces délicats et merveilleux petits dessins, couchés là, sur des cartons, aux heures d'inspiration, disent à quel point le peintre a le souci et l'amour de son art, et sait féconder son talent par un travail opiniâtre.

Et je songe que l'artiste, aussi bien que l'écrivain, doit s'armer de patience et de courage, pour arriver à réaliser, dans la mesure du possible, l'idéal entrevu.

. . . . Mon ami me permettra-t-il de lui faire une suggestion?

Je la lui présente timidement.

Pourquoi ne mettrait-il pas plus souvent la note religieuse, dans ses tableaux de genre? Pourquoi ne se livrerait-il pas à des compositions inspirées par le même sentiment qui lui a dicté: *le Sanctus à la maison?*

—C'est une de ses toiles les plus ravissantes que celle-ci. Nous savons qu'elle a conquis tous les suffrages.—

Il est donc admirablement apte à sentir la beauté simple des choses religieuses, à voir tout ce qu'il y a, dans

certaines scènes chrétiennes, de vraie et de supérieure poésie.—Nous en avons là la preuve éclatante.—Et il appliquerait ses rares dons de dessinateur et de coloriste à l'exprimer;—ses types si bien réussis de *paysans* ou *d'habitantes*, il les illuminerait d'un rayon d'en haut;—il projetterait, sur ses paysages ensoleillés, l'ombre gracieuse des campaniles;—il nous ferait davantage sentir la présence divine dans la nature,—qu'il créerait des œuvres d'un mérite artistique encore supérieur, parce qu'elles se rapprocheraient davantage de Dieu,—principe de toute perfection, source de toute beauté, exemplaire des arts.

. . . . Hellodisait: "L'artiste, l'artiste digne de ce nom, donne de l'air à l'âme humaine."

Durant les heures, trop rapides, que j'ai passées avec mon ami dans sa galerie de peintures, j'ai respiré en effet l'air pur des hauteurs. Je le remercie de m'avoir procuré cette idéale jouissance d'art.

Qu'il veuille bien accepter ici le témoignage de ma reconnaissance et de ma sincère admiration.

COLLEGES AMERICAINS

A MON FRERE

Les collèges américains forment comme de petites villes dans les grandes. Celles-ci ressemblent le plus souvent à des "boutiques," selon le mot d'un célèbre écrivain.

—Pourrait-on caractériser, de façon plus expressive, l'activité matérielle qui règne dans les cités américaines, la part immense qui y est faite à tous les genres de commerce et d'industrie?—

Les collèges, avec leurs multiples constructions, leurs parcs infinis plantés d'arbres, coupés d'avenues, couverts de pelouses, les "cottages" de leurs professeurs, les résidences coquettes où logent bon nombre d'élèves, offrent une physionomie bien différente, constituent un monde distinct. Le bruit ou la fumée des usines ne trouble ni ne voile l'atmosphère qui les entoure. Seuls, les cris de joie des élèves ou le roulement des "cars" rompent, parfois, le silence de l'espace. Tout y porte ce cachet de sereine distinction, propre aux milieux intellectuels. L'on rencontre, ici, des visages où l'effort de la pensée a déjà mis sa noble empreinte,—et cela repose de toutes ces figures quelconques, bourgeoises, affairées, que l'on voit ailleurs, dans les centres, surtout.

Les parcs de collèges sont ouverts à tous. A peine si l'on aperçoit, de ci de là, une borne qui en marque la limite. Rien ne vient donc briser les lignes naturelles du

paysage. C'est là, d'ailleurs, une mode bien américaine. En général, aux Etats-Unis, il n'y a pas, autour des propriétés, de murs d'enceinte, qui les dérobent aux regards profanes. Les demeures s'élèvent, parfaitement visibles à tous, au milieu de la verdure et des fleurs. Comme l'a dit un touriste, "les Américains savent respecter la nature." Ce n'est pas ici qu'il sera jamais besoin de sociétés pour "la protection des paysages." Les rares grillages que l'on voit sont si fins, si artistement travaillés, qu'ils forment un ornement de plus, et ajoutent encore au pittoresque d'un site.

Ce peuple, si éminemment industriel, ne manque certes pas de sens esthétique—nous en avons là la preuve—il entend quelque chose au culte de la beauté . . . .

Toutefois, au point de vue extérieur, les collèges valent moins, d'ordinaire, que le site qu'ils occupent. Et, vraiment, il n'y a peut-être pas suffisamment d'harmonie entre le cadre et l'image. Aucun souci d'art, j'allais dire aucun goût, n'a présidé à la construction de leurs nombreux édifices. Car un collège, ici, ce n'est pas, comme chez nous, une vaste maison, bâtie d'un seul bloc, suivant des lois régulières, et en imposant par sa masse, sinon, toujours, par sa beauté. C'est une série de demeures,—on en compte jusqu'à sept ou huit, parfois bien davantage,—d'inégale grandeur, de forme différente, comme placées au hasard, souvent assez loin l'une de l'autre. S'il y a une grande variété entre chacune, pour la nature des matériaux, pour la forme et la dimension, elles se rencontrent, du moins, dans une même insignifiance. Ce sont, pour la plupart, de vraies boîtes. Pour la plupart. Presque toujours, en effet, s'en détache, parmi, quelqu'une dont les lignes, harmonieuses et pures, charment enfin le regard.

Ainsi, il y a vraiment du style, de l'architecture, une imitation des modèles classiques, dans le "Memorial Hall," à Harvard, Cambridge, dans la "Coram Library," au Bates, Lewiston. Et comment ne pas admirer aussi la "Chapelle" du Bowdoin, à Brunswick, Me.,—joyau de fin granit, dont l'élégante blancheur se profile sur le fond sombre des pins, dont les flèches gracieuses mettent là, dans ce décor moderne je ne sais quoi d'archaïque, jettent une note mystique au milieu de toutes ces maisons profanes . . . . Cela ressemble à un oratoire de monastère.

Mais, en règle générale, ces bâtisses n'ont aucun cachet. A leur diversité, à leur manque absolu d'unité, aux couleurs, plus ou moins fanées, de leurs briques ou de leurs pierres, il est facile de voir que d'assez longs intervalles se sont écoulés entre leur fondation. Chacune porte, gravé, le nom de son donateur ou principal bienfaiteur.—Les collèges américains sont, en effet, l'œuvre de l'initiative privée. Sur les quatre cents que l'on compte, par tous les Etats-Unis, quelques-uns seulement,—les collèges militaires,—relèvent de l'Etat. Les autres sont tout à fait indépendants du pouvoir civil ou gouvernemental, s'administrent comme bon leur semble. Leur origine, leurs développements, leurs ressources principales, tout cela est le fruit de l'effort individuel. En aucun pays du monde, l'initiative personnelle n'a tant fait pour la cause de l'éducation.

Comme l'a remarqué M. Paul Bourget : "cette race, rude encore, informe, trop récente, est nostalgique de civilisation."

Egale par la richesse, par la force matérielle, aux vieilles nations, elle voudrait leur ressembler aussi par le degré de culture intellectuelle, par ce raffinement des

mœurs, qui est surtout l'œuvre des siècles. Les Américains donnent donc largement à toutes les institutions d'enseignement—bibliothèques, collèges, universités—dont la mission est de répandre la lumière. C'est pour eux un point d'honneur, d'orgueil. Ils ne reculent devant aucun sacrifice pour procurer aux esprits l'instruction. L'atticisme, suprême gloire des peuples policés, ils en savent tout le prix, et ils sont fiers de verser, chaque année, des millions pour la fondation ou l'entretien d'établissements supérieurs, où les jeunes intelligences puissent entrer en intimité avec la pensée antique, s'affiner au contact des maîtres immortels.

Or, quel est le but précis de ces collèges, leur rôle dans l'œuvre de l'éducation? Quelle en est l'organisation, au point de vue de la discipline et des études? Comment fonctionnent ces grands corps qui tiennent une place si importante dans la vie de la nation?

—Il y a quelques années, j'avais le plaisir d'accompagner, dans sa visite à l'un de nos petits séminaires canadiens, un abbé français, alors aumônier d'un lycée de Paris, aujourd'hui évêque de ***. Comme je lui faisais remarquer l'ampleur harmonieuse de l'édifice, son étincelante coupole, et lui montrais les merveilleux jardins, où, parmi les pelouses,—diamants parmi des émeraudes,—luisaient de clairs étangs: "Oui, tout cela est très beau, me répondit-il. Pourtant, ce qui m'intéresserait bien davantage, ce que je voudrais observer de près, c'est le mécanisme de cette institution, sa vie intime; j'aimerais à étudier comment on y entend l'art de former des hommes . . . ."

—Le lecteur aurait peut-être le droit de nous dire la même chose. Aussi bien est-il temps d'entrer dans ces collèges américains, pour tâcher de saisir leur physionomie

spéciale. Nous les avons, jusqu'ici, vus du dehors, mais c'est leur âme surtout qu'il importe de connaître et d'apprécier.

Le but de ces collèges est de parfaire l'éducation classique, commencée dans les "high schools." Le cours y est de quatre années, chacune comprenant neuf mois d'études. A la fin, l'élève reçoit un diplôme qui lui permet, soit de se livrer à l'enseignement dans une école quelconque, soit de s'initier à une profession libérale dans quelque Université, ou encore de se préparer au "ministère" dans une "divinity school." Plusieurs d'entre eux furent, à l'origine, de vrais petits séminaires, à l'usage de telle ou telle secte protestante. N'y entraient que les élus de la "voca‘ ›n." Peu à peu, ils sont devenus moins exclusifs, ils ont élargi leurs cadres, ils ont ajouté à leur programme des matières dont la connaissance n'était pas jugée nécessaire aux futurs ministres. Et voici maintenant qu'ils sont ouverts à tous, sans distinction de race ni de religion. Ceux qui étaient les plus fanatiques en sont même venus à se proclamer hautement "unsectarian."

Nous ne jurerions pas, toutefois, en dépit de ces protestations libérales, que quelque chose de l'ancien esprit n'y demeure.

A la tête de chaque collège est un Président, dont le pouvoir est considérabl., quasi monarchique. C'est qui qui doit créer des .essources à l'institution, lui chercher de nouvea . bienfaiteurs, y intéresser constamment les anciens; lui qui trace les programmes des cours, et qui voit, non-seulement aux lignes générales, mais même aux détails de l'administration matérielle. Il doit avoir tous les talents, et les qualités pr.tiques de l'homme d'affaires, et les dons plus sérieux de l'éducateur; intervenir dans les

domaines les plus différents, et, par exemple, au sortir d'un cours où il aura professé la philosophie, s'occuper d'un système de chauffage, d'un plan de bâtisse, surveiller une construction nouvelle.

Le président personnifie le collège, il en est l'âme, il en fait son œuvre, sa chose, il a toute liberté pour le façonner à son image.

S'il est homme de tradition, conservateur par essence, alors l'institution aura toutes les chances du monde de continuer à marcher par les vieilles routes, de toujours se ressembler. S'il est délicat, sympathique, facilement trouvera-t-il, parmi les anciens élèves ou dans la haute société, de généreux amis. S'il a, comme le président Eliot, de Harvard,—pour ne pas le nommer,—faim et soif d'innovation, s'il se croit appelé à réformer les anciennes méthodes et à imposer aux jeunes générations un programme pédagogique tout à fait "vingtième siècle," tout réussira selon ses désirs, et les intéressés pourront assister à une révolution complète dans les matières et le mode d'enseignement collégial. Et rien ne subsistera bientôt plus du système primitif, rien, si ce n'est les formules.

Sans doute, le président doit prendre conseil,—d'un bureau d'administration, pour les choses temporelles, du corps professoral, pour les études. Mais, pour toutes sortes de raisons, ses vues ont ordinairement l'avantage de prévaloir. D'ailleurs, comme il prononce en dernier ressort, il peut toujours finir par écarter toute pression et faire comme il l'entend.

Pourtant, soyons juste. En pratique, l'on relève bien peu d'abus. Messieurs les Présidents n'exercent qu'avec beaucoup de tact leur quasi souveraine autorité. Ils laissent une certaine initiative à leurs collaborateurs, et les

admettent même, dans une mesure parfois assez large, au partage de leur pouvoir. "L'Américain est bon garçon," a dit Max O'Rell.

C'est, en effet, dans une qualité propre à la race, et aussi dans l'éducation, les idées ambiantes, l'avantage personnel qu'a tout président de collège à se créer, parmi les professeurs et les élèves, le plus possible d'amis, qu'il faut chercher pourquoi ces institutions, fondées sur le principe monarchique, se rapprochent plutôt, en fait, de la forme républicaine.

Un grand nombre de ces collèges sont mixtes, c'est-à-dire que jeunes gens et jeunes filles y sont également admis, y sont soumis au même régime, y suivent les mêmes cours. Le "Bates," de Lewiston, se glorifie d'avoir inauguré ce système, qui n'a pas tardé à se répandre par tous les Etats-Unis, et le premier réalisé parfaitement cet "idéal" d'éducation, qui semble à plus d'un le suprême progrès, le plus magnifique produit de la civilisation moderne.

L'on nous permettra sans doute de ne pas éprouver le même enthousiasme, et de dire, mais brièvement, notre opinion sur ce point.

Si nous nous plaçons au seul point de vue des études, il ne nous paraît pas que la constitution mentale de la femme soit propre à des matières, surtout faites pour l'esprit positif, froid et raisonneur de l'homme, et s'adapte à un programme de cours classique. Ses dons naturels la disposent à un tout autre genre de travaux, veulent une culture différente. Combien ces fins, et souples, et délicats esprits doivent se trouver dépaysés au milieu de toutes ces choses ! Les "vieilles" méthodes, selon lesquelles l'on dispense aux intelligences féminines des aliments con-

formes à leur nature, sont basées sur la psychologie, et seront, par conséquent, éternellement vraies, et les seules justes, les seules pratiques aussi, les seules toujours neuves.

D'ailleurs, quoiqu'en pensent les féministes, ce n'est pas du tout comprendre le rôle social de la femme, tel que voulu par Dieu, sa mission, sa vocation dans le monde, que de la préparer, par ces sortes d'études, à sortir de sa sphère naturelle d'influence et d'action, et, non pas à aider l'homme, plus tard, mais à le supplanter, non pas à en être la compagne accomplie, mais le compagnon, l'égal absolu dans l'exercice de ces professions libérales, autrefois regardées comme son inaliénable domaine. Pareille œuvre nous semble être une déformation du plan divin.

Le "sportisme" est un article du programme, non le moins important, si j'en juge par la place qu'il y tient. Les élèves le cultivent avec une infatigable ardeur. Il y a des médecins, spécialement chargés d'examiner les aptitudes de chacun pour tel ou tel genre d'exercices athlétiques. A la fin de l'année, l'on accorde des prix à ceux qui ont fait preuve de plus grande habileté au "base-ball," au "lawn-tennis," au "polo," dans la gymnastique, ou qui ont manifesté une force musculaire supérieure. Assez fréquemment, il y a, entre divers collèges, des joûtes qui n'ont rien d'intellectuel précisément, et où les concurrents se mesurent, non pour savoir qui va l'emporter dans une discussion littéraire ou scientifique, mais dans un sport quelconque. Et ces joûtes font courir toute la ville . . . .

Certes, les exercices physiques font partie de l'éducation. Car nous sommes matière et esprit. Notre âme est fortement chevillée à un corps, dont elle dépend pour ses opérations intellectuelles. Il n'est donc pas permis de re-

garder ce corps comme une quantité négligeable. Il faut, au contraire, le traiter en bon serviteur, et, à l'aide de mouvements, d'exercices en plein air, donner à nos nerfs l'occasion de se détendre, de se fortifier, tenir toutes nos facultés extérieures dans un équilibre parfait. Cela est surtout nécessaire à la période de croissance, durant les années de formation. Mais le sport ne doit jamais être qu'un moyen. En faire un but, laisser croire qu'il peut être aussi glorieux d'avoir des muscles d'acier ou de triompher au "base-ball" que de remporter le prix de philosophie, c'est en fausser la notion, c'est verser dans un excès. Et j'aimerais à pouvoir dire que les collèges américains se gardent de cette erreur d'éducation, et qu'ils ne font pas la part trop belle aux exercices athlétiques.

Nous avons dit que le collège était comme le prolongement du "high school." Les jeunes gens y entrent pour parfaire leur cours classique, commencé ici. Aux Etats-Unis, la formation libérale se donne donc en deux temps. Et, de ce chef d'abord, je me demande si elle ne manque pas quelque peu d'unité, d'esprit de suite. Les "hautes écoles" sont absolument indépendantes des collèges. Entre ces diverses institutions, il n'y a aucune espèce d'affiliation, il n'y a pas d'entente préalable au sujet de la composition des programmes. Chacune en rédige un à son gré et lui donne force de loi. Or, précisément, les élèves, dès les premières années de collège, reprennent-ils leurs études classiques au point même où ils les avaient laissées au sortir du "high school"? Le cours collégial est-il vraiment la continuation rationnelle du précédent? Les méthodes d'enseignement y sout-elles les mêmes? Les jeunes gens ont-ils reçu, d'où qu'ils viennent,—car les "hautes écoles" sont nombreuses et pratiquent aussi le

"self-government,"—une préparation équivalente, et, du moins essentiellement, uniforme?—Sur toutes ces questions, le doute est bien permis. Mais passons.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que les programmes des collèges, en général, ne se distinguent assurément pas par une belle ordonnance Leur qualité maîtresse n'est pas l'unité, la méthode progressive. Tout y est. Par malheur, les matières semblent classées trop arbitrairement, sans égard à leur importance respective. L'on n'a pas, je crois, suffisamment tenu compte que certaines études, pour être pleinement utiles et profitables, doivent se faire à un moment où l'intelligence, par une culture lente et suivie, a déjà acquis quelque développement, quelque maturité, où le jugement est déjà plus sûr. Toutes ces choses abstraites,—hautes mathématiques, sciences naturelles, philosophie,—qu'ailleurs l'on réserve pour les dernières années, figurent ici, souvent, dès le commencement du cours.

Or, est-ce raisonnable? L'esprit des élèves serait-il assez fort déjà pour supporter une nourriture aussi solide et pour pleinement se l'assimiler? En des classes qui devraient être purement consacrées aux "humanités," pourquoi introduire une branche quelconque des sciences physiques? Quels rapports ces deux ordres de connaissances ont-ils entre eux? N'est-ce pas éparpiller les forces de l'intelligence que de les appliquer, presque en même temps, à des matières si différentes?—A mesure que le cours s'avance, il n'y a pas de progression constante vers des choses toujours plus élevées; l'on n'offre pas à l'esprit, graduellement, un choix d'études supérieures, correspondant aux diverses étapes de sa formation.

Et pourtant, où l'harmonie, la méthode, l'unité sont-

elles plus nécessaires que dans l'œuvre de façonnement des intelligences ? L'esprit qui n'est pas soumis de bonne heure à une discipline rigoureuse, pourra, sans doute, à force de lecture, acquérir bien des connaissances, mais il n'aura jamais cette vigueur, cette clarté indispensables pour exposer nettement une idée ; la force de déduction, le pouvoir de synthèse lui feront défaut toujours. Il ne saura pas comment tout ramener aux vues d'ensemble, infiniment fécondes. Au lieu d'aller droit au but, il se perdra dans le dédale de questions subsidiaires et incidentes. Cet esprit sera agréable peut-être, distingué même, non point solidement trempé. La qualité première, essentielle, de toute culture libérale doit être l'unité.

Quant au choix des auteurs, vraiment, surtout en ce qui regarde les modernes, l'on ne tombe pas toujours sur ceux dont la langue est la plus pure, dont le génie incarne le mieux l'âme et les aspirations de leur nation. Des types sont proposés qui, certes, ne méritent nullement le titre de modèles. Pour ne citer qu'un exemple, ce n'est pas dans George Ohnet que l'on doit aller chercher une forme supérieure de pensée ou de style.

Depuis quelques années, s'opère, au sein des collèges américains, une révolution dont le terme, assez facile à prévoir maintenant, dépassera peut-être ce que ses auteurs en avaient attendu.

Voici. Sous prétexte que les "high schools" ont haussé le niveau de leurs études, et que les jeunes gens y reçoivent une formation classique à peu près complète, les collèges ont inauguré le système des "elective studies," de cours facultatifs, c'est-à-dire que, dès la seconde année, la "sophomore," et, davantage encore, dans la "junior" et

la "senior," les élèves sont libres de se "spécialiser," tout comme les Universitaires, de choisir entre la plupart des matières qui figurent au programme, de n'en retenir, s'ils le veulent, que deux ou trois, à la seule condition, toutefois, de fournir, chaque semaine, un nombre déterminé d'heures de travail.

M. Eliot est le père de ce mouvement auquel on ne peut, à coup sûr, refuser la hardiesse bien américaine. Président de Harvard depuis 1874, il a introduit ce système chez lui d'abord. Et puis, il en a tant vanté les bienfaits, et Harvard, à cause de son ancienneté, de son incontestable mérite aussi, a, par tous les Etats-Unis, une si grande influence, que, peu à peu, les autres collèges ont suivi son exemple. Et maintenant "l'électivisme" est, presque partout, à l'ordre du jour.

Or, que faut-il en penser ?

La première chose à établir, pour justifier cette nouvauté, serait qu'en effet le cours suivi dans le "high school" équivalût, en somme, à un cours classique complet. La preuve manque, jusqu'à présent, et c'est pourquoi la donnée principale sur laquelle repose toute la théorie fait un peu sourire. Comment supposer que ces écoles aient ainsi, tout à coup, amélioré, transformé leur programme, au point de pouvoir maintenant, dans le même nombre d'années qu'autrefois, donner une culture libérale presque entière ? Et quand cela serait, est-ce à l'âge de quinze ou seize ans qu'un jeune homme est apte à se "spécialiser," à choisir, en connaissance de cause, telle branche d'études plutôt que telle autre, est assez sûr de ses dispositions, de son jugement, pour se porter sur les matières les plus propres à développer ses facultés et à le préparer pour l'avenir ?

D'ailleurs, pourquoi les années de collège, si le cours classique finit avec le "high school?" Ces institutions n'ont-elles pas fait leur temps? Pourquoi continuent-elles à recevoir un si grand nombre de jeunes gens, auxquels, décidément, elles ne sauraient apprendre rien de bien nouveau, puisque l'essentiel, en fait de formation libérale, leur a été donné déjà? Au lieu de s'y éterniser sans grand profit, les élèves feraient mieux, vraiment, de passer immédiatement du "high school" à l'Université.

Ainsi, "l'électivisme" enlève aux collèges leur raison d'être. L'étape finale de ce mouvement sera, soit leur suppression, soit leur transformation en véritables Universités. En attendant, grâce aux théories nouvelles, ils n'ont pas de caractère bien précis. Ils en sont à la période de transition. L'avenir verra se dégager leur forme définitive.

—L'occasion ne s'est guère offerte, jusqu'ici, d'adresser les compliments aux collèges américains. Ils en méritent, cependant, et à plusieurs points de vue.

Par exemple, leurs programmes font la part très large à l'histoire, aux institutions, au développement politique, littéraire, économique des Etats-Unis. Or, ceci est très bien. Oui, c'est très intelligent d'initier les jeunes gens à la genèse, de les intéresser à la merveilleuse croissance du pays qui est le leur, et où ils formeront, plus tard, la classe dirigeante. Non seulement on leur enseigne son histoire, mais encore on démonte devant eux, pièce à pièce, tous les rouages de son gouvernement; on les met au courant des idées et des faits actuels; on les fait participer à la vie de la nation. Dans les séances publiques, les discussions roulent ordinairement sur un point quelconque de la politique contemporaine. De la sorte, les élèves n'ont jamais l'air, à la fin de leurs études, de tomber d'un autre monde.

Remarquons encore que chaque collège a sa bibliothèque, bien fournie, où les étudiants aiment beaucoup à venir. On les voit consulter des auteurs, prendre des notes, parcourir les revues. Ils sont extrêmement sérieux. Le travail de pensée les absorbe. La bibliothèque est comme un sanctuaire. Nul ne songerait à en troubler le religieux silence. Les livres n'y sont pas pour le simple plaisir des yeux. Le collège ne prend pas la peine d'entasser volume sur volume pour la seule satisfaction de dire qu'il en a tant de milliers. A quoi bon des livres si on les laisse dormir sur les rayons? Ici, toute liberté est donnée pour lire ou étudier. On aide les élèves dans leurs recherches; on les laisse emporter les ouvrages à la maison. De toutes façons, on tâche de satisfaire leur désir de savoir, qui est très vif.

Que de choses, vraiment dignes de louanges, pourrions-nous signaler encore, dans le fonctionnement de ces grandes institutions. Mais notre esquisse est peut-être déjà trop longue.

Concluons donc.

A tous ceux de "chez nous" qui rêvent de réformes dans notre enseignement secondaire, et qui voudraient voir remanier de fond en comble les programmes de nos collèges classiques, à tous les "novateurs" qui voudraient remplacer l'ancien système par l'idéal américain, nous conseillerions volontiers une visite ici.

Qu'ils viennent donc, tous ceux-là, observer de près comment l'on entend et l'on pratique, aux Etats-Unis, la culture libérale. Leur enquête finie, je crois que leurs conclusions ne différeraient pas sensiblement des nôtres. Ils se réconcilieraient avec nos établissements d'éducation classique; ils admettraient que les "pays latins" ont

encore du bon, et qu'au point de vue des études supérieures, du moins, la Nouvelle-France n'a rien à envier à ses voisins.

Certes, tout n'est pas parfait dans nos petits séminaires canadiens. Plusieurs auraient bonne grâce à rajeunir, par exemple, leurs auteurs, et à tenir davantage leurs élèves, pour la littérature et l'histoire, au courant des choses contemporaines. Certains points de leur discipline sont aussi passés de mode. Le régime du collège devrait, comme ici, imiter, de plus près, la vie.

Mais leur méthode de formation est éminemment rationnelle et progressive ; elle est une et harmonieuse ; elle tient compte du développement naturel de l'esprit, et ne lui donne, à la fois, que ce qu'il peut porter ; elle le suit, et lui distribue, au fur et à mesure de sa croissance, des aliments toujours plus substantiels.

Toutes ces qualités, jointes à l'expérience des siècles, la rendent infiniment préférable aux théories en vigueur ici. Sur cette question souveraine de la formation des intelligences, les Américains pourraient sûrement prendre chez nous de très utiles leçons.

NOTE

Nous avons rédigé notre travail d'après nos observations personnelles, d'après les renseignements que nous ont fournis, avec une rare bienveillance, plusieurs professeurs de collèges, et d'après des notes que nous avons puisées dans les auteurs dont voici la liste :

Ferdinand Brunetière.—" Dans l'Est américain." Revue des Deux-Mondes, 1er novembre 1897.

Paul Bourget.—" Outre-Mer." Deux volumes.—Surtout le chapitre " de l'éducation."

Timothy Brosnahan, S. J.—" Courses leading to Baccalaureate in Harvard College and Boston College." Woodstock, 1900.

Timothy Brosnahan, S. J.—" President Eliot and Jesuit Colleges." Woodstock, 1900.

Elisée Reclus.—" Nouvelle Géographie Universelle." Tome XVI—Les Etats-Unis. Paris, Hachette, 1892.

Claudio Jannet.—" Les Etats-Unis contemporains." Quatrième édition, tome II. Paris, E. Plon, 1889.

Baron P. de Coubertin.—" La psychologie du sport." Revue des Deux-Mondes, 1er juillet 1900.

Mgr Pèchenard.—Article sur " l'Education" dans l'ouvrage intitulé " Un Siècle." Paris, 1900. Page 810.

Edmond de Nevers.—" L'âme américaine." Tome II. Paris, Jouve, 1900.

Max O'Rell.—" Jonathan et son continent."

Barnand.—" Origine et progrès de l'éducation en Amérique." Paris, [illegible].

Plusieurs articles de revues françaises et américaines.

" Annuaires " de divers collèges.

L'ASCENSION

. . . . Par l'Ascension, le poème de Jésus finit dans la lumière, s'achève en idéale, en liliale, en matutinale clarté. Sa personne et son œuvre se fondent en une inaccessible, en une immarcessible gloire. L'histoire de son pèlerinage terrestre se clôt ainsi sur un épilogue éblouissant, où tout chante, où tout luit, où tout est couleur, mélodie, rayon, parfum, extase. Pour dernier, pour suprême souvenir, il nous lègue la splendeur de sa vision divine. Sa forme pure, sa forme diaphane, s'élève, majestueuse et fine, se détache, radieuse, se profile en clair sur le profond et chaud azur oriental, et s'en va,—diamant monté de saphirs, —briller là-haut de ses feux éternels, irradier sa transparence infinie.

Par l'Ascension, le poème de Jésus finit dans la lumière, s'achève en irréelle, en immatérielle clarté! . . .

Quel contraste avec le début, le prélude! Car Jésus avait inauguré son épopée mystique dans les conditions les plus humiliantes, les plus humainement désavantageuses, il l'avait inaugurée dans la nuit,—une nuit de décembre. Sans doute, des fulgurances étranges avaient traversé ce ciel hivernal, et guidé les pâtres vers la crèche de l'Enfant-Dieu. En même temps, l'air s'était empli d'un bruit d'ailes;—et des voix, des voix claires, cristallines, avaient modulé sur un rythme doux, et joyeusement épandu, par les vallées, les collines endormies, le nom trois fois saint du Verbe fait chair.

Mais, tôt après, le ciel s'était refermé, l'écho des voix s'était perdu, les lueurs éteintes. Et le Christ avait grandi, comme le plus humble, le plus obscur d'entre nous, cachant volontairement, sous les voiles d'une chair fragile, les mystères infinis de son Etre.

Une seule fois, durant tout le cours de sa carrière,—comme impuissant à comprimer davantage sa gloire et sa beauté intérieures,—les avait-il laissées jaillir au dehors. Et alors il en avait été transfiguré. Son corps, libéré des lois du temps et de l'espace, son corps, devenu blanc comme neige, subtil, impondérable, diaphane, avait pris son vol vers les hauteurs, et goûté, goûté pour un instant, à la vie immortelle. Mais, seuls, trois de ses disciples avaient été témoins de cette manifestation radieuse. Et tout était rentré dans l'obscurité,—l'obscurité voulue, cherchée, nécessitée par l'ordre providentiel du salut.

Après sa Résurrection même, après ce triomphe qui lui donnait enfin le droit de laisser irradier son âme, qui mettait définitivement tout son être en dehors, au-dessus des infirmités, des lourdeurs de notre condition présente, et qui conférait éternellement à sa chair les privilèges glorieux de la spiritualité, Jésus n'a pas voulu révéler son éclat.

Il s'est souvent montré aux siens,—à Madeleine d'abord, mais sous les traits d'un jardinier,—à ses disciples ensuite, mais tel qu'ils l'avaient vu autrefois,—aux pèlerins d'Emmaüs, mais sous les traits d'un pauvre pèlerin comme eux. Oui, même après sa Résurrection, après ce triomphe ineffable, cette surgie en l'immortalité, Jésus a caché sa gloire.

Pour venir parmi les siens, leur donner ses instructions dernières, et organiser définitivement son œuvre,—il a encore emprunté tous les dehors de notre nature, les frêles et chétives apparences de notre condition . . . .

Ah ! sa gloire, son éclat, son immortalité, sa subtilité, sa spiritualité, sa diaphanéité, tous les lumineux privilèges que lui avaient mérités sa vie, sa passion, sa mort et sa Résurrection,—Jésus se réservait de les manifester à son heure, à l'heure dernière, à l'heure des adieux, à l'heure où, jugeant son exil fini, il reprendrait les routes de l'Ether et remonterait dans l'Infini.

Et il l'a fait, il l'a fait au jour de son Ascension, il l'a fait royalement, splendidement, divinement.

Plus de mystères maintenant ! Tout éclate au grand jour. Le ciel et la terre sont admis à contempler l'absolue beauté de cette âme unique rayonnant à travers un corps immortel.

L'Ascension, c'est donc la fête de la lumière, c'est l'heure des révélations infinies. Et ainsi, le poème de Jésus s'achève en des clartés telles, que toute sa vie antérieure, sa vie d'humiliations, d'obscurités, de souffrances, en est égayée, illuminée,—en des clartés qui nous montrent bien le caractère providentiel de sa mission, et donnent à sa personne et à son œuvre le relief puissant qu'elles garderont éternellement . . . .

CONVENANCES DE L'ANNONCIATION

SANS aucun doute, Dieu aurait pu accomplir le mystère de l'Incarnation du Verbe, sans le faire précéder de la sublime scène de l'Annonciation.

Rien ne lui faisait une obligation stricte d'avoir recours à ce procédé, avant de réaliser, dans le temps, les desseins éternels de son amour.

Toutefois, puisqu'il a plu à son infinie délicatesse d'envoyer un ange annoncer à la Vierge le miracle auguste, résolu dans le secret de ses conseils,—cette disposition de sa Providence toute sage s'explique par des raisons de convenance, que je voudrais énumérer brièvement.

I

Et d'abord, par là, par l'Annonciation, l'esprit de la Vierge a été illuminé des rayons de la foi la plus vive en Celui qui devait être son Fils, son cœur a été embrasé du plus tendre amour pour ce Verbe divin qu'elle devait matériellement concevoir.

Lorsqu'il ne lui a pas encore emprunté le plus pur de son sang, et avant que l'Esprit-Saint, agissant sous une ombre protectrice, ne lui ait formé une chair, le Fils de Dieu habite déjà dans cette âme virginale, qu'il avait créée de son souffle très pur. Il habite invisiblement, par la foi, il repose dans ce temple spirituel et idéal, qui n'a pas été façonné de main d'homme.

Et, quand enfin le mystère de son Incarnation, dans le sein immaculé de Marie, s'opèrera par la vertu d'en haut, il sera reçu dans ce sanctuaire matériel, non comme un étranger, un inconnu, mais comme un fruit chéri à l'avance, attendu, désiré, et dont la présence sensible avait été préparée par la vie mystérieuse dont il jouissait déjà dans son esprit et dans son cœur.

II

Et puis, le fait de l'Annonciation,—c'est-à-dire la vision objective et les paroles révélatrices de l'ange,—rendait la Vierge Marie témoin fidèle et irrécusable du mystère, source de tous les autres, que Dieu plaçait à l'aube de la rédemption et qui ouvrait l'ère du salut.

Après avoir vu de ses yeux le messager céleste, après avoir entendu ses oracles et reçu les signes de la divinité de sa mission, Marie devait devenir l'inspiratrice des écrivains sacrés, et, par eux, attester à tous les âges à venir l'absolue vérité de la chose sainte que Dieu avait opérée en elle.

Comme l'Annonciation était le moyen le plus pratique de faire naître dans son esprit et son cœur la foi à la réalité divine, elle devait aussi donner à son témoignage une force, une valeur probante extraordinaire.

III

Enfin, qu'était-ce donc que Dieu voulait accomplir par l'Incarnation ?

L'union de la nature divine et de la nature humaine dans une seule personne.

Or, cette alliance, dont il avait rêvée de toute éternité,

et de laquelle dépendait le salut du monde, il fallait, pour la consommer, le consentement de l'épouse vraiment idéale, que l'Esprit-Saint s'était choisie entre toutes les filles des hommes.

Et comme, dans les familles royales, on envoie un ambassadeur solliciter la main de la princesse que l'on destine à l'héritier du trône,—Dieu n'a pas agi, envers Marie, avec moins d'auguste cérémonie ni de délicatesse, en dépêchant auprès d'elle un personnage de sa cour—Gabriel—pour lui proposer ces ineffables fiançailles avec son Esprit, pour lui offrir ce titre d'épouse, qui devait faire d'elle la plus sublime de toutes les créatures, et lui donner part aux privilèges divins, en la rendant Mère du Verbe.

Vraiment, un tel procédé, de la part du Tout-Puissant, ne peut que nous ravir d'enthousiasme et d'admiration! Etait-il possible de pousser plus loin le souci de la dignité humaine et d'agir avec une plus exquise délicatesse?—

POURQUOI NOTRE SEIGNEUR EST-IL MORT EN CROIX?

NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST est mort sur la croix.

Le grand œuvre de notre rédemption a été accompli et consommé par le moyen de cette vile chose,—une croix, une croix de bois, que les bourreaux avaient taillée dans un cèdre quelconque de la montagne, et qu'ils avaient mise sur les épaules de l'Homme-Dieu, en attendant de l'y clouer lui-même.

La croix, voilà donc l'autel où le Verbe fait chair a réalisé le sacrifice suprême, et où il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous donner la vie.

Tel est le fait attesté par l'Evangile, confirmé par la tradition, inséré au symbole de notre foi.

Or, pourquoi Notre Seigneur a-t-il voulu mourir ainsi,—a-t-il choisi la croix comme instrument principal de son supplice ?

Lorsque Dieu décrétait, de toute éternité, la passion de son Fils pour le salut du monde, pourquoi donc ordonnait-il qu'elle aurait lieu par le moyen de la croix, c'est-à-dire par l'instrument de torture le plus douloureux comme le plus ignominieux ?

Puisqu'il n'est pas permis de supposer que le hasard ou le caprice entre, pour si peu que ce soit, dans le plan divin, alors, pour quelles raisons le Verbe fait chair a-t-il préféré, à tous les autres, l'épouvantable martyre du crucifiement ?

Voilà la question à laquelle je voudrais essayer de répondre brièvement.

La Théologie scrute les profondeurs de Dieu, pour tâcher de découvrir les raisons admirables de ses actes, dans le temps ou dans l'éternité.

Prenons-la donc pour guide, et demandons-lui,—comme le poète faisait à sa divine Béatrice,—de nous révéler quelque chose du mystère qui nous occupe.

***

Et d'abord, Notre Seigneur Jésus-Christ a voulu souffrir et mourir sur une croix, pour nous donner à tous un sublime exemple de courage devant la mort.

La mort est le châtiment infligé par la faute primitive. Vous connaissez l'effroyable sentence prononcée par Dieu :

morte morieris, tu mourras. Et comme nous avons tous péché dans notre premier père nous encourons tous aussi la peine qu'il a subie lui-même. Nul n'y échappe. Nous sommes des condamnés.

Pourtant, d'ordinaire, c'est moins la mort que l'on craint, que le cortège d'humiliations et de douleurs qui la précède. En effet, pour l'âme chrétienne, la mort est vraiment une délivrance;—elle met un terme à cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine;—elle la tire du val des pleurs et la fait naître à un bonheur qui dure.

Mais hélas! les biens que la mort procure, par quelles douleurs, par quelles angoisses faut-il les acheter souvent?

Est-il rien de plus pénible que de voir nos plus nobles facultés dépérir?—rien de plus humiliant que de voir le corps refuser d'obéir à l'élan, à l'impulsion de l'âme,—la chair, instrument de l'esprit, devenir peu à peu, et pour des années peut-être, incapable de le servir?

Or, l'exemple de l'Homme-Dieu, marchant à la mort par le plus ignominieux et le plus terrible des supplices, est bien propre à retremper notre courage, à raffermir notre patience.

Quel est le chrétien, qui, en face du Crucifix, en face du Verbe fait chair expirant sur un misérable bois, ne se sent prêt à affronter tous les tourments, physiques ou moraux, par lesquels il pourra plaire à la Providence divine de l'éprouver, avant l'heure dernière? Pourrons-nous souffrir jamais, soit dans le corps soit dans l'âme, seulement la millième partie de ce que notre Maître Divin a enduré lui-même?

Et puis, comme, à travers tous les âges, plusieurs des disciples du Christ seraient appelés à donner leur sang en

témoignage de leur foi, de quel secours le souvenir et l'exemple du Christ en croix ne leur seraient-ils pas dans la lutte et dans le martyre ?

***

En second lieu, Notre Seigneur Jésus-Christ venait pour réparer la faute du premier homme.

Quelle avait donc été cette faute ?

Vous le savez.

C'est en cueillant le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal qu'il s'était attiré le châtiment divin. Par un commandement exprès, Dieu avait protégé contre toute atteinte les fruits de l'arbre mystérieux, planté au milieu du Paradis.

L'homme, pour son malheur, ne sut pas respecter l'ordre d'en Haut.

Or, Jésus, sur l'arbre de la croix, répare le vol antique. Jésus est le fruit, si longtemps et si impatiemment attendu, que Dieu accepte en échange de celui que le premier homme avait ravi. Le crucifiement de Jésus est un acte de solennelle restitution, faite à Dieu au nom de l'humanité. Voici que, par son sacrifice, tout rentre dans l'ordre. L'harmonie est rétablie. Dieu est satisfait. Son obéissance jusqu'à la mort détruit l'effet de la désobéissance de notre premier père. Ce que celui-ci avait perdu en mangeant du fruit de l'arbre de la science, Jésus nous le rend sur la croix, arbre de vie.

***

Jésus sur sa croix, se trouvait suspendu entre ciel et terre. Et ainsi, la présence de son corps auguste dans les hauteurs, a eu pour effet de purifier l'air des esprits im-

mondes qui l'infestaient. Déjà, la terre avait été sanctifiée par l'attouchement de ses pas. Au jour de son baptême, il avait, par sa présence dans le fleuve du Jourdain, consacré aussi les eaux universelles. Il fallait que l'atmosphère qui entoure le globe terrestre ressentit également les bienfaisants effets de sa vertu divine. Et c'est au jour de son crucifiement, alors qu'il était élevé entre ciel et terre, que Jésus lui communiqua quelque chose de sa pureté, et en chassa les puissances ténébreuses qui, invisiblement, l'occupaient.

***

Enfin, la forme de la croix symbolisait merveilleusement l'universalité de la rédemption qu'il venait accomplir. Jésus est mort pour tous sans exception. Et la croix, par ses quatre extrémités, signifie, en effet, la vertu illimitée du sacrifice du calvaire. La terre et le ciel, l'orient et l'occident en bénéficient. Toute âme humaine y a des droits. Le Christ embrasse tout l'univers dans ses grands bras étendus.

Ah ! vraiment, c'était bien en mourant sur une croix qu'il pouvait le mieux nous donner l'idée de la catholicité, de l'universalité de son œuvre rédemptrice.

CHOSES D'ANTAN

. . . . Pour une âme neuve et fraîche, l'avenir c'est tout. A ce seul mot elle tressaille, et son regard contemple fixement des visions de rêve. Comme le marin, elle aime l'inconnu, les grands espaces insondables ; comme lui, elle aime à respirer les parfums que les brises apportent de terres inexplorées ; et il lui tarde, comme à lui, de toucher aux mondes entrevus. Cela s'explique. Cette âme n'a pas encore vécu. Elle est sans passé, sans histoire. Son intelligence, qui s'éveille, subit la fascination des lointains, car, en arrière, il n'y a rien pour elle, rien non plus dans le présent ; elle regarde au-delà et scrute avidement les profondeurs de l'horizon ; elle attend de l'avenir la révélation de choses mystérieuses, l'explication d'énigmes qui déjà la tourmentent et piquent sa curiosité.

Son cœur est plein d'aspirations naïves, d'élans généreux vers un bien supérieur. Les revers n'ont pas froissé ce cœur vierge. Il est libre encore de ces débris qui rappellent les trahisons du sort et le néant de nos songes de grandeur. Parce qu'il n'a pas souffert, il ne saurait douter. Aussi l'espérance l'emplit, le soulève. Ses ambitions vont très loin, visent très haut. Il croit, dans son inconscience, que le succès favorisera ses débuts et l'accompagnera toujours.

Les anciens, ceux qui ont vécu et qui savent par expérience l'inanité des rêves de jeunesse, accueillent ce-

pendant volontiers les confidences d'une âme qui s'ouvre à la vie. Ils ne partagent pas ses illusions, c'est vrai; ils sont portés à en sourire. Mais ils aiment quand même à en connaître l'expression. Car elles témoignent d'un enthousiasme si chaud, si sincère!—et d'un cœur capable de grandes choses, puisqu'il est capable d'en rêver!

L'avenir donc, pour une âme neuve et fraîche, l'avenir, c'est la fortune, l'avenir, c'est la réalisation de ses désirs les plus fous, l'avenir, c'est la gloire.

Or, l'illusion ne tarde pas à s'évanouir. Il ne faut pas au jeune homme un long temps pour arriver à constater le mensonge de ses rêves. Dès son entrée dans le monde, il reconnaît qu'il a été la dupe de sa propre imagination, qu'il s'est nourri de chimères, que les choses ne sont pas comme il se les figurait. Et, à mesure qu'il avance dans les jours, de nouvelles déceptions viennent donner des démentis à ses espérances. Il avait porté si haut ses regards dans ses visions idéales! Maintenant, en face de la réalité, il éprouve un saisissement douloureux . . . .

Les spectacles qu'il voit le froissent, l'indignent, le navrent. Quel réveil pénible au sortir des songes du premier âge! Quel contraste, quel abîme entre l'avenir du rêve et l'avenir vécu!—Lui, qui avait espéré monter aux cimes ensoleillées, conquérir la richesse et la gloire, il est, comme tous les autres, obligé de disputer, pied à pied, la terre; il demeure inconnu, misérable. Il se heurte à l'hostilité froide, à la sourde jalousie, à la malveillance évidente, à la méchanceté ou à l'indifférence de ceux-là mêmes qui s'étaient dits ses amis à toujours; il rencontre mille ambitions rivales qui essaient de se supplanter l'une l'autre; il voit que le succès n'est pas toujours au mérite ici-bas, et comme, pour l'acheter, beaucoup ne craignent

pas de transiger avec leur honneur et leur conscience; il voit comme, dans l'âpre lutte pour l'existence, les sentiments les plus grands de l'âme humaine disparaissent souvent devant de mesquins intérêts personnels . . . . Et tout cela le révolte, l'écœure. Quel triste lendemain, hélas!

Ah! il comprend maintenant le triste sort de ces vaincus de la vie, pour qui le monde est sans pitié,—épaves que les vents et les flots secouent rudement, pauvres êtres brisés chez qui la volonté n'était pas à la hauteur de l'intelligence, et dont tout le crime, peut-être, a été de trop espérer, de trop attendre des jours.—Oui, il comprend, et il deviendrait lui-même une de ces victimes, si son courage chrétien ne survivait à la chute de ses illusions, si son esprit de foi ne lui révélait, par delà les misères du temps et au prix de ces misères mêmes, un bonheur qui ne doit pas finir.

Or, il fait bon, quand on a été ainsi désabusé, et qu'on a vu ce que l'avenir pouvait donner, revenir par la pensée à ses années premières; il fait bon, quand on a appris comme ici-bas l'intérêt se glisse sous l'amitié et emprunte les dehors et les paroles de l'amitié, se ressouvenir des liaisons de l'enfance et des premiers élans du cœur,—élans spontanés, sincères; il fait bon quitter un peu le champ de lutte, oublier la réalité qui nous tient tout le jour et se reporter vers ce qui n'est plus. Cela rafraîchit! cela retrempe! cela apporte au cœur je ne sais quel charme, quelle suavité!

Retrouver des choses perdues, revivre ses impressions d'autrefois, se revoir aux jours où notre âme était dans toute sa beauté neuve, comme c'est doux! Autant l'avenir nous attirait, autant le passé maintenant nous retient

amoureusement. Il y a dans ce passé un charme de séduction. On l'embellit, on le revêt de vague poésie, on l'aperçoit comme à travers un prisme. Même vu dans sa réalité, n'est-il pas plein d'attraits encore? Il nous vient de là-bas une senteur de printemps qui nous enivre après tant de jours. On oublie les soucis de l'heure présente et on reprend ses anciens rêves. L'âme libre des liens qui l'enchaînent à tel endroit de l'espace et à telle œuvre quotidienne, s'ouvre toute grande aux souvenirs et aux espérances d'antan . . . .

POURQUOI L'ANNONCIATION A-T-ELLE ETE FAITE PAR UN ANGE?

C'EST un ange—Gabriel—qui est venu annoncer à la Vierge Marie le mystère de l'Incarnation du Verbe dans son sein immaculé.

Or, pourquoi Dieu s'est-il servi ici du ministère angélique? Ne pouvait-il pas communiquer directement avec sa créature? L'Esprit-Saint ne pouvait-il pas illuminer Marie, lui révéler qu'il allait se la fiancer et opérer en elle le grand miracle d'amour? Ou bien, puisque des prophètes avaient vu et prédit déjà cette sublime chose, n'appartenait-il pas plutôt à un prophète d'en apprendre à la Vierge l'immédiate réalisation?

Encore un coup, pourquoi Dieu a-t-il confié ce rôle à un ange?

La sagesse infinie est impénétrable. Qu'il nous soit permis, toutefois, de chercher à découvrir quelques raisons

qui justifient la préférence divine, qui montrent les convenances de choix divin.

***

Et d'abord, en envoyant Gabriel vers Marie, le bon Dieu a, tout simplement, suivi la loi qu'il avait lui-même établie pour la révélation des choses célestes(1). Selon l'ordre de sa Providence, en effet, les anges sont ses intermédiaires auprès des humains. Ici-bas, Dieu agit-il directement ? Sa puissance et sa bonté ne se manifestent-elles pas, au contraire, à travers les causes secondes ?

Ainsi en est-il dans la sphère surnaturelle. Les anges sont médiateurs entre Dieu et nous. Ils reçoivent sa lumière et nous la rayonnent ; ils reçoivent les ordres divins et nous les transmettent. Sous l'ancienne Loi, combien il y a eu d'apparitions angéliques ! Que de fois Dieu s'est servi de leur ministère pour communiquer avec les mortels !

Voyez les rois de la terre : ils s'entourent de ministres qui recueillent leurs ordres et les transmettent à tout l'empire. On ne concevrait pas que le Prince intervînt directement dans toutes les affaires. Cela diminuerait son prestige. La dignité royale s'y oppose.

A plus forte raison convient-il que le Roi des Rois ait des ministres, des serviteurs, qui annoncent à ses sujets ses décrets éternels, qui tiennent les hommes en relations avec la cour céleste.

Il était donc tout simple que Dieu envoyât son ange vers Marie, au lieu de s'adresser à elle directement. Cela

(1) Sum. theol. 3a p. qu. XXX, a. 2.

était conforme à l'ordre établi, et convenait mieux à sa dignité.

***

En second lieu, les anges ont eu, dès le commencement de leur béatitude, une révélation, au moins générale, du mystère de l'Incarnation. Et Dieu ne leur avait dévoilé les grandes lignes du miracle que parce qu'il voulait le leur faire annoncer au monde(1). Toutes les missions angéliques ont été, en effet, ordonnées à ce mystère. Toutes les révélations antiques n'ont eu qu'un but: préparer, figurer, annoncer l'Incarnation du Verbe.

Alors,—je m'étonnerais que Dieu n'eût pas permis à ses anges de figurer dans le dénouement du drame où ils avaient tenu les premiers rôles, qu'il les eût congédiés avant la fin,—eux, les sublimes acteurs du prélude, les sublimes figurants du début,—au moment le plus pathétique et le plus solennel. Envoyés, comme dit l'apôtre, pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut(2), leur place était toute marquée dans la scène qui allait inaugurer la rédemption, comme elle le sera au-dessus du berceau de l'Enfant-Dieu.

***

Trois acteurs avaient joué le drame fatal de la chute: Satan, prince des esprits, Adam et Eve, pères du genre humain. Or, admirez la merveilleuse économie du plan divin dans la réparation. J'y vois aussi trois personnages principaux: l'Ange, la Vierge et Jésus,—trois personnages

(1) Sum. I. p. qu. LVII. a. 5. ad Im.
(2) Hebr. I, 14.

qui correspondent aux premiers, et qui vengent l'humanité du tort que ceux-ci lui avaient fait. Dans les deux drames, il *y* a un esprit, dans les deux un homme, et dans les deux une femme. C'est évidemment les yeux fixés sur la scène primitive que Dieu a conçu le dessein de la rédemption. Il y a trop d'harmonie entre l'ordre de la chute et celui de la réparation, pour que l'on puisse penser autrement. L'équilibre est rétabli. Satan s'était adressé à Eve, comme plus faible, plus facile à séduire. L'ange Gabriel s'adresse à Marie. L'obéissance de l'une est cause de mort. L'obéissance de l'autre est source de vie. Quelle merveilleuse correspondance, à travers les siècles, du bien et du mal, de la faute et du salut !

Dieu aurait-il pu réaliser cet admirable plan, s'il n'avait pas envoyé son ange?—

***

Enfin,—quatrième et dernière raison,—la virginité est sœur des anges. Les vierges vivent dans la chair d'une vie qui n'est pas de la chair, *in carne præter carnem*, et St-Augustin, commentant la parole de l'Apôtre, dit que la virginité est dans la chair, mais qu'elle a dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair. *Habet aliquid jam non carnis in carne.* Or, Marie était Vierge sans tache, et il était digne de la délicatesse divine de lui faire annoncer le mystère de sa maternité virginale par un ange en qui elle reconnut un frère bien-aimé. (1) *Angelis semper cognata virginitas.*

J'ai fini.—J'ajouterai seulement que si la sagesse divine paraît dans l'envoi de l'ange vers Marie, elle n'éclate pas

(1) Sum. 3a. p. Ibid.

moins dans le choix qu'elle a fait de Gabriel. Il appartenait à Gabriel, *archange*, de révéler le plus sublime des miracles; il appartenait à Gabriel, *vertu de Dieu*, de proclamer la venue du Dieu fort, du Libérateur puissant, le Christ Jésus.

LES DERNIERS HURONS

A M. Prince
Docteur-en-droit

LA JEUNE LORETTE est située dans le vestibule des Laurentides. On y monte par une pente si douce, si atténuée, qu'on se croirait toujours en plaine. L'endroit est pittoresque, comme tous les endroits de montagne. Une rivière y descend en cascades qui jettent dans l'espace une note de vie. Des touffes de pins lui versent leur ombre mystérieuse.

Le coup d'œil est magnifique :—de chaque côté, à perte de vue, ondulent les vertes Laurentides; et, là-bas, sur l'autre versant de la vallée du St-Charles, où dorment tant de souvenirs, apparaît un nid de pierre: c'est Québec. Le soir, le spectacle devient féérique. Le soleil traîne, sur les murailles grises, ses lueurs mourantes, et teint de pourpre les coupoles et les flèches. Ses derniers rayons se noient dans les flots du port. Alors, tout revêt un ton uniforme; les lignes, les contours s'effacent. Puis, tandis que la nuit descend sur les choses, et les enveloppe, la ville, au loin, s'illumine. C'est merveille de voir, dans l'ombre, s'allumer ses mille feux. Partout, sur le vieux promontoire, naissent des clartés presque blanches, qui vont rejoindre, au bas de l'horizon, les premières étoiles . . .

Ici habitent les descendants des Hurons. Eux qui avaient la terre, il leur reste ce coin de pays, cette *réserve*(1). Pauvres débris d'une grande tribu ! L'âme, avide de se déprendre du présent, et de vivre, pour un peu, avec les témoins du passé, avide aussi d'oublier l'activité fiévreuse de nos villes, dans la vision de mœurs primitives, ne trouverait pas chez eux tout ce qu'elle cherche. Les Hurons n'ont presque rien gardé des mœurs et des traditions de leurs ancêtres ; la vague poésie des choses anciennes ne plane plus au dessus de leur bourgade.

Ils perdent leur langue. La civilisation, qu'ils fuyaient, les a relancés jusque dans leur réserve. Ils l'ont subie, avec gêne d'abord ; et puis, comme leur tempérament n'offrait guère de résistance—les Hurons se sont toujours distingués par un naturel doux et conciliant—ils ont fini par s'accommoder assez bien du voisinage des étrangers. Ils en ont adopté le costume, et aussi, un peu, les habitudes, sauf celle du travail régulier. Leur figure nous rappelle le type premier, mais on a quand même peine à découvrir en eux des hommes d'un autre âge.

Les maisons ressemblent, pour la forme et la dimension, à celles de nos villages. Seulement, elles sont dans un affreux pêle-mêle, posées comme au hasard, l'une sur l'autre.—Ce désordre, qui n'a rien de beau, est pourtant très caractéristique. Pour le sauvage, la maison est tout simplement un abri, un peu plus confortable qu'une tente : il ne regarde donc pas où il la construit ; il ne s'occupe pas plus de l'entretenir ni de l'embellir, que s'il devait demain aller se fixer ailleurs. Le fils des Hurons a toujours des goûts nomades ; la grande vie errante et libre le fascine.

---

(1) Mot consacré pour désigner les portions de territoire, affectées, par le gouvernement canadien, aux indigènes.

Et c'est pourquoi il ne veut pas s'attacher à sa demeure d'un jour. S'il l'ornait, il ne la quitterait ensuite qu'à regret ; il se trouverait mal loin du foyer . . . .

Un enclos étroit sert de cimetière : là sont ensevelies plusieurs générations.—On connaît le culte du sauvage pour les siens qui ne sont plus. Tous les historiens nous vantent sa fidélité à la mémoire de ses pères. Le christianisme n'a pas détruit ce sentiment, né d'un souvenir et d'une espérance, mais il l'a ennobli, comme tout ce qu'il touche, il l'a élevé à la dignité de dévotion.—Le "fils des bois" se rappelle toujours ses morts, mais il le fait maintenant avec esprit chrétien ; il a foi en l'éternelle vie, pour ceux qui se sont endormis dans le Christ. Le lieu où ils dorment leur dernier sommeil lui est sacré. Il néglige sa demeure, mais il se plaît à parer leur tombe. Le cimetière est propret ; on y travaillait encore quand nous l'avons visité. Cela contraste avec l'air d'abandon qui règne par toute la bourgade.

. . . Je me disais intérieurement : La tribu huronne, qu'est-elle autre chose qu'un vaste champ de morts aussi ? Il ne reste plus du passé que des ombres errantes. Tous éteints, tous évanouis dans des lointains de rêve, aussi bien ceux que voient nos regards, que les inconnus ensevelis sous la terre. Nous sommes en face de débris . . . .

La chapelle m'a intéressé. L'âme y éprouve ce recueillement involontaire, que l'on ressent toujours dans les vieux sanctuaires, auxquels leur âge ajoute quelque chose de plus vénérable. Les murs sont comme imprégnés de prières ; il y traîne je ne sais quel parfum . . . . "Rien nefixe et ne ressuscite le souvenir aussi sûrement que les parfums."(1) Et, celui qui emplit l'humble chapelle hu-

(1) M. de Vogüé.

ronne, nous rappelle la foi naïve et l'enfantine piété des anciens. Elle est consacrée à la Reine du Rosaire : le diplôme d'érection de la confrérie, appendu au mur de la petite sacristie, date de l'an 1730, et est signé : *Thomas Ripoll*, maître général des Frères-Prêcheurs, (en la 6e année de son généralat).

Tout, dans le temple, converge vers Marie ; elle en est la patronne et la reine. Sitôt que les premiers missionnaires lui eurent fait connaître sa douce Mère du ciel, le Huron commença à l'aimer de tendre et filial amour ; et il a légué à ses fils cet amour en héritage. Marie a eu, depuis, toutes les prédilections de la tribu ; le Huron lui a adressé, d'âge en âge, d'ardentes et vives prières. Ce n'était pas assez de l'honorer en la priant ; il a cherché à lui exprimer ses sentiments par des *œuvres d'art*. Rien d'original, de bizarre comme les statues ou peintures que la dévotion à la Vierge lui a inspirées.—J'ai remarqué, entr'autres, dans le tombeau de l'autel, une sculpture sur bois ; et, sur le mur, une reproduction de la "Vierge à la chaise." C'est peut-être là ce qu'il y a de moins mal. Le reste est quelque peu grotesque. Ainsi, saint Joachim et sainte Anne, qui entourent leur fille, devenue leur reine, sont loin d'être des œuvres de mérite. Les formes grossières ont été vêtues de décorations qui achèvent l'effet. Saint Joachim vous regarde fixement avec des yeux d'ébène, de vrais yeux de Huron, flamboyants, terribles,— et la bonne sainte Anne est de toutes les couleurs. Pourtant, il se dégage de ces productions d'un peuple enfant, ignorant d'art, quelque chose qui plaît.

Parmi les œuvres anciennes, il y a des morceaux très précieux, apportés des "vieux pays" : deux statuettes, deux crucifix, un ostensoir, un bénitier, des candélabres,

une lampe de sanctuaire (hors d'usage), tout cela en argent massif. Sous le pied en ovale de l'ostensoir, il y a ces mots de gravés :

> CLAVDE PREVOST ANTIEN ESCHEVIN DE PARIS ET ELIZABETH LE GENDRE SA FAMME MONT DONNE POVR SERVIR A LEGLISE DES PERES JESVITES AVX TROIS RIVIERES LAN 1664.

La sacristie renferme un ornement complet brodé par les dames de la cour de Louis XIV. J'ai admiré la perfection de ce magnifique produit d'art religieux, lequel est en même temps un souvenir historique. Un détail : les filaments d'or, mêlés à la trame, ont conservé, après tant d'années, tout leur éclat. La matière était donc de qualité supérieure. En ce temps-là, rien n'était trop beau pour le culte divin. Et les grandes dames du grand siècle étaient heureuses de mettre au service des autels leur fortune et leur talent.

On le voit, ce pauvre sanctuaire a, lui aussi, son trésor, et les Hurons gardent jalousement ces reliques doublement précieuses.

. . . . Puisse-t-il rester toujours tel qu'il est, ce temple, pour nous parler d'un âge mort ! Il a un cachet d'ancienneté, d'originalité, dont je souhaite qu'on ne le dépouille jamais. Tant de vieilles choses disparaissent. Des profanes, insensibles à leur vague poésie, nous enlèvent, un à un, ces débris, sur lesquels le regard s'arrêtait avec amour. On veut tout moderniser. Pourtant, aux heures de rêverie, il fait bon errer parmi les témoins antiques . . .

Là-bas, sur la réserve huronne, s'effacent aussi les vieux souvenirs; ils s'en vont, ceux d'un autre temps; bientôt, les derniers survivants de la tribu se seront perdus dans la civilisation envahissante.

Qu'elle reste, du moins, la chapelle primitive! Qu'elle reste pour nous remémorer toujours ceux qui ne sont plus! Qu'elle demeure, pour nous inviter, par les tintements grêles de sa cloche, et par son parfum de passé, à la prière pour les morts! . . . .

LE ROLE DE L'EDUCATION

A Monseigneur
O. E. MATHIEU, P. A.—C. M. G.

Prenons le mot et tâchons de l'expliquer.

C'est aux Romains que nous le devons. Education vient du latin *educere:* tirer de—sortir de—extraire de. Qu'est-ce à dire?—C'est à dire que l'éducation a pour but, pour unique fin, de tirer, de l'enfant, l'homme, et l'homme complet. Elle fait sortir l'âme et le corps des langes du premier âge, et les conduit jusqu'à parfait développement, jusqu'à matûrité.

Que fait l'artiste, le sculpteur?

Il prend un bloc de marbre brut, et ce bloc, il le travaille, il le façonne, il le taille. Enfin, après des journées de labeur et des veilles enfiévrées, une statue, aux formes pures et aux lignes harmonieuses, apparaît. C'est toujours la même pierre. Mais combien différente d'aspect! L'artiste a mis dans le marbre la ressemblance de son idéal. Quelle majesté de physionomie! Quelle délicatesse et

quelle grâce de contours ! Quelle ampleur, quelle proportion de formes ! On dirait vraiment qu'un souffle de vie l'anime, cette statue ; on dirait que ses lèvres, si finement dessinées, vont s'ouvrir pour nous parler, que toute sa figure, immobilisée dans je ne sais quel rêve intérieur, va soudain, par la voix et le regard, nous révéler le mystère qui l'absorbe. N'est-ce pas qu'ils sont merveilleux, l'art et le ciseau de l'ouvrier, pour transformer ainsi une masse informe en une idéale apparition !

L'œuvre de l'éducateur est analogue à celle de l'artiste, encore qu'elle lui soit infiniment supérieure en résultats. Car, la statue qui naît sous les doigts du sculpteur, c'est une beauté froide et vide, qui restera éternellement inerte dans la pierre. Mais l'éducateur prend l'enfant —matière vivante, grossièrement pétrie—et il doit, par un travail long et consciencieux, par une série de délicates opérations, faire de ce petit être, aux traits indécis, et aux lignes indistinctes, un chef-d'œuvre de beauté physique, intellectuelle et morale ;—il doit aider, seconder les efforts de la nature, tirer du chaos, réveiller les nobles facultés comme endormies dans la matière, dégager de leur écorce tant de puissances latentes ;—et les développer ensuite, ces facultés, les orienter dans le sens du bien, du beau, du vrai, de l'honneur et de la vertu ;—cultiver, exercer toutes ces puissances, leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner.

Une âme d'enfant est comme de la cire molle. Or, avant qu'elle ne prenne de la consistance, il appartient à l'éducateur de la mouler, de la façonner, de lui mettre une empreinte indélébile, de graver dessus des caractères sacrés qu'elle gardera toujours.

L'éducation comprend tout un ensemble de choses.

Ceux qui veulent la restreindre à la formation extérieure de l'individu, ou au développement de telle faculté particulière, se trompent tout à fait. Car, c'est l'homme tout entier qu'elle travaille,—l'âme et le corps, l'ange et la bête, la matière et l'esprit.

—L'éducation façonne le corps.

Notre corps n'est pas une quantité négligeable. Sans doute, l'homme ne doit pas idolâtrer sa chair, ni faire, de la partie inférieure de son être, le principal, l'unique objet de ses préoccupations. Mais encore doit-il en tenir un juste compte. Notre âme est enchainée, fortement chevillée à un corps; et ce corps est destiné à être l'instrument des opérations de notre intelligence. Donc, pour que notre esprit puisse s'exercer, il faut que nos organes, nos nerfs, nos sens, en un mot, tout notre être physique, soit dans un parfait équilibre. Suffit-il à un artiste d'avoir du génie? Si les cordes de sa lyre sont faussées, brisées, pourra-t-il en tirer des sons harmonieux? De même, chez nous, l'esprit se ressent des désordres de la chair; il ne peut rien, si la matière ne lui prête son concours. Les anciens avaient bien compris l'influence du corps sur l'âme, leur mutuelle dépendance, quand ils disaient: *mens sana in corpore sano.* Aussi les Grecs, qui furent d'habiles éducateurs, faisaient-ils une large part aux exercices physiques. Par cette méthode, ils ont formé des hommes qui sont restés, à travers les âges, les types de la beauté parfaite. Et, toute éducation qui ne cultive pas, qui ne développe pas le corps, est une éducation fausse, une éducation qui manque son but.

—L'éducation—par l'instruction—ouvre, assouplit, fortifie l'intelligence. L'esprit de l'enfant vient de s'éveiller; il ne sait, il ne connaît rien. A l'éducateur de commencer à l'orner, à le meubler. C'est ici que son rôle

devient souverainement délicat et difficile. Comme il doit y aller lentement, avec réserve! Les mères donnent à leurs enfants une nourriture proportionnée à leur estomac. L'éducateur doit, ainsi, doser la science aux jeunes et frêles esprits qui lui sont confiés. Les surcharger serait les briser. Trop de lumière à la fois les éblouirait, les aveuglerait même. En même temps qu'il les développe, il doit les fortifier. Car, développer sans fortifier, c'est le plus souvent anéantir.

L'éducateur doit, peu à peu, apprendre à l'enfant à penser par lui-même, à avoir des idées personnelles;—il doit le laisser coordonner, digérer ses connaissances, s'assimiler ce qu'il a lu ou ce qu'il a appris; il doit le former à la méditation, à la réflexion. Il y en a qui ont le cerveau chargé d'idées étrangères, la mémoire remplie d'une foule de textes. Mais, ces pensées, qu'ils ont empruntées çà et là, sont comme autant de plantes parasites, qui sucent la sève de l'arbre, et empêchent ses jeunes rameaux de croître, de s'étendre. Il leur eût été plus utile de chercher à tirer de leur propre fond quelques idées. Je sais, le travail cérébral épuise, consume. Mais, comme l'esprit se fortifie par cet exercice! Combien la réflexion donne d'ampleur, de pénétration à l'intelligence! Au fond de chaque esprit, il y a les mêmes idées en germe. Mais peu savent exploiter leurs richesses; peu font effort pour tirer parti de leurs ressources. C'est pour cela que les esprits vraiment personnels sont si rares. On aime mieux s'en remettre aux autres. Chacun préfère vivre sur le patrimoine commun. Pourquoi défricher sa propre terre? A quoi bon se donner tant de peine? Pourrait-on espérer voir pousser dans son champ des plantes inconnues? Puisque non, alors n'est-il pas plus commode de cueillir dans le champ voisin une moisson déjà mûre?—Ainsi l'on va.

Le grand vice de l'instruction, de nos jours, c'est, précisément, de charger la mémoire de pensées toutes faites, d'une foule de notions plus ou moins disparates. Elle fait du cerveau un véritable casier qu'elle emplit de choses; elle ne donne pas suffisamment aux intelligences le temps, la liberté de réfléchir, de coordonner, de synthétiser, de simplifier, de tout ramener aux idées supérieures et aux vues d'ensemble, infiniment fécondes. Elle tend à faire des érudits—et c'est tout. Encore, quels érudits?

—L'éducation forme le cœur; elle trempe le caractère pour les luttes à venir; elle soumet la volonté au joug d'une discipline à la fois énergique et douce.

Une âme d'enfant a besoin d'être soutenue, dirigée, guidée, domptée. Elle a des dispositions au bien, mais elle a également des tendances au mal. Et, si une main ferme ne vient l'incliner, de bonne heure, dans le sens de l'honneur et de la vertu, il est à craindre qu'elle ne penche du mauvais côté.

Et puis, que fera-t-elle plus tard dans la vie, si elle n'apprend, dès ses jeunes années, à vaincre ses caprices, pour n'écouter que la voix de la raison et du devoir?

De nos jours, on entend monter de partout ce cri de plainte: "*Hominem non habeo*, nous n'avons point d'hommes." Qu'est-ce à dire?—Certes, il faut être de son temps, il faut aimer son temps. Mais il ne faut pas que cet amour nous aveugle, il ne faut pas qu'il nous empêche de voir ni de dire la vérité sur les hommes et les choses de notre temps. Or, franchement—les hommes aux convictions sérieuses, les hommes qui placent leur conscience plus haut que leur intérêt, les hommes d'honneur, de devoir, les hommes de caractère, sont trop rares. L'intruction est plus répandue que jamais. Mais, à côté de

théories brillantes, de spéculations superbes, de vues idéales, on voit, dans la pratique, des spectacles écœurants. Ah! si l'éducation était toujours et partout ce qu'elle doit être,—si elle ne se contentait pas de verser sur les intelligences des torrents de lumière, si elle remplissait entièrement son rôle, et s'occupait des cœurs, des volontés, des caractères, pour les façonner, pour les former au bien, pour les tremper vigoureusement, aurions-nous à déplorer de si universelles défaillances?—

Est-ce tout? L'œuvre se borne-t-elle là? Quand l'éducation a développé le corps, cultivé l'esprit, formé le cœur, son rôle est-il fini?—

Ce serait tout, ce serait fini, si l'homme n'avait encore un plus magnifique privilège, une fin surnaturelle, qu'il doit s'efforcer d'atteindre. Or, pour l'atteindre, il a besoin de lumières, et il a besoin de forces. La religion lui donnera tout cela—et c'est pourquoi la religion doit avoir une part, et une part très grande, dans la formation de la jeunesse chrétienne. L'enfant chrétien a droit à une forte instruction religieuse, qui lui révèle clairement le but de sa vie, qui prémunisse sa foi contre tout danger;—il y a un droit absolu, inaliénable, comme à son pain. Et, si on la lui refuse, on commet ce crime sur lequel le Prophète se lamentait: "*Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*. Les petits enfants ont demandé du pain, ils ont crié pour avoir du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner. (1)"

L'enfant chrétien a également droit à une formation religieuse, qui développe en lui tous les sentiments surnaturels, et le fasse ressembler à son Maître, le Christ Jésus.

(1) Thren. IV, 4.

Le priver des connaissances et des secours qui lui sont nécessaires, pour bien remplir les devoirs de la vie chrétienne, serait commettre à son égard la plus criante des injustices . . . .

LA VIERGE ET LE LIS

A ma Sœur
LILLIAN-BEATRICE

.....*Sicut lilium*..... *amica mea*.....

Le mot de lis revient souvent dans l'office de la Vierge. L'Eglise compare volontiers Marie à la fleur de neige, sur laquelle Notre Seigeur reposa un jour son regard, et qui le séduisit par son idéale beauté.

Aussi bien, l'Ecriture ne l'avait-elle pas ainsi désignée, des siècles à l'avance? N'était-ce pas Dieu lui-même qui avait voulu la caractériser sous ce symbole gracieux? Dans le Cantique des Cantiques, où l'Esprit-Saint célèbre le mystère de ses fiançailles divines avec la Vierge Immaculée, on l'entend en effet s'écrier: Ma bien-aimée est comme un lis . . . . *Sicut lilium* . . . . *amica mea.* (1)

Considérons donc les analogies qui existent entre ces deux fleurs virginales,—le lis, fleur de la terre, et Marie, fleur des cieux.

***

Le lis pousse une tige droite et haute. Sa taille est fine, souple, élancée. Voyez-le au milieu des parterres:

(1) Cant. II, 2.

il domine tout. Les autres fleurs,—anémones, primevères, œillets,—s'élèvent à peine au-dessus du velours des pelouses. Pour les cueillir, ou pour respirer leurs parfums, il faut se pencher. Mais le lis, lui, il est si grand, si haut. Sa tête élégante et soyeuse s'offre à nos caresses; il vient nous porter ses senteurs pénétrantes. Il semble que le soleil l'attire, le sollicite, qu'il veuille monter toujours vers ses rayons; il semble qu'il ait besoin, pour vivre, de respirer l'air des hauteurs, qu'il veuille boire, le premier, la rosée de l'aurore.

Il s'élève au-dessus des autres fleurs, et pourtant, il n'a rien de raide, de dédaigneux. Sa tige flexible, qui ondule au moindre souffle, a je ne sais quel grâce charmante. Ses feuilles, qui retombent, lui donnent cet air humble, modeste, qui sied si bien à la vraie grandeur . . .

C'est ainsi que la vie de Marie fut une élévation constante vers Dieu, soleil infini, idéal de toute perfection. Cette douce créature n'avait rien de la terre. Son esprit habitait les hauteurs où règne un souffle divin; son cœur n'était épris que des invisibles réalités. Chaque jour, la rosée de la grâce venait la rafraîchir. Le poids de la chair n'entravait pas le vol de l'âme. Dieu lui était toujours présent; elle était toujours présente à Dieu.

Tout, en elle, obéissait à des lois supérieures. Ses sens subissaient l'impulsion de ses pensées divines. Sa volonté était toujours en harmonie avec ses aspirations. Sa parfaite correction extérieure reflétait son intense vie intime. Comme un beau lis, elle montait droit vers Dieu, Comme le lis aussi, elle était modeste, et ne se glorifiait qu'en son Seigneur.

Tous ce que le lis possède d'éclat et de parfum monte vers le ciel. Tout ce que Marie possédait de grâce et de

sainteté, elle le rapportait à Dieu, qui lui avait tout donné, et qui avait daigné, selon ses propres expressions, regarder la bassesse de sa servante.(1)

***

La fleur de lis est blanche,—d'une blancheur plus douce, plus délicatement nuancée, que celle de la neige ou du marbre. La blancheur de la neige est froide, la blancheur du marbre est terne. Mais la blancheur du lis est chaude et révèle la vie. Il y a comme un velouté d'épandu sur ses pétales. On dirait que le soleil lointain leur a mis un peu de son éclat.

Marie, de même, était toute blanche, toute pure. La moindre poussière ne l'effleura jamais. Miraculeusement préservée de la tache originelle, dès le premier instant de sa conception, sa vie entière s'écoula sans qu'elle commît même une faute légère. Je ne sais quel Père de l'Eglise l'a appelée un palais de cristal. Elle fut toujours exempte de ces sollicitations, qui, alors même que nous avons le bonheur d'en triompher, ne laissent pas que de nous jeter dans le trouble, et de nous humilier.

Dieu n'a pas permis que la Mère de son Fils fut soumise à la lutte.—Les lis des champs ne travaillent ni ne filent, et cependant, selon la suave parole de Notre Seigneur, Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux(2).

Ce n'est, non plus, ni par la lutte, ni par l'effort, que la Vierge Marie,—lis divin,—a acquis et conservé sa beauté sans tache, sa pureté immaculée. Par un privilège

(1) Luc. I. 48.
(2) Math. VI. 29.

unique, inouï, la Providence du bon Dieu, comme elle fait pour les lis des champs, a revêtu la mère du Verbe d'une parure dont la splendeur éclipse celle de toutes les créatures visibles, celle des anges mêmes,—car, en vérité, la pureté de Marie ne peut être comparée qu'à celle de Dieu.

***

Avez-vous remarqué ces jolies petites choses, tendres et frêles, que les lis gardent au fond de leurs corolles ?—Fraîchement abritées, chargées d'une poussière d'or, couvertes de germes de vie, les étamines attendent, dans une sorte de mystère, le moment d'accomplir la mission féconde que le créateur leur a assignée.

Au cœur de la Vierge, il y avait aussi l'or pur d'un ardent amour. Marie sut conserver son cœur, le protéger, mettre son amour sous la garde de son inviolable virginité. Et, à une heure solennelle, quand souffla le vent de l'Esprit, elle se trouva prête à remplir sa mission sublime, et à verser, sur le Verbe divin fait chair, les trésors indépensés que son cœur recélait.

***

Enfin, le parfum du lis est fort et pénétrant, il remplit l'espace, on en respire de loin les émanations vivifiantes. De sa campanule argentine s'épandent des senteurs délicieuses qui mettent dans le cœur le printemps ;—et la forêt d'avril n'est pas plus douce.

C'est ainsi que Marie embaume toute l'Eglise du Christ du parfum de ses vertus. A elle s'appliquent ces paroles inspirées du Cantique : "Ma sœur, ma fiancée, tes

parfums sont plus suaves que tous les aromates. L'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. Le parfum de ton souffle est comme celui des pommes."(1).

***

Demandons à la Vierge Marie,—lis divin planté au bord des eaux,—de nous obtenir les vertus dont cette fleur est le symbole, et qu'elle a si merveilleusement réalisées dans sa vie: aspirations supérieures, pureté, charité!

CHAPELLE ANTIQUE

Aux Dames Ursulines de Québec

. . . . Cette chapelle, dans sa primitive simplicité, avec ses murs épais, ses hautes fenêtres, date évidemment d'un âge déjà lointain.

Au milieu des maisons modernes, elle s'élève sans prétention. Le luxe qui l'environne ne paraît pas l'intimider toutefois. Son ancienneté lui donne des droits dont elle est humblement consciente, une valeur qui supplée à la beauté.

Comme tout ce qui a vieilli, elle a un air vénérable. Parmi tant de choses jeunes, récentes, la vue de ce sanctuaire, témoin de nos origines, relique d'un passé qui nous est cher, fait à l'âme une impression délicieuse.

(1) Cantic.—Passim.

J'admirais, tantôt, les monuments superbes, que le progrès de la civilisation a fait surgir, partout, dans Québec.

A cette heure, mon regard se repose avec amour sur ces vieux murs, nus, propres, fraîchement blanchis à la chaux, mais qui furent, un jour, criblés de balles, entamés par les boulets ennemis, noircis par la fumée des bombes.

Ces murs rappellent des faits antiques. Ils attestent, par leur solidité même, l'âpre énergie des aïeux, leur ferme foi; ils disent la large part faite à Dieu dans la colonie naissante. S'ils furent construits inébranlables, c'est que, dans la pensée des premiers pionniers, la religion de Jésus devait, non-seulement protéger la nationalité canadienne au berceau, mais sa vie entière comme peuple.

A leur ombre, des âmes d'élite, des âmes consacrées, font effort pour réaliser en elles l'idéal de la perfection chrétienne. Loin du monde, dans la solitude du cloître, elles travaillent silencieusement à s'orner de vertus rares.— Et ces murs de chapelle, dans leur gravité, leur austère simplicité, ces murs, qui n'ont d'autre ornement qu'une propreté exquise, me semblent figurer à merveille—est-ce fantaisie que de leur prêter ce symbolisme?—l'abnégation de soi, le détachement de tout, qui fait le fond, l'essence de la vie religieuse.

En vérité, je leur trouve un charme spécial, évocateur des âges morts, un charme infini. Là-haut, le clocher grêle qui les domine, qui les couronne, je le préfère au plus élégant campanile. La poésie du souvenir plane sur toutes ces choses.

. . . . Je demande à visiter l'humble sanctuaire. On m'y introduit par la sacristie, qui me paraît presque neuve.

De voir ces boiseries toutes fraîches, ces meubles de forme récente, cela me fait une impression pénible. Je me

réveille d'un beau rêve. Mon imagination errait, loin, dans les âges, et voici qu'un simple changement de décor la ramène à la réalité. Le mirage s'est évanoui. J'ai hâte que le charme reprenne. J'aspire à retourner vers ce qui n'est plus.

On me montre un fauteuil vieux modèle, artistement sculpté, et divers objets précieux : ciboires, calices, ostensoir, burettes, plateau—tout cela en argent massif. Plus que la richesse du métal, j'admire le travail d'art exécuté sur chacun. Ainsi, la coupe dorée d'un des calices repose dans une fine dentelle d'argent, d'une ténuité infinie. Avec quelle grâce le tissu délicat enserre le vase brillant ! Les fils blancs se colorent de jaunes reflets.

Des ciselures, dans le goût du temps, ornent le pied et la tige de ces différents morceaux.

—De nos jours, on exécute, à la machine, sur les vases sacrés, toutes sortes d'ornements. Mais ces impressions, si parfaites qu'elles soient, n'égalent pas, certes, les ouvrages, travaillés par des êtres pensants, que nous ont légués les siècles. Il y paraît quelque chose de raide, une régularité trop mathématique. Rien qui atteste le noble effort, la difficulté vaincue. Les inventions du machinisme moderne permettent de façonner plus vite la matière,—voilà leur grand mérite. Seule, la main de l'homme sera assez habile toujours, pour lui donner une forme vraiment idéale, un cachet de vraie beauté. Les métaux artistement burinés, les figures gravées à la main, faites au ciselet, auront toujours, sur les produits des fabriques, une incontestable supériorité.

Le trésor de la sacristie renferme encore une relique d'un prix inestimable : c'est un morceau assez considérable

d'une épine de la Sainte Couronne, (1)—et plusieurs ornements d'autel d'une très grande richesse. Ces ornements sont déjà vieux de près de deux siècles, et pourtant les étoffes de damas, aussi bien que les broderies de soie et d'or, ont conservé presque tout leur lustre. Il est vrai qu'on en prend un soin infini. Il y a tel morceau qui est une merveille. Œuvre des dames ne la cour, ils nous donnent l'idée des splendeurs du culte divin à Versailles, car ce sont là sans doute des *fac-simile*. Lorsque je compare ces chasubles, ces étoles, ces voiles de calices, à ceux que

---

(1) Cette relique a été donnée à la Révérende Mère Supérieure du monastère par le T. R. M. Ph. Desjardins, V. G. de Mgr l'Archevêque de Paris. Voici un extrait de la lettre qui accompagnait cet envoi :

PARIS, 28 mai 1828.

A la Rvde Mère Supérieure des Ursulines de Québec,

" Je vous envoie un morceau assez considérable d'une épine de la Sainte " Couronne, relique précieuse, achetée chèrement par St-Louis, apportée par " lui au milieu de la ville de Paris, conservée dans la Sainte Chapelle, qu'il fit " bâtir exprès pour y déposer cette Couronne ensanglantée des blessures de " notre Divin Sauveur. Ce monument, d'un prix inestimable, après avoir subi " plusieurs transports et plus d'une sorte d'outrages pendant la révolution, a, " cependant, été remis en son entier à l'Eglise Métropolitaine de Paris, où on " l'expose à certains jours à la piété des fidèles. Le fragment que je vous en- " voie en a été extrait pendant la vacance du Siège de Paris. Moi-même j'ai " fait faire le reliquaire, qui devait être fixé sur une croix d'ébène. Vous pou- " vez l'attacher ainsi ou autrement. Je vous envoie les goupilles à écrous qui " l'attachaient. Quant à l'Authentique, je l'ai égaré ; mais le cachet répond " de la relique, et c'est sous mes yeux qu'elle a été extraite d'une épine, sépa- " rée elle-même bien sûrement de la Sainte Couronne. Ainsi, toute con- " fiance doit y être ajoutée.

" Je ne crois pas qu'il se trouve aisément dans toute l'Amérique une re- " lique semblable. Je vous la donne de grand cœur, et à votre chère commu- " nauté, à condition qu'il y aura dans toutes les communions et prières une " petite intention pour moi. Vous demanderez pour votre vieil ami la grâce " d'une mort précieuse devant le Seigneur.

" Je salue toutes vos Mères et Sœurs bien-aimées.

" Adieu, très-chère Mère et ancienne fille. Comptez sur mon respectueux " attachement et sur mes mauvaises prières."

PH. DESJARDINS.

l'on voit à l'étalage des boutiques modernes, j'y trouve une preuve nouvelle que l'art religieux a baissé avec le perfectionnement des machines.

Intérieurement, je ne puis m'empêcher d'admirer l'esprit de foi, qui a inspiré d'exécuter, pour une humble église de monastère, dans une colonie naissante, des ornements dignes d'une chapelle royale.

Enfin, j'entre dans le sanctuaire . . . .

Il est silencieux, il invite au recueillement. Il semble qu'il y traîne des lambeaux de prières, mêlés à un parfum d'encens. Oh! que ces murs en ont entendu d'oraisons, qu'ils en ont vu couler de larmes saintes! S'ils pouvaient dire les histoires d'âmes qu'ils savent, les aspirations mystiques dont ils furent les confidents!

Les choses du passé se présentent de nouveau à mon esprit, se détachent plus nettes, plus précises. Tout un monde revit devant moi dans une paix sereine. A travers les stores antiques arrive une lumière qui aide singulièrement à l'illusion. Elle a quelque chose d'attardé, de vieilli, qui s'harmonise très bien avec tout cet intérieur. On dirait qu'elle vient d'un soleil d'autrefois . . . .

Je doute qu'il y ait, dans tout le Canada, une chapelle plus riche de vraies beautés, de précieux souvenirs. C'est un grand reliquaire. Non, son aspect extérieur ne ferait jamais supposer qu'elle puisse renfermer tant de merveilles: ce sont de fines sculptures, de magnifiques tableaux de maître, des figurines d'argent, d'élégantes statues. Les deux autels, la chaire, l'abside surtout, dénotent un prodigieux travail, un art consommé.

Je me dis: ces toiles superbes, cette profusion d'ornements, tout cela n'a-t-il pas un sens caché mais profond? Pourquoi toutes ces œuvres d'art ne symboliseraient-elles

pas la riche floraison de vertus qui s'épanouit dans le parterre des cloîtres ?—Comme l'extérieur du temple signifie le détachement religieux, l'austérité monacale, son merveilleux intérieur me semble figurer aussi l'accroissement de vie divine, l'efflorescence mystique, les grâces de choix,—gage, prélude des délices célestes que Dieu réserve à l'âme consacrée . . .

La chaire est certainement belle. Je la trouve cependant un peu lourde. Comme le mur auquel elle s'appuie, elle a quelque chose de massif, qui contraste avec l'élégance des autres sculptures. Si la rampe en était ajourée, cela lui donnerait une allure plus souple.

Le seul ornement de la voûte à plein cintre est un immense "*tetragrammaton*" d'où rayonne une gloire qui flamboie dans l'azur. Ce qui me ravit surtout, c'est l'abside, tout entière occupée par une sculpture du plus pur style corinthien. Ce travail d'art constitue la vraie beauté de l'intérieur. Quatre colonnes cannelées, d'une très-belle venue, montent élégamment, de concert avec des pilastres, qui en sont comme l'ombre, le reflet. Elles sont, chacune, garnies, au tiers de leur hauteur, d'un feston qui s'enroule et retombe avec grâce, mais qui n'est pas prévu par des lois du style.—Le goût du temps autorisait sans doute cette légère irrégularité, la seule que je constate, d'ailleurs, dans toute l'œuvre. C'est un détail.—Le reste—les chapiteaux avec leur triple rangée de feuilles d'acanthe et la courbe de leurs volutes, l'architrave, la frise où courent les rinceaux, les oves, les denticules, les modillons, la corniche de l'entablement—est d'une irréprochable perfection. Rien ne manque et il n'y a rien de superflu. Un fronton, également corinthien, sert de couronnement à l'ouvrage et remplit le cintre.

Ce travail a le mérite d'avoir été fait à la main. Surtout, il est la réalisation d'une d'une seule idée. Il n'y a pas là, comme on voit trop souvent aujourd'hui, mélange de style, confusion de genres. Non. Tout a été exécuté selon ce bel ordre corinthien, qui exprime la sérénité, la mesure, la grâce dans la force, qui porte, si profondément gravée, l'empreinte du génie hellénique.

Sur le piédestal de chacune des colonnes, je remarque des bas-reliefs, d'une réelle valeur artistique.

C'est d'abord l'Evangéliste Saint-Jean, emporté sur les ailes de l'aigle mystérieux qui va là où le pousse le souffle de l'esprit—*ubi erat impetus spiritus.* Il tient dans sa main droite une plume, dans sa gauche un papyrus à demi déroulé, où sans doute il consigne ses révélations. Ses longs cheveux, les larges plis de son manteau flottent au vent de l'espace.

Il y a, dans ce bas-relief, du mouvement, de la vie. Il rend vraiment bien la vision d'Ezéchiel.

Je n'ai pas de peine à reconnaître, sur cet autre piédestal, le Saint-Pierre traditionnel. C'est le vieil apôtre, tel que les médailles ou les fresques antiques nous le représentent. La figure carrée annonce l'esprit positif. Les traits ont gardé une certaine rudesse native . . . .

Le bas-relief de Saint-Paul ne manque pas, non plus, de cachet. L'apôtre est assis sous un arbre. Il a, sur ses genoux, un parchemin, dans sa main droite une plume. Il regarde d'un air inspiré. Dans cette attitude même, il a je ne sais quelle allure d'homme, surtout fait pour l'action, la lutte. Son arme des anciens jours, son épée, gît, inutile maintenant. Car, pour les combats pacifiques de son Christ, le converti de Damas se sert d'un autre glaive à deux tranchants—la parole—animée, sanctifiée, par la vertu

d'en haut . . . . Il s'est arrêté d'écrire. On le sent, il aimerait mieux parler. Sa plume ne court pas assez rapide pour sa pensée . . . .

. . . . Pendant que je contemple, ravi, ces morceaux d'art,—des bruits de prières m'arrivent, lentement, mystérieusement. Ils me semblent venir du fond des âges. Oh ! la douce et lointaine psalmodie ! Des voix, comme purifiées par les austérités du cloître,—voix d'âmes détachées des choses,—crient vers Dieu du fond de leur exil. Elles montent et forment une harmonie aérienne, qui vibre suavement dans le silence profond. Ces voix, elles ne prient pas comme tant d'autres. Elles accomplissent une mission, au nom de la grande famille humaine, et c'est pourquoi leur imploration a quelque chose d'impersonnel, de supérieurement désintéressé. La résignation à la volonté divine tempère l'ardeur de la demande . . . .

. . . . Voici un bas-relief parfait : Saint-Jean-Baptiste au désert. J'admire sa pose aisée, l'élégance de ses formes. Ici, l'art imite de très-près la nature, il atteint donc sa fin,—sa perfection.—Le prophète médite. Il contemple les clairs horizons, le désert rocheux. Les spectacles qu'il voit l'impressionnent. Plus tard, quand il prêchera son baptême de pénitence, il saura merveilleusement se servir, pour traduire sa pensée, d'images empruntées à cette âpre solitude. Son éloquence sera rugueuse, comme le pays d'arides montagnes où il aura si longtemps vécu.—L'or dont il est revêtu, un peu bruni par le temps, lui met des teintes bronzées. Le soleil du désert avait dû lui donner semblable couleur.

. . . .

Le jour baisse, la pénombre envahit le sanctuaire. Le silence s'y fait plus solennel. L'heure vient de la

quitter, la chapelle des souvenirs. Et pourtant que de choses il me resterait à admirer encore! Ces tableaux de maître, qui ornent les murs, j'aurais voulu les contempler longuement. Trois surtout m'attirent, me fascinent par leur suprême beauté: La *Visitation*, de Collin de Vermont, où la douce figure de la Vierge rayonne une clarté céleste;—le *Jésus chez Simon le Pharisien*, de Ph. de Champagne;—la *Parabole des Vierges*, de Pietro da Cortona, où les Vierges gracieuses, aériennes, semblent moins marcher que voler à la rencontre de l'Epoux.

. . . . A toutes ces œuvres idéales, je jette un dernier regard où passe toute mon âme . . . .

BETHLEHEM

BETHLEHEM! . . . Bethléhem! . . . O la mélodie toujours neuve de ce nom! Bethléhem! terme moëlleux, duveteux, d'où s'exhale, comme d'un berceau, une blancheur fraîche!

Que de choses ce nom renferme pour nous! que de souvenirs il nous rappelle:—souvenirs des nuits, déjà lointaines, où, là-bas, au pays, par les beaux clairs d'étoiles, par les chemins de neige, par les froids vifs, au son argentin des grelots, l'on se rendait dans la petite église, aux murs piqués de lueurs vives, pour y assister à une fête ineffable;—souvenirs de ces lentes mélopées, venues de la terre des ancêtres, de ces chansons bretonnes, pleines de brouillards et de rêves, pittoresques et naïves, simples et savoureuses, sentant le chaume et l'étable, où il y a comme un vague

bruit de sabots, et qui expriment la poésie de Noël, l'essence du mystère de la Crèche, mille fois mieux que ne font tant de somptueuses compositions musicales, tant de prétentieux chefs-d'œuvre !

O Bethléhem, tu nous fascines et nous enchantes, tu nous ravis !

Un poète ouvre le journal de ses impressions de Palestine par ces mots; "Jérusalem ! . . . ô l'éclat mourant de ce nom !"(1)

Mais toi, ô exquise Bethléhem, éternellement tu seras auréolée de lueurs d'aurore ! Les clartés célestes, qui se sont levées sur toi, en une froide nuit de décembre, voici vingt siècles, te baigneront éternellement. Et ton nom, ton nom, ô bien-aimée, évoquera toujours les harmonies infinies que les anges entonnèrent autour de tes collines !...

Car, c'est à Bethléhem que le Verbe fait chair a commencé d'habiter parmi nous; là que, selon la merveilleuse expression du livre de la Sagesse, "pendant que toutes choses se tenaient dans un profond silence, et que la nuit, dans son cours, atteignait le milieu de sa route, votre Verbe tout-puissant, Seigneur, vint de sa royale demeure. *Omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus venit.*"(2)

Or, pourquoi Notre Seigneur Jésus-Christ a-t-il voulu naître à Bethléhem, voir le jour dans cette humble cité,—cette bourgade plutôt ?—

Et, par exemple, puisque c'était à Nazareth, "fleur des montagnes," que la Fille de Sion avait fleuri, avait germé son Dieu, là que le Verbe Infini avait vécu sa vie, mystérieuse et initiale, dans l'alvéole immaculé de la Vierge, sa mère, *in alveolo virginis*, suivant le mot si joli

(1) P. Loti. *Jérusalem.*
(2) Sap. XVIII. 14-15.

d'un auteur mystique,(1)—pourquoi a-t-il préféré aller naître en terre étrangère, dans une ville où ses parents inconnus ne trouveront pas de demeure où descendre, et devront, après avoir frappé en vain à toutes les portes, se retirer dans une grotte abandonnée, où l'Enfant-Dieu n'aura pour berceau, qu'une mangeoire, pour réchauffer ses petits membres, que le souffle des bêtes ?

Encore un coup, pourquoi Notre Seigneur a-t-il choisi Bethléhem comme lieu de sa naissance?—

L'on me dira : Mais, il le fallait bien, puisque les prophètes avaient marqué ce lieu pour être le théâtre de l'apparition du Verbe Incarné parmi les hommes.

—Et, en effet, il y a, à ce sujet, quelque part dans l'ancien Testament, une ligne, une seule ligne, une parole unique, mais d'une portée immense.

De tous les vieux prophètes, un seul, Michée, a eu la gloire de prédire, en termes très clairs, où le Messie devait naître. Le Voyant décrit, en un tableau poussé au noir, bitumineux, les désastres de Juda. On sent qu'il est pris au cœur par la vision des malheurs qui attendent Israël. Tout à coup, il change de ton. Son langage s'élève, devient un chant. Dans un élan d'enthousiasme, il s'écrie : "Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi Celui qui dominera sur Israël."(2)

Et voilà. Le nuage qui portait la foudre s'est comme dissipé. Cet oracle étincelant illumine la sombre peinture, la couvre de reflets d'or.

Puis donc que cette prophétie existait, il fallait bien, me dira-t-on, que le Christ, le Messie, venu pour les réaliser toutes, pour en montrer en lui le parfait accomplis-

(1) Ludolphe le Chartreux.
(2) Michée. V.

sement, naquit à Bethléhem. Il y était tenu, obligé, de par cette prédiction faite 720 ans à l'avance, et que la sibylle Erythrée avait proclamée à son tour au milieu des Gentils.

Et pourtant, ne voit-on pas que cette réponse n'en est pas une, ou que, si c'en est une, elle est insuffisante, trop facile, et même un peu banale, qu'elle ne satisfait pas notre légitime curiosité ? Il nous faut donc autre chose, et mieux, il nous faut une réponse qui fasse coup double, et qui, non-seulement nous explique le lieu de naissance par la prophétie, mais nous donne la raison de cette prophétie même. Et nous saurons pourquoi le Christ a voulu naître à Bethléhem, quand nous aurons vu pourquoi Dieu avait décrété de toute éternité qu'il en serait ainsi, et l'avait révélé à l'un de ses prophètes.

Faisons donc un petit raisonnement. Le Messie doit être Fils de David selon la chair, et prouver sa descendance du plus grand des rois de Juda. Les oracles sont, sur ce point, unanimes, et d'une clarté absolue. Ils sont si clairs qu'ils ont déterminé une croyance universelle ; si clairs qu'aux yeux de tous, Messie et Fils de David ne doivent faire qu'un, et qu'Israël sera parfaitement en droit de ne pas reconnaître comme Rédempteur, celui qui ne pourrait attester que sa lignée remonte, en ligne directe, jusqu'à ce Roi.

Si tous les prophètes messianiques sont d'accord sur ce point, c'est surtout dans les oracles de David qu'éclate avec force l'affirmation que le Sauveur doit naître de sa chair et de son sang. Maintes fois, Dieu lui renouvelle la promesse que le Désiré des collines éternelles naîtra de sa race. Et les Psaumes sont pleins de ce serment infini, qui jette dans l'enthousiasme le Prophète Royal ; les

Psaumes ne sont guère que des chants, à la gloire de ce rejeton, que David sent déjà *frémir* dans ses flancs.

Jésus, Verbe Incarné, Messie attendu et promis, prend donc pour mère, Marie, pour père nourricier et putatif, Joseph. Tous deux sont de la maison et de la famille de David, descendent, en ligne directe, de ce grand Roi. Par eux, par Marie et par Joseph, il se rattachera donc à ce lointain aïeul, et réalisera ainsi le premier des caractères essentiels du Messie. Cela ne suffit pourtant pas.

Jésus affirmera à tous sa qualité de Messie, se proclamera Rédempteur du monde. Il faut que sa naissance royale soit, par conséquent aussi, publiquement reconnue, et qu'il atteste officiellement sa descendance davidique, et qu'il montre à tous qu'il a pour ancêtre légitime ce Roi, qu'il est bien son rejeton, son héritier, son Fils. Et, pour cela, que fait-il? Il s'en va naître à Bethléhem, cité de David. Conformément à un décret impérial, qui ordonne à chacun d'aller se faire inscrire, et payer le tribut à César, à son lieu d'origine, Joseph et Marie s'y sont rendus pour accomplir cet acte légal. Et le Verbe choisit ce moment pour voir le jour.

Fils de David, il naît au berceau même de son Père, il naît dans la maison de son Père, attestant par là au monde qu'Il a droit à l'héritage de cet aïeul, et qu'il peut, à ce titre déjà, se donner comme le Messie, puisqu'il en porte une des marques essentielles?

Non, le Roi-Prophète ne s'était pas trompé dans son attente. Sous l'influence de l'Esprit, il avait dit un jour: "Je ne donnerai pas de sommeil à mes yeux jusqu'à ce que j'aie préparé une demeure à mon Sauveur. Voici, j'entends dire qu'il est à Ephrata. *Ecce audivimus eum in Ephrata.*"

O David, votre vision est enfin devenue réalité. Beth-

léhem Ephrata a vu naître vraiment votre Sauveur. Et n'est-ce pas que vous le reconnaissez, qu'il est bien le personnage de vos songes prophétiques, l'homme de vos désirs, celui dont vous aviez tant désiré voir le jour? Chair de votre chair, héritier de vos grands desseins, il place son berceau tout près du vôtre. Comme vous, il naît à Bethléhem; c'est à Bethléhem, là où votre royauté temporelle avait été proclamée, que les mages viendront adorer sa Majesté éternelle et reconnaître la souveraineté de son Empire. C'est de Bethléhem qu'Il partira pour aller réaliser les merveilles de sa vie, réaliser des conquêtes dont les vôtres furent la figure, et aller mourir dans la cité sainte —Jérusalem—que vous aviez établie comme lieu d'immolation. C'est dans Jérusalem, en effet, qu'il mettra le sceau à sa mission, en s'offrant comme holocauste à la justice de son Père.

Pour résumer tous nos raisonnements, Notre Seigneur Jésus-Christ a donc voulu naître à Bethléhem, cité de David, et dans les circonstances légales indiquées plus haut, pour prouver officiellement qu'il était bien l'héritier et le Fils de ce Roi, et qu'en Lui se réalisait la parole dite autrefois à cet illustre ancêtre: je mettrai sur ton trône un fruit de tes entrailles. Il a voulu naître à Bethléhem, pour attester publiquement la vérité de sa mission messianique, et de son caractère de Sauveur. — Les peuples ne s'y tromperont pas. Quand les aveugles demanderont la guérison: "ayez pitié de nous, Jésus, fils de David!" diront-ils. Au jour de son entrée triomphale à Jérusalem: "Honneur, gloire au fils de David!" criera la foule.

Oui, le lieu de sa naissance a révélé qu'il était bien le rejeton promis. Et ensuite, les œuvres de sa vie viendront confirmer avec tant de force cette preuve première,

que la foi à sa mission messianique, à son caractère de Rédempteur, se répandra, et que c'est de toute son âme, et sans crainte d'erreur, que le peuple entonnera : *Hosanna Filio David.* Gloire et honneur à ce fils de Roi, au dominateur d'Israël, venu, comme son aïeul, de Bethléhem !—

LA PEINE DU PURGATOIRE

. . . . L'âme chrétienne, qui est rappelée à son Créateur, avant d'avoir pu expier, soit ses fautes vénielles, soit les peines temporaires, dues à ses fautes graves, passe en un lieu de supplice, que l'on nomme le purgatoire. Là, elle est soumise à une épreuve, qui achève de la purifier, qui fait disparaître ses plus légères taches.—Rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux.—Et, avant d'être admise aux extases de la vision, aux joies de la possession divine, l'âme doit recouvrer péniblement sa beauté première, revenir à cet état diaphane, qui la rendra pénétrable aux rayons de l'inaccessible clarté.

Or, quelle est la nature précise de cette épreuve, qui attend sans doute le plus grand nombre d'entre nous,—car, il faut être si pur, pour paraître en la présence de ce Dieu, qui voit des ombres même dans ses anges ? Quelle est l'intensité de la souffrance à laquelle l'âme y est en proie ? Quelles sont les formes de son supplice ?—

A défaut de définition dogmatique sur ce point, nous aurons recours à la doctrine forte et lumineuse du Docteur angélique. En deux raisonnements bien simples, saint Thomas prouve que la peine du purgatoire est d'une

rigueur extrême, d'une rigueur telle, qu'aucune peine de cette vie ne lui est comparable. Cette peine se divise en peine du dam et peine du sens. Examinons la première, et tâchons de nous faire quelque idée de ce que l'âme endure à cause de la privation de Dieu.

***

Plus nous désirons une chose, et plus nous souffrons d'en être privé. L'intensité de nos désirs est la mesure de la peine que nous causent les retards ou les obstacles apportés à leur réalisation.

Le désir naît, en effet, d'une convenance, réelle ou apparente, que nous percevons entre tel objet et nous. Nous sommes avides de bien, de bonheur ; nous le cherchons à tout instant. Tout notre effort est pour être heureux. Et lorsque, parmi les choses qui nous entourent, nous en découvrons quelqu'une qui semble mieux répondre à nos aspirations intimes, aussitôt nous nous prenons à la désirer. Si je me porte vers les richesses, ou vers les honneurs, ou vers les plaisirs, ou vers les hautes charges, c'est que, pour moi, l'un ou l'autre de ces objets incarne l'idéal de félicité dont je me berce. Le mouvement qui me pousse vers lui, provient de ce que je crois percevoir que je trouverai, là, ce bonheur, après lequel je soupire si vivement.

Hélas ! Souvent nos sens nous trompent. Dieu seul peut faire notre bonheur. Tout ce qui n'est pas lui, ou tout ce qui ne conduit pas à lui, loin d'apaiser notre tourment, ne fait que l'augmenter. "Quiconque boit de cette eau aura encore soif." On ne se désaltère qu'aux eaux de la fontaine de vie éternelle. Nos sens nous illusionnent, et nous nous apercevons enfin que ce n'est ni dans la fortune,

ni dans les honneurs, ni dans l'adoration des idoles de chair, que l'on rencontre le bonheur tant rêvé.

Mais il n'en est pas moins vrai que, si je les ai cherchées et désirées ces choses, c'est que j'avais cru voir entre elles et moi d'intimes convenances; il m'avait semblé qu'elles s'harmonisaient avec mes tendances, qu'elles répondaient aux besoins de ma nature.

Ainsi donc, le désir naît d'une convenance, réelle ou apparente, que nous percevons entre tel objet et nous. Il nous semble que telle chose nous irait, nous conviendrait, alors, invinciblement, comme fatalement, nous nous élançons vers elle. Et notre impulsion est d'autant plus vive, notre mouvement plus prompt, notre désir plus intense, que cette chose correspond mieux à notre idéal, qu'elle semble plus essentielle à notre félicité, qu'il nous paraît que nous trouverons plus complètement en elle notre rassasiement.

Si donc, après avoir découvert une convenance, pour ainsi dire parfaite, entre tel objet et nous, après avoir perçu que telle chose réaliserait nos rêves les plus chers, satisferait tous nos appétits, et après en avoir senti naître en nous le désir, un désir proportionné, très profond, très intense,—cette chose, ensuite, nous échappait, nous fuyait, se dérobait à nos recherches, se faisait comme insaisissable, et cependant nous fascinait toujours, provoquait nos efforts sans les couronner jamais, nous mettait enfin dans une situation telle, que nous ne puissions, ni renoncer à la désirer, ni réaliser nos vœux par sa possession,—dites, y aurait-il repos pour nous alors? Cet état d'âme ne serait-il pas intolérable? L'intensité d'un désir jamais satisfait ne serait-elle pas, pour nous, cause d'ineffables souffrances?

Or, au purgatoire, l'âme voit, très clairement, l'harmonie intime et profonde qu'il y a entre elle et Dieu; elle

découvre une convenance parfaite entre sa nature et lui. Elle voit qu'elle a été créée pour Dieu, qu'il est son principe et sa fin, qu'elle trouvera en lui seul le parfait bonheur, et que seul, Dieu, Vérité suprême et Bien essentiel, rassasiera son intelligence et son cœur.

Certes, sur terre, déjà, elle avait eu le bonheur d'être illuminée d'en haut, et de percevoir que Dieu seul peut nous convenir parfaitement. Et si, parfois, victime des illusions des sens, elle avait couru après des ombres, du moins s'était-elle vite ressaisie ; la grâce divine avait rompu le charme, et cette âme s'était orientée à nouveau vers la vraie lumière, vers le seul bien. Ici-bas, la foi lui avait fait pressentir ce qu'est Dieu, et que notre âme est si grande que Lui seul peut la remplir de son infinité.

Mais, quelle différence entre la perception qu'elle avait durant sa vie terrestre, et celle qui lui est maintenant donnée ! Comme elle voit mieux que Dieu est bien le seul objet sur lequel toutes ses puissances trouveront leur bonheur à s'exercer ! Avec quelle perspicacité, quelle finesse de vue, elle discerne son ordination éternelle vers lui !

Sa condition présente, dégagée de la chair, libre des sens, sa sainteté surtout—car l'âme du purgatoire est fixée à toujours dans le bien—la rendent ainsi étonnamment apte à percevoir son rapport surnaturel et nécessaire avec Dieu. Et il n'est pas à craindre qu'une illusion fatale ne vienne la détourner de son but infini, que sa perception ne s'obscurcisse. Cela est impossible !

Puis, son désir de Dieu est proportionné à la perception par laquelle elle découvre qu'elle est évidement faite pour lui. L'intuition qu'elle a de son harmonie avec lui, engendre en elle une aspiration forte, intense, de le posséder. C'est pourquoi elle s'élance vers ce bien suprême, qu'une

révélation directe et continue lui montre comme le seul objet de sa béatitude.

Saint Paul disait : "*Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Je désire que mes liens de chair se brisent afin d'être avec mon Christ."

Or, qu'étaient tous les soupirs de l'Apôtre, que sont les aspirations de tous les saints de la terre, au prix des désirs, des élans impétueux de l'âme dans le purgatoire ? Surtout, comment comparer les désirs présents de cette âme, avec les faibles aspirations qu'elle avait autrefois, quand elle était unie à une chair ?

De même que sa condition, toute spirituelle, favorise sa vigueur, son acuité de perception, et que son immobilité dans le bien, écarte d'elle toute illusion, et l'empêche d'être séduite par de vaines apparences, et de croire jamais que quelqu'autre que Dieu puisse lui convenir,—ainsi, ce même état libre de liens terrestres, et confirmé en grâce et sainteté, permet-il à l'âme de se porter vers Dieu avec une force, une constance, une fixité, une fermeté, une intensité de désir, dont aucune âme humaine n'est capable sur terre.

Ici-bas, en effet, l'âme doit compter avec la matière, qui a ses lois, ses besoins, qui met obstacle à son ascension dans les régions pures de la contemplation, qui vient mêler à l'unité, à la simplicité de ce désir, par lequel elle veut se porter vers Dieu, des préoccupations humaines, des soucis terrestres. Tant de choses viennent distraire nos efforts, les affaiblir, en les multipliant et les divisant, et empêcher leur concentration sur le but même divin ! Nous sommes tirés à deux mondes nous nous sentons supérieurement sollicités, nous sommes tourmentés d'infini, et, en même temps, nous subissons cette "loi des membres," dont parle l'Apôtre, qui nous rappelle notre misérable condition.

Au purgatoire, l'âme, libre de la servitude matérielle, n'a plus rien qui puisse distraire son désir de ce Dieu, lumière et amour, qui lui fait pressentir ses charmes. Aussi, son impulsion vers lui est totale. Tout ce qu'elle est—essence et facultés—s'oriente vers l'idéal éternel et infini.

Eh! bien, cette âme, qui perçoit si bien, si clairement, qu'elle est faite pour Dieu, que Dieu lui versera le parfait bonheur, cette âme, à qui Dieu révèle assez de sa nature, pour faire naître en elle un immense désir de le voir et de le posséder, cette âme, qui ne peut, ni s'empêcher de découvrir l'intime convenance qu'il y a entre elle et Dieu, ni se distraire, d'aucune façon, du mouvement qui la porte vers lui, cette âme, qui est élan, et aspiration, est condamnée pour un temps—et c'est là sa première peine, peine du dam, peine terrible!—est condamnée à ne pouvoir atteindre son Dieu, à soupirer en vain après sa possession. Quelle misère!

Si l'intensité de nos désirs est la mesure de la peine que nous ressentons de ne pouvoir les réaliser, jugez donc de ce que doit souffrir une pauvre âme du purgatoire, dont le désir de voir Dieu, correspondant à la perception qu'elle a de ses rapports avec lui, est d'une intensité extrême, qui concentre dans ce seul désir toutes ses énergies, toutes ses puissances, qui est sûre que de sa réalisation dépendra son éternelle félicité, et qui, cependant, se voit dans l'impossibilité absolue de le réaliser maintenant, qui va se heurter contre d'infranchissables barrières! Ah! qui pourra jamais dire les tourments qu'elle endure dans cette privation d'un bien après lequel elle soupire tellement?

Sans doute, l'espérance atténue son supplice. Elle sait qu'il finira, et cela lui est un baume de consolation. Si

l'heure de sa délivrance lui est inconnue, elle a, du moins, l'intime persuasion que cette heure viendra à sonner.

Et puis, unie à Dieu par les liens d'une très vive charité, elle adore sa volonté, sa justice éternelle, qui la retient loin de lui, momentanément. Non-seulement elle reconnait l'entière impartialité de la sentence qui la frappe, mais encore on peut dire que sa peine est volontaire, en ce sens que l'âme juge qu'il fallait qu'elle lui fût infligée, et qu'elle ne pouvait, par une autre voie, entrer dans la béatitude éternelle et infinie.

Elle reconnait, qu'étant donné son état, au moment où elle s'exhala de sa prison de chair, elle ne pouvait ainsi monter au séjour de la lumière, que Dieu ne pouvait l'admettre en sa présence sans la purifier par l'épreuve;—elle reconnait qu'elle serait encore réfractaire aux rayons divins, qu'elle n'est pas assez supérieure à sa condition primitive, pas assez loin de notre fange, pour mériter encore de goûter aux joies de la patrie.

Aussi, à mesure que la souffrance l'épure, la fait plus transparente, la diaphanise davantage, à mesure qu'elle se sent devenir plus légère, plus subtile, plus agile, son espérance augmente, elle entrevoit, comme plus prochaine, l'heure radieuse, où elle pourra enfin s'unir ineffablement à son Dieu . . . .

L'APOTRE

—SUR UN DESSIN D. RAPHAEL—

A MA PETITE NIECE
MARIE-PAUL

. . . . Paul est un ardent, un enthousiaste . . . .

. . . . Le trait dominant de sa nature, intellectuelle et morale, c'est la force, la vigueur : vigueur dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de l'action . . . .

. . . . Son génie est puissant ; il régénère tout ce qu'il touche, et lui imprime un cachet profondément personnel. Il nous présente, certes, autre chose qu'un idéal bourgeois et rabaissé. Il a le don de relever les prescriptions de la morale positive par des aperçus qui ravissent l'âme, et lui font désirer de s'élancer, avec ardeur, dans les voies du mysticisme . . . . Il révèle les dessous, les au-delà des formules . . . .

. . . . Et il est fort dans l'action. Il ne pense que pour agir. Il ne se tient pas uniquement dans le haut domaine des spéculations subtiles, mais il descend à la pratique . . . . Paul, c'est la conviction en marche . . . . Les idées, que sème sa parole ardente, il ne laisse à personne autre le soin de les faire pénétrer dans la masse ; il se jette à corps perdu dans la lutte pour ses croyances . . . . Et sa vie est enflammée, comme son style, comme ses discours . . . .

. . . . Qu'il parle ou qu'il agisse, l'on reconnaît en lui l'homme épris de passion religieuse, le combattant qui ne veut se donner de repos, qu'il n'ait amené le monde à sa foi . . . .

—N'est-ce pas un peu tout cela qu'exprime merveilleusement ce dessin ? L'ardente physionomie paulinienne n'est-elle pas rendue ici dans sa mâle vérité ?—

Les figures raphaelesques sont toujours très belles, mais d'une beauté quelquefois un peu mièvre . . . .

. . . . Elles ont de la grâce, et aussi de la mollesse, et de la langueur. Ici, au contraire, pour esquisser le grand Apôtre, le doux et délicat Sanzio a, dirait-on, emprunté à Michel-Ange, sa puissance d'inspiration et sa vigueur de touche . . . .

. . . . Le génie rayonne autour de cette tête. Sur le large front siège la pensée. Paul est dans l'attitude du rêve, du souvenir plutôt . . . .

. . . . Sans doute, il se rappelle ces *arcana Dei*, qu'il a déjà contemplés dans l'extase ;—et je ne sais quoi, sur sa physionomie, exprime le regret de la fugitive vision perdue. le dégoût de la terre, le désir intense de revoir ces choses que "l'œil de l'homme n'a point vues," d'entendre à nouveau ces ineffables harmonies, dont son oreille semble percevoir encore le lointain écho . . . . Ses yeux, mi-clos, regardent distraitement à terre . . . . Ses cheveux frémissent et ondulent sous un souffle mystérieux . . . . Les mèches abondantes projettent, sur ses traits, une pénombre qui sied bien au secret de ses pensées . . . .

. . . . Cette "tête" est bien près de la perfection . . . . Je la voudrais, cependant, plus religieuse encore, plus mystique . . . . L'expression, purement surnaturelle, n'y éclate pas avec assez de force . . . .

.... Trop inconscient du merveilleux divin, imbu d'idées païennes, l'artiste oubliait qu'une âme, solidement trempée, peut habiter dans un corps débile; que, par la vertu d'en haut, l'esprit triomphe de la matière, et que c'est le prodige de la grâce, d'éteindre en nous la vie physique, pour y allumer une flamme supérieure ....

.... L'on aime à voir, chez les saints, l'âme irradier à travers une chair infirme et à peine vivante .... Or ici, l'esprit ne domine pas assez la matière spiritualisée, n'en triomphe pas assez ouvertement ....

.... Paul a peut-être trop de saine vigueur corporelle. Il est trop conforme à l'idéal humain selon les Grecs. Les aspirations de la vie intérieure, les élans mystiques ne transpirent pas assez à travers sa physionomie .... Il lui manque ce que fra Angelico savait si bien mettre à ses figures: le cachet divin.

.... Mais Angelico était un saint ....

.... Raphaël, lui, était de cette école ombrienne, "partagée entre les besoins chrétiens, hérités du moyen-âge, et les appétits du paganisme antique, déchaînés par la Renaissance."(1)

.... Et, dans cette "tête d'étude," que son crayon a enlevée en touches si larges, à laquelle il a donné un si puissant relief, l'âme ne fait pas assez oublier la chair ....

(1) P. Bourget. *Sensations d'Italie.*

LA VIERGE ET LA FONTAINE

A M. Lucien Salembier

....Soror mea, sponsa, fons signatus

L'EGLISE, dans ses divins offices, donne souvent à la Très Sainte Vierge l'appellation de source, de fontaine. La liturgie applique à Marie ces mots, que l'Esprit-Saint lui-même lui avait adressés, des siècles à l'avance, par la bouche de l'auteur inspiré du Cantique: "Ma sœur, ma fiancée, tu es une source fermée, une fontaine scellée. *Soror mea, sponsa, fons signatus.*" (1)

Tâchons donc d'examiner les raisons de cette appellation, et de découvrir les analogies, qui peuvent bien exister, entre la fontaine et la Vierge.

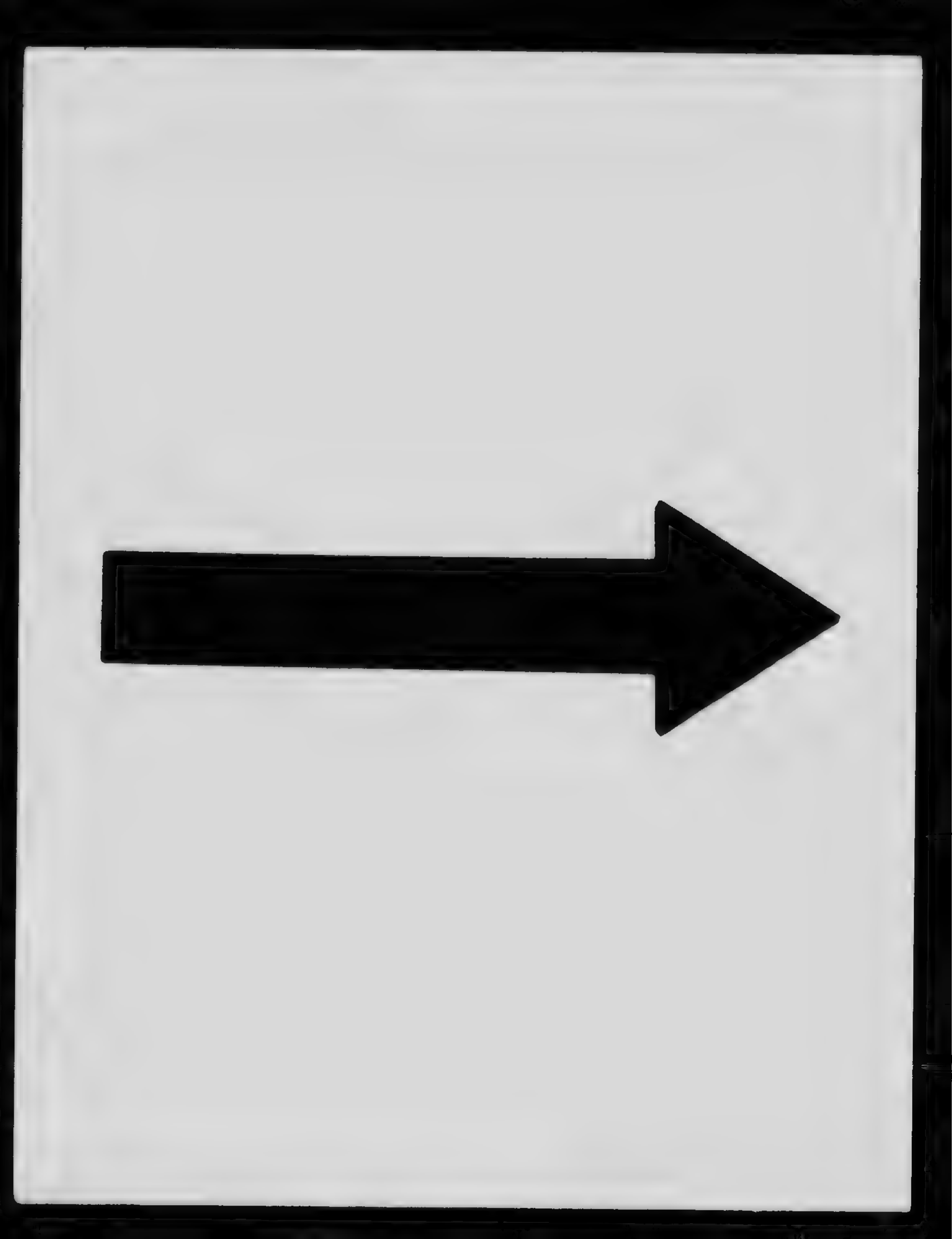
***

—Et d'abord, la source s'enveloppe de mystère; elle vit cachée sous un abri de feuillage; elle aime le silence et l'ombre des bois.

Or, quelle créature fut plus humble que Marie, plus modeste, plus simple, chercha davantage à vivre ignorée, pratiqua mieux ce que le livre de l'Imitation appelle: "*ama nesciri et pro nihilo reputari,*" l'amour, la recherche de l'obscurité, la parfaite abnégation de soi.

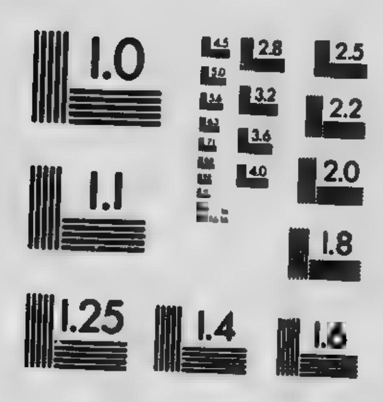
La tradition chrétienne est unanime à nous vanter la

(1) Cant. IV, 12.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

beauté de la Vierge, la finesse de ses traits, l'élégance aristocratique de toute sa personne. Marie descendait, en effet, des rois de Juda, et elle avait ce je ne sais quoi de plus délicat, de plus exquis,—produit de la sélection, très soignée, qui préside, d'ordinaire, aux alliances princières, et où se révèle la noblesse du sang.

Et aussi, l'éternel Dieu avait jugé convenable que la Mère de Celui qui devait être, au dire de l'Ecriture, "le plus beau des enfants des hommes," présentât, elle-même, un modèle achevé de perfection naturelle.

Et pourtant, il n'y avait pas, en Israël, de vierge plus timide, moins pressée de se produire. Le chantre du Cantique dit, de sa mystique fiancée: "*Si ignoras te, o pulcherrima inter mulieres.*" (1)—Cette parole est essentiellement vraie de Marie. Cette plus belle des femmes s'ignorait elle-même. Elle ne pensait pas à tirer la moindre vanité de tous ces avantages extérieurs, qui faisaient d'elle, selon le mot de saint Denys l'Aréopagite,—dont l'œil était exercé à la splendeur des formes helléniques,—"comme une divinité."

Lorsqu'elle quittait sa maison, c'était pour monter au temple du Seigneur. Et sa vie,—à elle, qui aurait pu briller dans le monde, par son éclat, et y remporter tous les succès,—se partageait ainsi entre le foyer et l'autel.

Inconsciente de sa beauté physique, encore moins songeait-elle à se complaire en l'élévation rare, la prodigieuse pénétration de son esprit, en sa perfection morale,—et à s'en prévaloir auprès des autres.

Certes, si elle avait au cœur, comme tout le monde en Israël, l'espérance du Messie, elle était bien éloignée de croire que le Verbe s'incarnerait en elle, et qu'elle aurait

(1) Cant. I, 7.

l'incalculable honneur de donner le jour au Rédempteur promis. Cette idée n'effleurait même pas son esprit.

Aussi, quand l'Archange vient la saluer de la part du Très-Haut, et lui dire qu'elle est agréable à l'Eternel, Marie se trouble à ses paroles, "*turbata est in sermone ejus;*"(1) son humilité s'effraie. Comment cela serait-il vrai? Mais Gabriel donne un signe infaillible de la divinité de sa mission. Et la Vierge alors de dire simplement: "Je suis la servante du Seigneur."(2) Aucun sentiment de vaine gloire, mais une résignation sublime à la providentielle volonté.

Sans doute, une fois en présence de cette autre miraculée, Elizabeth, son âme exultera et s'épanchera en un chant magnifique. Mais, ce chant, il sera tout entier à la louange du Seigneur. Et Marie ne fera allusion à elle-même que pour se proclamer humble servante, sur laquelle Dieu, dans sa bonté, a daigné jeter les yeux.(3)

Son âme, supérieurement initiée aux merveilles de la vie divine et au mystère auguste de l'Incarnation, gardera jalousement pour elle-même ces secrets infinis, "*Maria conservabat omnia verba haec in corde suo.*"(4) La Vierge,—source mystique, fontaine cachée,—n'attendra que des générations à venir la gloire que devait lui assurer son titre d'Epouse de l'Esprit-Saint et de Mère du Verbe, "*et beatam me dicent omnes generationes.*"—

***

—La source est claire, limpide. L'eau jaillit, en gouttes cristallines, de son lit de sable ou de roc; et elle

(1) Luc. I, 29.
(2) Luc. I, 38.
(3) Luc. I, 48.
(4) Luc. II, 19.

offre une transparence telle, que l'œil peut voir au plus profond du bassin qui la recueille et l'enchâsse. Comme dit le poète :

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux. (1)

Et Marie, n'est-elle pas aussi une créature de clarté ?—Son âme n'est-elle pas un étincelant cristal ?—La Vierge n'a pas été seulement sanctifiée avant sa naissance, comme Jérémie et comme le Précurseur, mais sa conception a été immaculée, c'est-à-dire que pas un instant, pas une seconde, le mal n'a eu d'empire sur elle, ne lui a imprimé sa tache. Et ce privilège insigne et unique la met évidemment au-dessus de l'humanité entière ; il la place même au-dessus des anges.

Car, il y a eu un temps où la nature angélique n'était pas tellement fixée dans le bien, qu'elle ne pouvait déroger à la loi éternelle. Aussi, des myriades d'esprits purs sont-ils tombés dans l'abîme, pour n'avoir pas su résister à l'épreuve que la volonté divine leur avait imposée.

Tandis que l'âme de la Vierge a été constituée, dès sa création, dans l'état de justice originelle et d'impeccabilité absolue. C'est pourquoi, il est si difficile de parler dignement de son incomparable blancheur, de sa pureté totale.

—Je me trouvais un jour, avec un peintre de mérite, dans une délicieuse campagne, où nous avait conduits un commun désir de faire des études de "plein air." Et, comme je le regardais essayer de fixer, sur sa toile, un nuage tout saturé de rayons : "Non," dit-il tout à coup,

(1) Lamartine.

en laissant choir ses pinceaux, et d'un ton presque désespéré, "non, l'artiste n'a pas, sur sa palette, de tons assez légers, assez diaphanes, pour peindre ces blancheurs laineuses, ces lumineux flocons, qui ouatent l'azur."

—Ah ! plus impossible est-il à nos pauvres lèvres humaines de chanter la Vierge Immaculée ! Il faudrait, pour cela, la langue même des anges, et, non pas des mots matériels et opaques, mais des termes de rêve, d'une netteté, d'une transparence divine. O Vierge très pure, votre éclat surpasse tout ce que nous en pourrions dire, et le miroir limpide des fontaines n'est encore qu'une faible image de votre splendeur sans tache !

***

L'eau de source a, naturellement, toutes les propriétés de l'eau ordinaire, mais à un [illegible]é supérieur, dans une perfection plus rare,—ce qui fait [illegible]u'on la préfère à toute autre. Elle désaltère mieux, elle rafraîchit davantage, elle a quelque chose de plus sain et de plus vivifiant. On dirait qu'elle a pris au sol ses sucs les plus nourrissants, et les a transformés en sa limpide essence. Et vraiment, il avait raison de chanter, le poète d'Assise, en son célèbre cantique [illegible]leil : "Bénie soit notre sœur, la source, pour l'eau fr[illegible]e qu'elle nous donne et pour la fécondité qu'elle répand !"

Le culte de la Vierge, comme il désaltère aussi, comme il rafraîchit, comme il féconde ! L'âme humaine a soif du divin. "Malgré moi, l'Infini me tourmente," disait l'Enfant du siècle. Les amours d'ici-bas ne peuvent combler les désirs de notre cœur, né pour l'infini. Mais, l'Infini, qui nous le donnera ? ou plutôt, qui nous permettra

d'attendre patiemment, dans les ennuis et les tristesses de l'exil, les rassasiements de l'au-delà ? N'est-ce pas Marie ? La prière à Marie ne nous permet-elle pas de moins souffrir du néant, du vide de tout, ne console-t-elle pas nos longues attentes d'un monde meilleur ?

Et aussi, quand l'âme est enfiévrée par les passions, brûlante de ces désirs qui ne peuvent s'harmoniser avec la loi austère du devoir, c'est encore la prière à la Vierge qui vient tempérer ces ardeurs impures, et rétablir l'équilibre compromis du cœur.

Oui, vraiment, depuis le jour où elle a mis au monde le Verbe Incarné, Marie est une fontaine salutaire et vivifiante. Le Christ Sauveur a jailli d'elle, et la Vierge est ainsi devenue le principe de notre Rédemption. Et ce rôle, elle le gardera à jamais, car elle a été établie pour verser aux âmes le breuvage d'immortalité. Dépositaire de la grâce, source intarissable des faveurs divines, c'est en elle et par elle que l'on puise l'eau dont le Christ parlait à la Samaritaine,—eau vive, don divin, qui nous conserve pour la vie éternelle.

***

Dieu avait fait jaillir, au milieu de l'Eden, une source, dont les eaux embellissaient et fécondaient le jardin qu'il avait lui-même planté. *Fons ascendebat è terrà, irrigans universam superficiem terræ.* Une fontaine s'élevait de la terre, arrosant toute la surface du sol.(1)

Le paradis terrestre est irrémédiablement perdu. Mais, dans cet autre Eden, qu'est l'Eglise du Christ, dans ce jardin surnaturel, que le Verbe fait chair a planté de ses

(1) Gen. II, 6.

mains, et qu'Il a arrosé de son sang, s'élève une source mystérieuse—Marie—dont la fontaine primitive n'était que le symbole. "*Ascendit è terrâ*,"—elle aussi jaillit du sol, c'est-à-dire de notre race, elle sort de notre humanité, elle est de notre chair et de notre sang. . . . . Elle s'élève au-dessus de nous tous, "*ascendit*," par les dons merveilleux que Dieu lui a faits, par le rôle ineffable qu'elle a été appelée à jouer dans l'histoire de la Rédemption, et par la place à part qu'elle occupe à jamais dans le ciel. "*Ascendit*," oui, elle monte à des hauteurs sublimes. . . . . Du sein de la gloire où l'a portée la volonté divine, elle jette un regard sur nous, ses frères par le sang, ses enfants par la grâce, et laisse tomber sur notre tête des flots de vie puisés à la Source Incréée.

O Vierge, fontaine rafraîchissante et salutaire, nous voulons boire éternellement de votre eau vive, nous plonger dans votre cristal infini !

LES BEATITUDES

AU T. R. P. HAGE

LE "sermon sur la montagne" résume toute la prédication du Christ. Jésus y a comme codifié, en style lapidaire, la loi haute, la loi d'ascension, qu'il apportait au monde.

Sa pensée, éternelle, infinie, sur la seule manière, pour les hommes, d'opérer désormais leur salut, s'est condensée, ici, en phrases alertes, minimisée en termes concis,—lesquels, par un frais matin, après une nuit de prières, une nuit que le Maître avait passée tout entière, là-haut,—le front dans les étoiles et le cœur dans l'extase,—se sont envolés de ses lèvres divines, pour aller bercer de leurs modulations douces, et régler peu à peu, selon leur rythme harmonieux et pur, la conscience de l'univers.

Cet évangile des béatitudes,—quintessence exquise et raffinée de l'autre,—cet évangile où l'idéal moral du Verbe fait chair tient en quelques formules, Jésus l'a promulgué sur une montagne.

Sur une montagne, également, avait été donnée la loi antique. C'était sur le sommet du Sinaï que Moïse avait reçu de Dieu les tables de la loi. Mais une circonstance, de terrible majesté, avait accompagné la remise de ce dépôt.

Le Patriarche est là, seul et tremblant, sur les hauteurs

mystérieuses. Tout à coup la foudre éclate, des éclairs raient le ciel de lueurs sanglantes. Et c'est du milieu de ces fulgurances et de ces tonnerres que la voix de l'Eternel retentit,—puissante, autoritaire,—et dicte au chef de son peuple des commandements absolus.

Dans quel décor différent Jésus promulgue la nouvelle loi, son Evangile éternel.

C'est au pays de Galil. Le Maître est assis sur le versant d'une colline,—colline aux pentes douces, facilement accessibles,—colline dont le pied baigne dans l'or des orges. Les clartés matutinales parsèment l'atmosphère de tons roses, recouvrent les objets d'un discret velouté. Et il souffle cette brise, spéciale aux premières heures du jour,—brise reposée et reposante, comme virginale et inviolée,—brise chargée de plus subtiles essences, puisqu'elle préside au réveil des corolles, et recueille, au bord des calices entr'ouverts, les délicats parfums que les fleurs distillent dans le mystère des nuits.

Voilà le milieu que le Christ choisit pour annoncer sa Loi,—milieu dont le charme lumineux, la sérénité parfaite, contraste avec l'âpreté du site et des entours où fut entendue d'abord la voix de l'Eternel Dieu.

Et n'y a-t-il pas, entre la loi antique et la nouvelle, un contraste, plus frappant encore, qu'entre les circonstances matérielles de leur promulgation? Je le veux, ce contraste n'est que dans l'expression, dans la forme, et il n'y a pas d'antinomie essentielle entre ces deux ordres éternels, émanés de la même pensée divine. Il n'en existe pas moins, il est saisissant, il est palpable, je dirais.

La loi antique est impérieuse et hautaine, elle est fière. On sent qu'elle a été faite pour un peuple dur, revêche. Elle inaugure le règne de la crainte, de la terreur

religieuse. Il y a, dans ses formules, je ne sais quoi de raide, de violent. Jéhovah entend bien gouverner son peuple avec une verge de fer.

Au contraire, quelle exquise modération de forme dans "la grande charte du royaume des cieux," comme on a appelé l'Evangile des béatitudes. Même lorsque Jésus y rappelle les prescriptions primitives, il le fait en des termes si suaves qu'on ne les reconnaît plus. S'il y reprend les commandements antiques, c'est pour leur donner un accent plus doux, plus humain. En passant par le cœur et les lèvres du Dieu fait homme, la vieille loi austère se fait suave, se fond en tendresse.

Mais la voix du divin Maître n'est pas seulement un écho de celle de son Père. Elle a un message nouveau à apporter au monde. Et, le "sermon sur la montagne" est la magnifique expression de toute la pensée de Jésus ; il inaugure son règne, le règne de l'amour . . . . C'est un hymne à la gloire de cette beauté morale que le Verbe fait chair est venu nous révéler . . . .

LA TENTATION DE JESUS

Ductus est Jesus a Spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo.

Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le diable.—MATTH. IV, 1.

. . . . Voici un "cas psychologique" d'une beauté rare, d'un charme étrange, d'une subtilité et d'une complexité infinies. Voici le plus merveilleux drame de conscience que notre monde ait vu: merveilleux par les personnages qui y ont figuré, comme par la transcendance des intérêts qui y ont été débattus.

Et je m'étonne qu'en un siècle comme le nôtre, où les études psychologiques sont si fort à la mode;—où les meilleurs écrivains appliquent leur esprit à l'analyse des mouvements les plus secrets du cœur, des opérations de conscience les plus compliquées;—où, ce que l'on veut, ce que l'on aime par-dessus tout, ce sont les livres chargés d'âme;—où, en histoire même, aux considérations abstraites et aux vues d'ensemble, l'on préfère les détails, les petits faits, tout pleins d'essence humaine, les récits intimes, la recherche minutieuse des mobiles qui ont déterminé telles actions, inspiré telle vie entière, —je m'étonne, dis-je, qu'en un siècle que l'on peut appeler "l'âge d'or" de la psychologie, personne ne se soit rencontré encore pour tirer parti de ce drame-là,—le plus étonnant, le plus renver-

sant, le plus passionnant, le plus troublant, qui ait jamais été joué.

Un célèbre artisan de style a eu l'idée d'exploiter, pour son art, l'épisode mystique de la "tentation de saint Antoine."

Le fait évangélique, d'une vérité supérieure, d'une réalité divine, que je voudrais commencer à commenter ici, renferme une matière d'art autrement considérable.

Seulement, pour l'utiliser avec profit, il faudrait l'aborder avec des dispositions chrétiennes et religieuses, que cet artiste n'avait pas, qu'il n'a donc pas su mettre dans son œuvre,—laquelle, malgré l'extrême subtilité du trait, l'absolue précision des contours, le relief magique des descriptions, la finesse aiguë des analyses psychiques, et la perfection, énervante, désespérante, la perfection maladive du style, demeure chose malsaine et décevante.

Voici donc comment l'Evangile nous l'annonce, ce "cas psychologique," si riche de trésors pour le poète ou le penseur religieux : "alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert." S. Luc dit : "fut conduit." Et S. Marc,—l'évangéliste de la puissance, l'évangéliste de l'énergie,—emploie un mot qui semble indiquer une violence, il dit que "Jésus fut poussé."

Sûrement, il s'agit ici de la voix de l'Esprit de Dieu, parlant intérieurement à l'âme du Verbe fait chair, et inspirant à sa volonté humaine, de s'en aller, pour un temps, dans une solitude profonde.

Mais le texte, le texte grec surtout, autorise une autre explication, laisse entendre que l'action, de la part de l'Esprit, a été à la fois intime et extérieure.

Aux termes pittoresques dont il se sert,—ah ! ce langage oriental, il en est fait d'expressions pittoresques, il en

vit !—aux termes pittoresques dont il se sert,—un souffle, le souffle divin, le souffle de l'Esprit, saisit, dans ses ondulations harmonieuses et caressantes, les formes pures et idéales du corps christique,—de ce corps que sa vertu toute-puissante a tiré des entrailles de Marie, que son art infini a sculpté dans le marbre vivant et immaculé de la Vierge,—et, après l'avoir longuement et moëlleusement bercé, s'en va le déposer en plein désert, "*ductus est Jesus a Spiritu in desertum.*"

Et pourquoi donc Jésus se laisse-t-il ainsi doucement violenter ? Pourquoi abandonne-t-il son âme et son corps, toute sa personne auguste, à cette invisible et spirituelle influence, et se laisse-t-il conduire par elle dans une âpre solitude ? Pourquoi ? Ecoutez la suite du texte : "*ut tentaretur a diabolo.*" Quel mot et quelle chose !

Un grand théologien, dissertant sur ce passage : "*Christus in desertum exivit quasi ad campum certaminis.*"(1) écrit-il. Le désert où le Christ vient d'entrer, où il vient d'être jeté, c'est le champ clos où va se livrer un combat gigantesque, le duel le plus formidable que jamais la terre ait vu. Là vont se mesurer deux athlètes redoutables, se trouver aux prises deux puissances souveraines. Jésus vient faire ici la rencontre de son immortel ennemi, et engager avec lui, personnellement, une lutte dont les conséquences seront éternelles, infinies.

Je prie de remarquer ces mots de "lutte," de rencontre "personnelle," de Jésus, Fils de Dieu, avec Satan, prince des esprits mauvais.

Ah ! depuis le commencement de sa vie terrestre, le Christ a été soumis déjà aux ruses et aux embûches de

(1) S. Th. Sum. theol. III, P.-Qu. XLI. art. II.

l'enfer. Et Satan lui réserve encore, pour l'avenir, bien des attaques et des tourments. Sa haine le suivra jusqu'au Calvaire, et ne s'assouvira qu'avec le dernier soupir du supplicié, du crucifié divin. Qu'ai-je dit? Non, Jésus, par sa mort, ne va pas assouvir la haine du démon, mais la dompter éternellement. Jésus, par sa mort, chassera de ce monde le Prince ténébreux et reprendra l'empire des âmes.

Mais, dans toutes les attaques qu'il a déjà fait subir au Christ, Satan n'est pas intervenu directement : il s'est servi d'intermédiaires, d'agents, entièrement soumis à son infernale influence, dévoués à ses ordres. A l'avenir, ce sera encore par ses suppôts qu'il tourmentera Jésus, et lui arrachera enfin la vie, à force de supplices.

Tandis qu'ici, au désert, par une permission spéciale de Dieu, par un décret insondable de la Providence, il se dévoile, il vient, en personne, attaquer, tenter, tâcher de faire succomber, Jésus, Fils de Dieu.

Quelle rencontre et quelle scène! Rencontre directe et personnelle, pour la première et dernière fois, de l'ombre et de la lumière, de la Sainteté Infinie et du mal Souverain, du Verbe lumineux incarné et de la Beauté noire.

La Beauté noire! Ah! oui, Satan est un être de beauté. S'il n'était pas si beau, comment donc serait-il si séduisant?—

Son essence spirituelle porte toujours l'empreinte de la rare, de la suprême perfection, avec laquelle l'Artiste Infini l'avait formée. Mais, tandis qu'autrefois il portait la lumière, qu'il était le plus radieux des esprits, et que, appelé le premier à la vie, par le souffle créateur, il était, là-haut, comme dit le prophète dans une fulgurante vision, "l'astre matutinal" réjouissant les éternelles aurores, maintenant il porte les ténèbres. Satan est, par excellence, l'Etre om-

breux. Sa volonté est éternellement fixée dans le mal, c'est-à-dire dans la nuit.

Cependant, la perfection de sa nature est telle, qu'elle rayonne encore du fond de la nuit éternelle qu'elle habite, et séduit de malheureuses victimes. Satan est la Beauté noire !

Et c'est pourquoi, il faut bien constater une méconnaissance de la vérité théologique, et une étrange aberration du sens artistique, chez les enlumineurs du moyen âge, et les vieux imagiers, qui ont représenté cette scène de la "Tentation de Jésus." Presque toujours, leur personnage de Satan a des cornes, des griffes, une peau de bête, un visage grimaçant, un nez crochu tombant sur une bouche hideuse.

Et, de nos jours, un grand artiste, Tissot, dans une œuvre généralement remarquable, est revenu,—sans doute par une recherche exagérée d'archaïsme,—à ces symboles enfantins.

Eh ! bien, cela est anti-esthétique et anti-théologique. Car Satan, pour tenter Jésus, a déployé toute sa finesse de ruse, toute sa puissance de séduction. Il s'est montré tel qu'il est,—Prince, mais Prince ténébreux.

Aussi, à toutes les pieuses chinoiseries, qui nous le représentent difforme et grimaçant, je préfère de beaucoup ce tableau magnifique d'un peintre contemporain, où Jésus et Satan,—ces deux athlètes éternels, ces deux irréconciliables ennemis,—prêts à engager ce duel formidable, d'où sortira la ruine ou la rédemption du monde, sont presque également beaux de formes et de proportions. Seulement, tandis que le Fils de Dieu s'érige en des clartés blondes, Lucifer se profile dans la nuit . . . .

Voilà la vérité, la vérité esthétique aussi bien que la vérité théologique.

Une autre question se pose, au seuil de ce sujet passionnant de la "Tentation de Jésus."

Comment le diable a-t-il eu l'audace de venir tenter le Christ, l'illusion de croire qu'il pourrait le faire succomber? Car, si l'on peut parler de "bonne foi," lorsqu'il s'agit du Père du mensonge, Satan croyait que sa ruse, sa finesse aurait raison de ce personnage troublant, et le prendrait au piège. Il s'imaginait en triompher.

Je ferai remarquer d'abord que, dans ce cas-ci, comme dans toutes les autres circonstances, où il lui a été, où il lui sera donné de venir tourmenter Jésus, il ne l'a fait, il ne le fera jamais que par une permission spéciale de Dieu!

Et puis,—et cela constitue précisément l'intérêt poignant du drame de la tentation,—Satan ignore le mystère de l'union hypostatique, il ne sait pas, de science certaine, que Jésus est vraiment et substantiellement le Fils unique de Dieu, le Verbe fait chair; il ne le sait pas, parce que Dieu, dans ses desseins insondables, a tout fait pour le lui cacher, "*ut ejus mysterium celaretur diabolo*," dit un saint Père.(1) Il ne saurait, non plus, affirmer le contraire. Voici que sa finesse est en faute. Il est perplexe, il est dans le doute, "*quasi dubius*," comme s'exprime un théologien.(2)

Il ne sait, au juste, à qui il a affaire. Ce Jésus! Il a déjà réalisé des œuvres qui prouvaient une surnaturelle, une divine puissance. D'autre part, l'on surprend chez lui des faiblesses qui ne peuvent venir que de l'humaine nature. Qui donc est-il, en vérité? Qu'*y* a-t-il exactement

(1) S. Jérôme, Comm. in Matth.
(2) S. Jean Chrysostome.—S. Th. 3a p. qu. XLI. a. I. ad Im.

sous cette enveloppe de chair? Sert-elle de voile à une essence divine? Ou n'est-elle que la forme matérielle d'une âme humaine supérieure aux autres?—

Satan ne le sait au juste, mais il penche plutôt vers cette dernière alternative, car son orgueil se refuse à croire que, derrière cette chair infirme et misérable, pourrait habiter l'Eternel, l'Infini; que ce corps sert d'instrument à l'action divine du Verbe fait chair. Et quand il aborde Jésus, au désert, il est presque sûr de le faire succomber à ses suggestions.

Quelle proie magnifique! Pourrait-il, lui, Satan, ne pas frémir d'aise à l'idée d'une si belle conquête? S'il triomphe, quelle joie de voir tous les rêves spirituels du jeune Messie crouler dans la matière! S'il triomphe, quelle gloire de pouvoir accabler, sous le ridicule et la honte, toutes les velléités ambitieuses de ce Prophète! S'il triomphe, c'est la possession, désormais incontestée, de cet empire du monde, que cet homme mystérieux commençait à lui disputer! . . . .

Et puis, elle est si sainte, elle est si pure, elle est si blanche, cette âme de Jésus! Tantôt encore (dans la pensée de Satan) le baptême de Jean la purifiait et lui ajoutait une blancheur nouvelle. Ah! quelle joie de pouvoir souiller peut-être cette essence immaculée!

Il n'y a pas bien longtemps, un académicien célèbre, prononçant l'éloge d'un confrère mort, disait que ce dernier, à la naissance de son unique enfant, avait pris, avait renouvelé plutôt, la résolution de ne jamais rien mettre que de noble, d'élevé, d'édifiant, de saint, dans ses œuvres écrites: "Sur le berceau de sa fille," disait Rostand, "Henri de Bornier fut pris comme d'une manie, d'une folie de blancheur."

Eh ! bien, ce qui caractérise Satan, c'est, au contraire, une manie, une folie de noirceur. Et jamais cette manie ne fut plus exaspérée qu'au jour où, dans le désert, il rencontra Jésus, seul, sans défense. Alors, alors, l'espoir de faire succomber à ses suggestions, de tenter victorieusement, de souiller, de salir, de ternir, ce blanc, ce pur, ce baptisé, cet immaculé, poussa, chez Satan, son éternelle folie de noirceur à son paroxysme ! . . . .

NOTE.—Auteurs consultés :

S. Th.—*Sum. Theol.* 3a Pars. Qu. XLI, in 4 art.

S. Th.—*Epist. ad Hebr.* c. IV.

Corn. a Lap.—*Comm. in Matth. et Luc.*

Ludolphus a Saxonia.—*Vita J. C.* Para. Ia, c. XXII.

Estius—In c. IV. *Ep. ad Hebr.*

Didon—*Jésus-Christ.* T. I. liv. IIe, c. 3e.

S. Ambr.—*Comm. in c. IV. Luc.*

Knabenbauer—*Comm. in Matth. IV.*

Suarez—*Comm. in qu.XLI.* 3æ p. S.—Dist. XXIX in quatuor sect. distributa.

Pègues—*J.-C. dans l'Evang.* Tome I. p. 71 et seqq.

Lesêtre—*N. S. J.-C. dans son saint Evang.*

S. Aug.—*de civ. Dei,* IX. 21.

S. Chrysost.—*in Matth.*

E. Lecamus—*Vie de N. S. J.-C.*, 1e part. liv. III, c. I, II, III, IV.

RESTE AVEC NOUS—LE SOIR APPROCHE

. . . . A Jérusalem, un matin du quatorze *nisan*.

Deux pèlerins sortent de la ville par la porte de Damas, et se dirigent vers l'ouest.—Qui sont-ils ?

Quand, autour d'eux, les êtres participent à l'universel renouveau, quand le vent est si léger, le ciel si pur, que le soleil transfigure tout, et produit de si merveilleux effets, —là-haut, sur les crêtes des monts qu'il couvre d'or, et sur les verdures fraîches, posées au flanc des collines, tapies au fond des vallées,—pourquoi paraissent-ils si triste ?—

Ah ! ces pauvres ! Ils ont vu, récemment, crouler leurs rêves, s'évanouir leurs espérances, pourtant si légitimes.

Disciples de Jésus, le doux prophète de Galil, il leur avait semblé—d'après tout ce qu'Il disait, et les choses rares qu'Il accomplissait—qu'Il était le Messie, tant annoncé par les oracles. Le retour d'Israël à ses antiques traditions de splendeur leur avait enfin semblé tout proche . . . .

Hélas ! La triste fin du Maître a dissipé tous leurs projets d'avenir. Quel échec ! Comment ne douteraient-ils pas, maintenant, de son œuvre et de sa mission ? Ils l'aiment, encore, le disparu, mais ne fut-il pas simplement un intellectuel, un rêveur épris d'irréalisable idéal ? . . . . Et eux, à quoi s'attacheraient-ils à présent ? . . . . Ah !

pourquoi ont-ils dépensé tant de forces vives à courir après des ombres? . . . .

. . . . Sur la route poudreuse, un étranger les aborde, —pèlerin comme eux. Ils lui disent, naïvement, leurs déceptions, leur détresse présente, lui révèlent leur état d'âme . . . . Et l'inconnu, alors, de réveiller, de ressusciter leurs espérances, par des paroles, graves et lumineuses, où semble vibrer l'écho de la voix du Maître. Béni soit-il!

On arrive à Emmaous—*Emmaous, source chaude.*—Le cœur des deux disciples est aussi tout chaud, tout brûlant. Au contact de ce passant, leur ancienne ardeur s'est comme rallumée.—

. . . . Le bourg s'endort dans la pourpre du soir. Les murs blancs se couvrent de lueurs rouges.

Dans la plaine, un souffle doux agite les épis mûrs. Des champs d'orge monte une harmonie, s'exhale comme une prière. Sous les rayons mourants, tout revêt des tons de rêve.

L'étranger veut continuer son chemin. Mais les disciples, l'invitant: "Reste avec nous, car le soir approche, le jour est sur son déclin."

Il entre dans leur demeure, s'assied à leur table . . . . Il va rompre avec eux le pain, quand—ô merveille! ô mystère!—ceux-ci le reconnaissent enfin . . . .

Cet étranger, cet inconnu, qui leur a parlé si suavement, si divinement, c'est le Maître Jésus, qui ne se révèle à leurs regards que pour s'évanouir aussitôt . . . .

. . . . Quelle scène! Jamais soleil couchant n'éclaira pareil tableau! . . . .

CONVENANCES DE L'IMMACULEE CONCEPTION

. . . .Pourquoi la Très-Sainte Vierge a-t-elle été gardée immaculée dans sa conception, et a-t-elle reçu les glorieux privilèges, qui l'ont mise au premier rang de toutes les créatures visibles et invisibles? Quelle est la raison des faveurs, absolument inouïes, dont elle a été divinement revêtue?

Dieu, Sagesse Eternelle, agit toujours "avec nombre, poids et mesure." Dès lors, quels desseins avait-il en traitant si magnifiquement cette personne humaine?

La raison de toutes ces gloires, elle est unique, et nous la dirons d'un mot. Quand Dieu prédestine à une vocation quelconque, Il donne aussi les facultés qui permettront de la remplir.

Or, voici une créature prédestinée, de toute éternité, à remplir le rôle le plus sublime, le plus extraordinaire qui puisse échoir à un être; une créature marquée pour être associée à la paternité divine, pour devenir Epouse de l'Esprit Saint, et Mère du Verbe selon la chair.

Peut-on imaginer une vocation supérieure à celle-là, une mission plus haute, plus renversante par sa grandeur?

Quoi d'étonnant, dès lors, que Dieu ait fait pour la Vierge ce qu'il a fait? N'est-ce pas plutôt le contraire qui surprendrait? Quoi d'étonnant, dis-je, que Dieu, ayant,

dans l'éternité de ses conseils, prédestiné Marie à devenir Mère de son Fils,—ait multiplié en sa faveur les prodiges, pour la mettre à la hauteur de ce rôle d'élection, et lui ait, en particulier, conféré ce privilège d'une conception immaculée, privilège qui est la source de tous les autres, et dont tous les autres découlent comme par voie de conséquence ?—

Dieu se devait cela à lui-même ; Dieu devait cela à son Esprit Saint ; Dieu devait cela à son Fils.

Marie, selon le plan de la Rédemption, allait donc être associée à la paternité même de Dieu. Dieu, qui engendre, de toute éternité, dans les splendeurs des saints, son Verbe, "cachet de sa gloire, figure de sa substance," et qui garde jalousement pour lui seul cet incommunicable privilège, Dieu allait demander le secours d'une créature humaine, quand il s'agirait de réaliser, dans la plénitude des temps, l'Incarnation de son Fils.

Et certes, il aurait bien pu se passer de ce secours, et former directement à son Verbe éternel une chair. Mais il a voulu recourir à l'intervention humaine, pour donner des preuves plus irrécusables de la réalité de cette Incarnation, et aussi parce qu'il convenait de faire sortir, de la race même déchue, le Sauveur qui devait la racheter au prix de son sang.

Or, est-il rien de plus admirable et de plus sacré que l'acte éternel par lequel Dieu engendre son Fils ? Le prophète Isaïe, qui essaie d'en parler, s'écrie, comme ébloui par ce mystère : "*Generationem ejus quis enarrabit*? Qui donc pourra jamais le raconter ?" Et l'auteur du Livre de la Sagesse emploie les termes les plus subtils, les comparaisons les plus délicates, pour tâcher de nous le faire saisir. Comme le rayon émane du soleil sans se détacher de lui, et

se confond avec lui, ainsi la Sagesse éternelle émane du sein du Père et continue cependant de faire un avec lui. Le Verbe, c'est le miroir très pur, dans lequel se reflète l'essence divine qui est toute bonté. Le Verbe, c'est le souffle, c'est la vie même du Père, et, comme tout est pur, tout est saint, tout est immaculé, dans cette génération que notre foi adore, mais qui demeure incompréhensible à nos esprits, et qui est l'ineffable mystère.

Eh! bien, quand Dieu voudra, par amour, nous donner son Fils, et revêtir son Verbe d'une chair fragile, en tout semblable à la nôtre, et le faire naître de notre chair et de notre sang, serait-il convenable qu'il s'associe, pour ce grand œuvre, une créature souillée ?

Mais il est, Lui, la Sainteté par essence, l'absolue pureté, et rien n'est comparable, pour la splendeur et l'éclat, à l'acte radieux par lequel il engendre un autre lui-même.

Et, puisqu'il faut que son Fils vienne habiter parmi nous et germer de notre race, du moins ne faut-il pas aussi que Dieu, pour son propre honneur, choisisse, comme coopératrice de ce mystère, une Vierge que sa toute-puissance aura, dès le principe de sa vie, protégée contre toute flétrissure, contre toute atteinte du mal ?

Et, s'il y va de l'honneur de Dieu le Père, de sauvegarder ainsi l'intégrité absolue de la femme idéale, prédestinée à être la mère de son Fils, il y va aussi de l'honneur de l'Esprit Saint, dont cette femme sera l'Epouse.

C'est, en effet, par son opération, que le mystère de l'Incarnation se produira, et Marie, en donnant son consentement à l'Archange, messager du Très Haut, contractera véritablement une alliance, auguste et féconde, avec la troisième personne de la Très Sainte Trinité.

Or, qui ne voit que cette autre conséquence de la des-

tinée de Marie, faisait, en quelque sorte, au créateur un devoir de la garder immaculée dans son origine ?

Mais quoi, dans les familles royales, par exemple, n'entoure-t-on pas de toutes les délicatesses, l'enfance et l'adolescence de la jeune enfant, pour laquelle on rêve d'une somptueuse alliance, et dont la main sera accordée à tel royal héritier ? On est jaloux de sa vertu. on prend garde que rien n'effleure cette âme ni ce corps, on veille avec un soin exquis sur ce dépôt sacré, que l'on veut voir arriver intact au jour radieux des fiançailles.

Et Marie, appelée à devenir l'Epouse même de l'Esprit Saint, n'aurait pas été, de la part de Dieu, l'objet d'une délicatesse encore plus grande, n'aurait pas été exempte de la contagion qui infecte nos origines ?

Non, en vérité, ce n'eut pas été assez, pour cette créature, appelée à une alliance si haute avec l'esprit d'amour, d'être sanctifiée dès avant sa naissance. Il était, à cause de sa vocation, souverainement convenable que la pureté la plus absolue présidât au principe de sa vie, et la fit, en tout, digne de l'Epoux divin auquel elle allait être unie.

Et, comme Dieu se devait à lui-même et devait à son Esprit-Saint, d'accomplir, en faveur de Marie, ce miracle initial, il le devait encore, il le devait, par-dessus tout, à l'honneur de son Fils.

N'est-il pas naturel qu'il y ait harmonie, proportion de qualités, qu'il y ait ressemblance entre une mère et son Enfant ?

Fils Unique de Dieu, consubstantiel au Père, le Verbe Incarné ne pouvait, en prenant notre ressemblance, assumer, cependant, la tache du péché. Et quelle qu'eût pu être sa mère, il fût, lui, demeuré inaccessible à toute souillure,

à toute atteinte du mal moral. Mais, ne voit-on pas que les lois de la convenance exigeaient que la source d'où il devait jaillir fût d'une limpidité absolue, et qu'il y eût proportion entre cet effet admirable et sa cause humaine ? Il ne nous vient même pas à l'esprit qu'il eût pu, lui, la Sainteté par essence, lui dont ´ génération éternelle au sein du Père est gloire et splendeur, naître d'une mère entachée de faute. Ah ! oui, il fallait que Marie reçut, par grâce, ce que son Fils avait, par nature, sainteté d'origine, et impeccabilité absolue.

Autrement, et indépendamment de toutes les autres raisons théologiques, le Christ eut souffert dans son cœur, j'allais dire dans son amour-propre de Fils, s'il eût pu, en remontant dans la vie de sa mère, découvrir en elle une tache.

Dieu, en gardant Marie immaculée dans sa conception, a voulu, entr'autres raisons, épargner à la mère et à l'enfant une douleur trop grande : à la mère la douleur de n'être pas digne du Fils, au Fils la douleur d'être trop au-dessus de sa mère, de trop la dépasser, de n'être pas son vivant reflet. Oui, Dieu, par là, a voulu, avec une suprême délicatesse, épargner à l'un et à l'autre des hontes et des regrets . . . .

Imprimatur

Die 16ª Decembris 1904

✠ GULIELMUS STANG

Epp. Riverorm.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES—Suite

Achevé d'imprimer
le 12 janvier 1905
par A. L. HATHAWAY
Fall River, Mass.
E. U. A.